

# Fray Eugenio, ou L'auto-da-fé de 1680 , par M. Mortonval

Guesdon, Alexandre Furcy (1780-1856). Auteur du texte. Fray Eugenio, ou L'auto-da-fé de 1680 , par M. Mortonval. 1826.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

CHMITT 1998

CHMITT 1998















# FRAY-EUGÉNIO

OU

## L'AUTO-DA-FÉ DE 1680,

PAR

### M. MORTONVAL,

AUTEUR

DU JARPUFE MODERNE ET DU COMTE DE VILLAMAYOR.

TOME QUATRIÈME.

PARIS

AMBROISE DUPONT ET COMPAGNIE,

RUE VIVIENNE, N. 10, EN FACE DE LA RUE COLBERT.

1826

IMPRIMERIE DE J. TASTU.



# FRAY-EUGÉNIO

ou

L'AUTO-DA-FÉ DE 1680.

5331

5332

✻  
IMPRIMERIE DE J. TASTU,  
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.



# FRAY-EUGÉNIO

OU

## L'AUTO-DA-FÉ DE 1680,

PAR

### M. MORTONVAL,

AUTEUR

DU TARTUFE MODERNE ET DU CONTE DE VILLAMAYOR.



TOME QUATRIÈME.



PARIS

AMBROISE DUPONT ET COMPAGNIE,

RUE VIVIENNE, N. 16, EN FACE DE LA RUE COLBERT.



1826



# FRAY-EUGÉNIO

OU

## L'AUTO-DA-FÉ DE 1680.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### LA PROCLAMATION.

DON Luis ne quittait presque plus la maison de Santos depuis que Natalia, forcée d'abandonner le palais , était venue reprendre son premier logement chez lui. La *camaréra-mayor*, instruite des assiduités du jeune homme , n'avait pas manqué d'en instruire le duc de Medina-Céli, et de l'exciter à faire emprisonner l'aventurière, cause des désordres de son fils. Docile à ces con-



seils qui flattaient son orgueil, le duc ayant donné l'ordre d'arrêter Natalia, des alguazils s'étaient présentés chez Santos pour exécuter leur mandat. Par bonheur, Don Luis se trouvait alors avec elle ; il chargea l'escouade, l'épée à la main, et fit reculer la force armée ; puis convoquant bon nombre de jeunes cavaliers ses amis, il leur avait confié la garde de son trésor, et s'était empressé d'aller trouver son père. Là, bravant le courroux et la malédiction paternelle, opposant la violence d'une passion effrénée à la fureur de l'ambition déçue, il avait déclaré son dessein inébranlable d'embrasser la vie religieuse, si la liberté de Natalia était menacée ; du reste, il offrait de jurer sur l'honneur de ne pas l'épouser sans le consentement formel de son père.

Après d'affreux transports et d'inutiles imprécations , vaincu par l'opiniâtre volonté d'un fils qu'il chérissait, le duc avait accepté le traité; satisfait du moins d'être assuré que Don Luis, fidèle à son serment, ne déshonorerait pas le nom de la Cerda par une alliance honteuse. Il prit donc, quoiqu'à regret, l'engagement de ne pas user de son pouvoir contre Natalia , et promit même d'oublier le passé.

Cette nouvelle avait dissipé les mortelles alarmes de tous les habitans de la maison de Santos. La famille redoutait les suites de la rébellion, dont ses foyers avaient été le théâtre; les jeunes cavaliers, complices de ce coup de tête, n'étaient pas sans inquiétude; Don Henrique, mêlé dans tout cela, voyait déjà s'évanouir l'espoir d'être réinté-

gré dans son grade et de recouvrer sa pension ; mais enfin , la joie venait de renaître avec le retour de Don Luis : tout le monde était content.

La pauvre Maria, persuadée qu'un courrier, parti pour Grenade , allait lui rapporter des nouvelles certaines de Francisco , était redevenue tout-à-fait calme ; son esprit était présent ; elle jouissait complètement de cette tranquillité, dans laquelle Natalia l'avait déjà vue plusieurs fois, durant d'assez longs intervalles lucides. L'infortunée devait cette trêve aux consolations que Fray-Eugénio avait versées dans son cœur , à la suite d'une longue confession la veille du départ pour l'Escurial. Le moine avait recommandé aux jeunes gens de l'entretenir dans cette situation d'esprit, favorable à leurs vues ; sur-

tout de s'abstenir de nouvelles questions, et de toute espèce d'importunités, qui pouvaient ramener les idées chagrines, et provoquer un nouvel accès de folie, en ébranlant son cerveau. Heureux, confians dans les promesses de Fray-Eugénio, qui les assurait que tout allait bien, et qu'il était nécessaire de modérer leur impatience, pour arriver plus sûrement au but, les deux amans étaient ravis de joie. L'engagement pris par Don Luis avec son père, ne leur semblait pas une condition bien dure, Fray-Eugénio serait bientôt maître du secret, duquel dépendait le sort de leurs amours ; peut-être l'était-il déjà, et avait-il dessein de leur faire acheter cette révélation ; que leur importait ? il n'était pas de prix qu'ils ne fussent prêts à lui accorder ; il pouvait leur de-

mander la moitié de leur fortune ; leur fortune tout entière , s'il la désirait , ils la lui eussent abandonnée sans regrets. Ainsi , les choses allaient le mieux du monde ; leurs jeunes têtes exaltées se nourrissaient de ces douces chimères ; tout était riant à leurs yeux dans l'avenir ; les heures volaient pour eux , légères et pleines de délices.

Deux jours s'étaient écoulés de la sorte , dans ces plaisirs innocens , les plus doux qu'ils eussent goûtés depuis leur enfance. Don Luis , averti du retour de la famille royale , s'était mis en quête de Fray-Eugénio. Après l'avoir inutilement attendu long-temps à son couvent , il avait couru chez le nonce , et venait d'apprendre , avec une vive contrariété , qu'au sortir du *Retiro* , le cardinal Mellini s'était enfermé avec le

religieux, et qu'on ne pouvait le voir ni lui parler du reste de la journée. Le jeune homme revenant, seul, à pied de la légation romaine, se détourna quelque peu, pour passer à l'hôtel de son ami, le duc de Medina-Sidonia, près des jardins de l'amirante de Castille. Il marchait, préoccupé de ses idées amoureuses, le regard fixé sur la terre, quand un grand bruit de clairons, le tirant brusquement de sa rêverie, le força de lever la tête. Il était alors devant la maison de l'inquisiteur-général; sa surprise fut grande, de voir toute la façade de ce sombre édifice magnifiquement ornée de belles tentures de damas cramoisi. Au balcon principal, flottait l'étendard de la *congrégation de saint Pierre-Martyr*, riche drapeau tout chargé de broderies d'or;

groupés aux fenêtres de chaque côté, des musiciens en grand nombre faisaient tour à tour retentir les airs du son de leurs instrumens.

A l'aspect de cet appareil de triomphe et de fête, Don Luis éprouva tout-à-coup une sensation de saisissement et d'effroi. Cette musique si gaie, ces fanfares de victoire lui semblaient menaçantes à l'égal des trompettes du jugement dernier; il resta involontairement immobile, à la place où ce coup inattendu venait de le frapper. Mais déjà la grande porte s'ouvrait, et les deux alguazils *majors* de la congrégation de saint Pierre-Martyr s'avançaient de front, montés sur des chevaux d'Andalousie; ils portaient des baguettes blanches, qu'ils tenaient élevées; à leur suite venaient, dans le même ordre,



une multitude de congréganistes, de familiers, de notaires et de commissaires du Saint-Office, en habit de gala de diverses couleurs, et brodés d'or et d'argent; leurs têtes étaient couvertes de chapeaux élégans, à plumes longues et flottantes, et relevés avec des ganses de pierres précieuses, ou des cordons de perles fines; on voyait même briller, sur la coiffure de plusieurs, d'énormes agraffes de diamans. Leurs chevaux, de belle race, piaffaient avec orgueil; tout le cortège semblait animé de cette gaieté folle qui enivre une troupe de masques, aux jours des saturnales chrétiennes. Un corps de musiciens précédait la marche; les timbales et les clairons redoublèrent de fracas, au moment où le doyen des majordomes de la congrégation enleva l'étendard du grand



balcon ; et la même salve , bruyante et barbare , éclata de nouveau , quand le sinistre drapeau reparut dans la rue , porté par le doyen qui montait une mule toute cachée sous des harnais resplendissans de dorures et chargés de nœuds de rubans rouges.

Don Luis, de qui les nerfs furent ébranlés douloureusement par cette déchirante détonation , s'enfuit plein de trouble , et gagna , par un détour , la maison de son ami ; il ne le trouva point , et résolut d'aller au palais , dont il n'était pas éloigné , afin de s'informer du sujet de la bizarre cérémonie qu'il venait de voir. Mais , arrêté près de là , par la foule , sur la petite place de *Dona Maria d'Arragon* , il revit l'escadron grotesque des congréganistes se former en bataille , au nombre d'environ cent

cinquante ; un notaire de l'inquisition ,  
poussant alors son cheval en avant du  
front de la troupe sacrée , donna un  
papier au crieur public qui fit , à haute  
voix , la proclamation suivante (a) :

« Que tous les propriétaires , gens  
» domiciliés , habitans ou étrangers ,  
» se trouvant actuellement dans ce  
» bourg de Madrid , où le roi tient sa  
» cour , apprennent que le Saint-Office  
» de l'inquisition de la ville et du  
» royaume de Tolède , doit célébrer  
» un acte public de la foi , en la place  
» *Mayor* de cette cour , le dimanche  
» trente de juin de la présente an-  
» née ; et qu'il concède les grâces et  
» les indulgences données par les  
» papes , à tous ceux qui assisteront  
» ou prêteront leur aide audit acte  
» de foi. On ordonne cette publica-

» tion pour qu'elle soit à la connais-  
» sance de tous. »

La congrégation se remit en marche ; Don Luis, entraîné par la foule dans la direction du chemin qu'il avait à suivre, se trouva comme porté, à travers la petite place de l'Incarnation et par la rue du Trésor, jusque sous les murs du palais ; la troupe s'y forma de nouveau, devant le grand balcon vitré de l'appartement royal ; Charles II et la jeune reine venaient de s'y placer, entourés d'une cour brillante, pour faire honneur à la congrégation. Don Luis observa pendant quelques instans, avec attendrissement, l'air abattu de la reine ; son cœur généreux ne put refuser une larme aux douleurs de cette noble princesse, transportée tout-à-coup du sein de la belle France au milieu de ces

cannibales qui venaient, en riant, lui promettre de la gorger bientôt de sang humain, pour solenniser ses nocés; les barbares s'indignaient de lire, dans ses yeux gonflés de pleurs, que l'espoir de tant de plaisirs n'avait pas effacé tout-à-coup de sa mémoire, le souvenir des fêtes délicates et somptueuses de la cour la plus polie de l'univers. Le peuple s'agitait à la vue de son chagrin, et des femmes criaient anathème contre l'impiété de la *Française*, comparée au regard satisfait, à l'air gracieux et au maintien dévot du bon roi Charles.

Don Luis, révolté de la bassesse et de l'absurdité des discours de cette canaille avilie par une superstition si déplorable, se fit enfin jour à travers la foule, et regagna, en toute hâte, la maison de Santos. Là, du moins, il put

déplorer sans contrainte, avec Natalia et Don Henrique, le malheur de l'Espagne abandonnée aux fureurs de ces fanatiques en délire, qui paraient impudemment du nom de la religion leur frénésie sanguinaire. Ardent, exalté, le jeune homme ne put modérer l'expression de sa juste indignation, en peignant à ses amis un souverain qui, à la honte de la raison humaine, de la justice et de l'honneur, livrait à ces forcenés, pour déchirer le sein de la patrie, le glaive qu'elle lui avait confié pour la défendre et pour la protéger; un roi qui, en les déchaînant contre son peuple désarmé, leur souriait encore et les animait à bien faire. Don Luis élevait la voix, et se laissait entraîner par sa véhémence naturelle; Santos, ouvrant vivement la porte du salon, le supplia de se conte-

nir. Il tremblait de frayeur , et s'était échappé , à moitié rasé , des mains du barbier Orobio , qui , venu pour remplir son office , était dans la pièce voisine où il avait tout entendu.

A ce moment, une grande rumeur, s'élevant dans la rue, annonça l'approche de la cavalcade des congréganistes. Orobio, sous prétexte de rappeler son fugitif, entra dans le salon, et pria Santos de ne pas lui faire perdre un temps précieux, qu'il pouvait employer plus utilement à gagner sa part des grâces divines promises par l'inquisition. Le barbier profita de cette circonstance pour regarder à loisir les acteurs de la scène qui venait de le scandaliser à travers la cloison; puis, saisissant le rebelle par la serviette qu'il lui avait nouée autour du cou, pour lui faire la barbe,

il l'emmena bon gré mal gré , acheva rapidement la toilette commencée ; après quoi il courut rejoindre la foule qui suivait le cortége.

La congrégation s'arrêta près de là , et fit la publication qu'elle avait déjà répétée plus d'une fois, depuis son départ de la place du palais ; en même temps , les cloches des églises voisines de Saint-Philippe , de Saint-Ginès , de Santa-Cruz et de Notre-Dame de Bon-Succès sur la *Puerta del Sol* , appelaient à grand bruit les fidèles à des sermons dont le but était de favoriser le mouvement imprimé aux esprits par cette première hostilité de l'inquisition.

Les prédicateurs s'appliquèrent partout à instruire le peuple de l'abondance et de l'efficacité des indulgences accordées aux familiers du Saint-Office



par la bulle *Cum sicut*, de Clément VII, donnée à Bologne le 15 janvier 1530 ; pour les obtenir, les fidèles ne sont tenus qu'à faire serment, entre les mains d'un inquisiteur, d'accourir à la voix de tout membre ou affilié du Saint-Tribunal, qui réclamerait leur secours, pour arrêter un hérétique ; s'ils accomplissent ce devoir, il leur est accordé pour cette fois et à l'article de la mort, étant contrits et confessés, indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés, avec la faculté d'être absous de *tous crimes et excès*, même de ceux réservés par la bulle *in cœnâ Domini*.

Une foule d'autres bulles furent citées et commentées par les prédicateurs, et particulièrement celle de Pie V, *Super gregem Domini*, en faveur de la Congrégation de saint Pierre-Martyr ; la-



quelle bulle pour surcroît de grâces, accorde à cette société la rémission des péchés *de toute nature, des crimes, excès et délits, quelque graves et énormes qu'ils soient, quand même ils seraient expressément réservés au siège apostolique.* Ces grâces et quarante ans d'indulgence, avec la remise de toute espèce de pénitence imposée par l'Eglise, étaient accordés à quiconque dénoncerait un hérétique, un juif, ou tout autre justiciable du Saint-Office; à qui aiderait à les prendre, à les veiller, ou qui assisterait, en quelque manière que ce fût, dans leurs fonctions, les inquisiteurs et les confrères de la congrégation de saint Pierre-Martyr.

C'était la veille de l'Ascension qui coïncidait, cette année de 1680, avec la fête de saint Ferdinand, le 30

de mai. Cette circonstance avait fourni un beau mouvement à l'éloquence de tous les prédicateurs; aucun n'avait manqué de rappeler la mémoire du saint roi Don Ferdinand; *de cet invincible et puissant monarque, qui, dans un auto-da-fé célébré contre les Albigeois, porta, sur ses majestueuses épaules, un fagot au bûcher; jaloux de laisser à la postérité cet exemple héroïque, comme une preuve éternelle du zèle ardent dont son cœur était embrasé pour la religion chrétienne.*

Chacun se retira très-édifié et animé d'un zèle ardent par l'appât des magnifiques promesses des prédicateurs; elles furent le texte favori de l'entretien à l'assemblée de Tomassa, qui fut très-nombreuse toute la soirée. La foule des pratiques se pressait dans

la boutique d'Orobio ; chacun voulait être rasé ce soir-là , afin de pouvoir le lendemain matin s'adonner , sans distractions mondaines , aux dévotions que commandait la double solennité du jour.

Un vieil écuyer, long, sec et maigre, au sourire faux, au regard méchant, était arrivé l'un des premiers ; mais, sans se prévaloir des droits que lui donnait sa diligence, il s'empara de la guitare suspendue à la muraille entre deux bassins à saigner, et engagea le barbier à expédier d'abord ceux qui paraissent plus pressés que lui. Sa musique, quoique passablement aigre et surannée, charmait, depuis quelques instans, les commères de Tomassa, quand elle rentra, la tête pleine encore des beautés du sermon du révérend

père Fray-Francisco Reluz. Ce dominicain venait de prêcher dans l'église de *Santo-Domingo-el-Real*, bienheureux que la dévote moitié d'Orobio révérait tout particulièrement.

« Quarante ans d'indulgence, mes voisines ! s'écria-t-elle tout extasiée en s'asseyant.

» — Femme ! répondit Orobio en achevant de polir un menton ; voilà une belle occasion pour toi ; car, si j'ai bien entendu le curé de Saint-Ginès, on promet aussi la remise des péchés, quelque *énormes* qu'ils soient.

» — Songe à toi, vieux criminel, répliqua Tomassa ; c'est bien à un impénitent de ton espèce à parler d'énormités ! Dis ton *confiteor*, païen.

» — Aussi fais-je, femme ; et je m'accuse à Dieu, comme d'un gros péché

par omission, de tous les coups d'étrivières que je t'ai injustement retranchés depuis que l'écuyer de la duchesse de Terra-Nova s'est mis en tête de te courtoiser.

» — Moi, frère Orobio ! demanda le chanteur émérite en interrompant ses cris discordans.

» — Vous-même, seigneur Matéo. J'ai cru que vos boléros du temps de la reine Jeanne-la-Folle, étaient un assez rude châtiment pour la pauvre créature, sans compter la vue de votre mine perverse, que vous lui avez prodiguée outre-mesure durant ces deux ou trois derniers jours.

» — Imbécille ! dit Tomassa en ôtant négligemment sa mantille.

» — Toujours plaisant ! observa Ma-

téo qui recommençait à racler sa guitare.

» — Ah ! trêve de musique, seigneur écuyer, reprit Tomassa. Laissons-là ces fredons. J'ai bien autre chose dans l'esprit à l'heure qu'il est. Les hommes sont bien heureux ! continua-t-elle avec un soupir ; ils n'ont qu'à courir au Saint-Office, eux autres ! ils font un serment ; ils se mettent de la congrégation ; crac, les voilà innocens de tout le passé, comme l'enfant qui vient de naître ; et quarante bonnes années, par-dessus le marché, pendant lesquelles ils peuvent faire toutes les folies qui leur passent dans la fantaisie.

» — Dans la fantaisie ! répéta tristement le vieil écuyer. Hélas ! belle Tomassa, ne fait pas des folies qui veut ; trop souvent, avec la meilleure volonté

d'offenser Dieu, un pauvre chrétien est bien empêché... Mais parlons raison. Qu'avez-vous donc à tant nous envier, segnoras ? N'êtes - vous pas appelées comme nous à gagner ces indulgences ? Ne pouvez-vous pas bien dénoncer aussi un hérétique, un juif, une sorcière, une magicienne ?

» — Des magiciennes, passe encore, dit un soldat esprit fort, qu'Orobio venait de raser. Mais, des sorcières ! poursuivit-il d'un air méprisant en tirant ses moustaches qu'il relevait en pointe jusqu'au-dessus de ses yeux ; des sorcières ! quelle bêtise ! Il n'y a plus que les bonnes femmes qui croient aux sortilèges.

» — Camarade, observa gravement Orobio, le voisinage sait que je n'aime pas qu'on dise d'impiétés dans ma bou-



tique ; et j'aurais préféré que vous eussiez tenu ce propos-là tout autre part que chez moi.

» — Ah ! il n'y a pas de sorciers, camarade ! reprit Matéo d'un ton d'ironie amère. Non, ce ne sont pas des sorciers ces hommes que l'on voit s'élever en l'air, et y rester pendant des heures la tête en bas sans tenir à rien du tout ? Ce ne sont pas des sorcières non plus, apparemment, ces femmes qui sortent par leurs cheminées, à cheval sur un bâton, pendant la nuit du premier vendredi de chaque mois, à une heure précise du matin ? Elles ne se rendent point au sabbat au coin des bois ? Non ; elles n'y dansent pas en rond sur l'herbe que l'on trouve toute jaune le lendemain matin ? Non sans doute, il n'y a que les *bonnes femmes* qui croient que tout cela



se fait par le secours et avec l'aide du démon. Eh bien ! moi ! continua Matéo avec une violente explosion de colère, je suis donc une *bonne femme* à ce compte, seigneur soldat, car je suis convaincu qu'il faut user de sortilège pour accomplir de pareilles choses.

» — Et moi aussi, s'écria Tomassa. Certes vous parlez sagement, seigneur Matéo ; et tout bon et vieux chrétien sera de votre avis.

» — Je vous le demande, signora, poursuivit l'écuyer ; que penseriez-vous, si quelqu'un soutenait qu'il n'y a point eu de sorcières ni de sortilèges dans ce que vous avez vu, de vos yeux, l'autre nuit, à travers une certaine lucarne, dans un certain grenier ?

» — Je mettrais ma main au feu que c'était un sabbat, seigneur Matéo.

» — Il ne faut pas mettre sa main au feu, bonne et religieuse Tomassa; mais on doit y faire jeter les sorcières; voilà ce que Dieu demande de nous, et pas autre chose. On mérite d'y être consumé pendant l'éternité, si on manque à ce devoir : je vous en avertis comme ancien ami de la maison ; si on le remplit au contraire, on gagne quarante années d'indulgences dans ce monde, et son salut dans l'autre, quelle que soit la fréquence des excès où se laisse entraîner notre pauvre faiblesse humaine; cela n'est pas à dédaigner, belle Tomassa. »

Le soldat levait les épaules en signe de pitié; satisfait enfin de la roideur et de la direction perpendiculaire de ses moustaches, il alluma un cigarre: «Non, dit-il résolu à n'avoir pas tort; je le

soutiens encore, en dépit des beaux raisonnemens du seigneur écuyer; il y a sans doute des magiciennes qui vont au sabbat, et qui traversent les airs la nuit; j'en suis sûr, parce que je l'ai vu; mais, vive Dieu! je ne suis pas de ces imbécilles à qui l'on fait accroire tout ce qu'on veut : non, il n'y a pas de sorcières; ce sont des bêtises. »

Le militaire sortit d'un air de rodомont après cette tirade philosophique, dont la témérité souleva une grande rumeur dans la boutique et des querelles fort animées. Pendant tout ce bruit, Tomassa fit signe à quelques voisines et à Matéo, de la suivre dans sa chambre, où l'on tint un conseil privé sur la matière en délibération. L'écuyer persuada facilement à ces méchantes femmes, qu'il y allait de leur salut, de dé-

noncer à l'inquisition la sorcière Blanca Nogueira et sa complice Maria Rodriguez, ainsi que tous ceux qui avaient participé à la scène diabolique du faubourg de Lavapiès. Chaque voisine en rapporta de nouveaux détails, en les chargeant des folles visions de leurs têtes exaltées. Toutes étaient certaines d'avoir aperçu leur ennemi particulier, quel qu'il fût, chez les sorcières juives. Tomassa soutint qu'elle y avait vu, de ses deux yeux, Santos et toute sa famille ; ce qui se rapportait avec les liaisons établies depuis peu entre lui et le juif Dionis, circonstance que personne ne nia. « A la bonne heure, dit Matéo ; mais je suis assuré que vous avez toutes reconnu bien distinctement à ce sabbat, la fille de Maria Rodriguez, à qui elle a donné le nom de Natalia, et qui s'appelle Blanca

Suarez. Le cocher, qui les y a tous conduits de chez Santos, a juré sur son salut éternel qu'elle était du nombre.

» — Nous en ferions aussi serment, crièrent toutes les voisines à la fois.

» — Orobio et les deux apprentis déposeront comme nous, ajouta Tomassa; au moment où cette Natalia entra dans l'auberge de Blanca, ils l'ont reconnue à son parler français.

» — Je le crois bien, observa Matéo, c'est la langue des sorciers; les Français le sont tous un peu.

» — Tout le mal vient de Santos, dit Tomassa. Que je le hais! lui, sa drôlesse de femme et leur fille! Il est ami de Dionis, la sangsue du peuple et le chef de toute la juiverie de Madrid.

» — Il ne faut pas haïr, Tomassa, interrompit Matéo d'un air dévot.

Souvenez-vous que ce n'est jamais par des motifs humains, que l'on doit agir dans ces sortes de choses. Savez-vous bien que vous feriez tout manquer, si l'on s'apercevait au tribunal, que vous avez le moindre mouvement de haine contre la famille de Santos. Et dans le fait, que voulez-vous? N'est-ce pas qu'il reçoive le châtiment de ses erreurs, et qu'il s'en corrige?

» — Voilà tout, seigneur Matéo.

» — Eh bien! ce n'est pas là de la haine, bonne Tomassa; c'est lui vouloir du bien; c'est de la charité chrétienne. Est-ce que je hais Maria Rodriguez, moi! Ai-je quelque chose contre sa fille, Blanca Suarez? Rien du tout, mes belles voisines, pas le moindre ressentiment; je les aime au contraire; mais, en bon et fidèle catholique, je dois sou-

haïr, et je désire en effet de tout mon cœur, que la jeune fille renonce au démon avec lequel sa mère l'a mise en commerce. N'est-ce pas le démon qui leur a servi à ensorceler ce jeune cavalier de grande maison, que la force de leurs sortilèges attire le jour et la nuit dans la maison de Santos, comme vous avez pu le voir toutes depuis quelque temps ?

» — C'est la vérité, dirent les comères.

» — Et pourtant, ce soldat prétendait tout à l'heure qu'il n'y a point de sortilèges !

» — C'est un impie.

» — Mais qu'est-ce que tout cela me fait à moi ? poursuivit le vieux tentateur ; je remarque seulement que depuis que ces deux femmes sont chez

Santos ; où l'on ne voyait pas auparavant un maravedis vaillant ; on y roule sur l'or et l'argent ; qu'on paie des balcons à la course des taureaux ; qu'on va en carrosse, et qu'on insulte, qu'on écrase de ses grands airs , des voisines belles , saintes et modestes ; qu'on les injurie , qu'on les appelle canaille, parce qu'elles restent pauvres , en demeurant honnêtes et bonnes chrétiennes.

» — Juste ! juste ! interrompit le chœur des commères.

» — Si je dis que tout cela offense Dieu , mes sœurs , c'est parce que je le pense sincèrement ; et en faisant le rapport de tout ce que je sais de contraire à son divin service, j'obéis à ma conscience. Mais , la vérité avant tout ; je n'ai pas vu Maria et Blanca Suarez au sabbat , moi !



» — Nous les avons vues , nous !

» — En ce cas vous êtes obligées de le déclarer, sous peine d'être damnées , mais, sans haine, sans colère , sans esprit de vengeance ; il faut raconter cela tout naturellement, et ne rien omettre ; surtout , répondre toujours qu'on n'a pas le moindre sujet de plainte contre la personne que l'on dénonce , ce qui ne serait pas catholique ; enfin , dire la vérité.

» — La vérité toute pure , seigneur Matéo, répondit Tomassa ; comme vous le dites fort bien, ce que nous en faisons , c'est pour le salut de leurs ames. Santos est un brave garçon , un peu fier , un peu dur au pauvre monde ; mais c'est son caractère ; je ne lui en veux pas pour cela ; il fréquente le juif Dionis et loge la juive Maria ;

qu'est-ce que cela me fait à moi? pas le moindre chagrin. Cependant, je dois le déclarer, comme toute autre chose à ma connaissance, pour la sûreté de ma conscience; et si on le brûle pour cela, je n'y suis pour rien; c'est que Dieu l'ordonne ainsi.

»—Voilà comme il faut voir les choses, dit le vieil écuyer en se signant, rapportons tout à Dieu et à la religion. »

Matéo leur fit ensuite répéter à toutes le récit des scènes qu'elles avaient vues. Il y mit des notes, et les catéchisa savamment. Pendant cette instruction, Orobio avait enfin expédié ses pratiques et congédié tout le monde; il vint, avec les apprentis, se joindre au conciliabule, et produisit une grande sensation, en racontant ce qu'il avait entendu chez Santos, dans la soirée. Le cas parut

grave à Matéo ; il fit observer au barbier que , d'après son rapport , les paroles injurieuses au Saint-Office , avaient été proférées par Don Luis , en présence de Natalia , ce dont Orobio demeura d'accord.

» — Eh bien ! reprit l'écuyer d'un ton doctoral ; procédons méthodiquement et en gens doués de raison et d'esprit , comme nous sommes tous ici. Ne convenons-nous pas unanimement que cette fille est sorcière , puisque c'est elle qui a conduit tout le sabbat chez Blanca Nogueira ? N'est-il pas vrai ? »

Il n'y eut qu'un cri d'adhésion pour appuyer cette remarque.

« En ce cas , continua Matéo , il est certain qu'il y a encore là du sortilège. La jeune fille a jeté un sort à Don Luis de la Cerda , duquel la piété est géné-

ralement connue; il n'a pas dit les paroles sacrilèges que vous avez entendues : c'est cette sorcière de Blanca Suarez, dite Natalia, qui parlait et qui vous a fasciné les oreilles, pour compromettre le jeune homme, et s'en faire un appui; Orobio, je vous le déclare, poursuivit l'écuyer en élevant la voix, votre conscience d'honnête homme et de bon chrétien, vous oblige à n'accuser au tribunal que la sorcière seulement, et à tout mettre sur son compte, sans nommer Don Luis de la Cerda. »

Cette explication parut lumineuse à la société, et Orobio, à force de se rappeler comment les choses s'étaient passées, finit par convenir que c'était en effet Natalia qui disait toutes ces impiétés.

« Avec Santos je parie, ajouta Tomassa.

» — Santos n'y a pas nui, affirma le bārbier; et j'en puis faire le serment. »

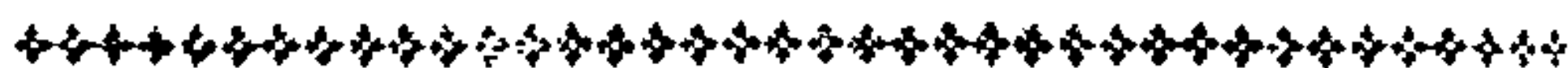
Cependant une difficulté s'éleva. Où fallait-il aller faire sa déposition? Le bon Matéo ne voulut pas laisser ses amis dans cet embarras. Il était pressé, dit-il, de rentrer chez la duchesse de Terra-Nova, sa maîtresse; mais, pour leur faire plaisir, et au risque d'être grondé en rentrant, il se chargea de les conduire tous chez différens commissaires du Saint-Office, dont il savait les demeures, de manière que tout pût être terminé avant l'heure du souper.

« Allons, enfans, leur dit-il tout bas en sortant, que chacun se souvienne bien de ce qu'il doit dire. Point de colère, d'emportement, de haine. Il s'agit du bien du prochain, de la gloire de la

religion; enfin, ayons toujours notre salut devant les yeux.

» — *Amen*, » répondit la troupe en faisant dévotement le signe de la croix.





## CHAPITRE II.

## LE DUEL.

T'ANDIS qu'on publiait l'auto-da-fé dans les rues de la ville, avec tant d'appareil, l'inquisiteur-général convoquait chez lui, par des lettres pressantes, les chefs des premières familles de la noblesse. Dès qu'ils furent réunis, il déclara que les jeunes gentilshommes, relevés de l'excommunication, pouvaient user du bénéfice des indulgences promises, en demandant à être reçus congréganistes; que le fait seul de leur affiliation les déchargeait des pénitences

imposées par le légat ; et qu'ainsi l'on serait forcé de les mettre immédiatement en liberté. Il est d'usage que les candidats fassent preuve de *pureté de sang*, c'est-à-dire qu'ils fournissent des témoignages assurés que leur race n'est souillée, à un grand nombre de degrés ascendants, par l'alliance d'aucun coupable repris de la justice du saint tribunal ; mais Valladarès les dispensa, pour cette fois, des formalités requises. Même, dans le dessein de hâter l'effet de la faveur qu'il leur accordait, l'inquisiteur-général offrit d'envoyer sur-le-champ des commissaires du Saint-Office dans les divers couvens où les jeunes seigneurs étaient détenus, afin de recevoir leurs sermens, et qu'ils pussent être délivrés sans autre délai. Cette proposition fut



accueillie , par les familles , avec des transports de joie ; et les parens voulurent conduire eux-mêmes les commissaires dans leurs équipages. Ils partirent , en effet , avec le plus grand appareil , et tout se passa au gré du conseil suprême , dont le but était de grossir le parti de l'inquisition , de toute la grandesse , durement humiliée par la politique de Rome ; l'inquisiteur-général jouissait surtout de triompher à son tour du légat , en usant des armes papales contre le représentant du Saint-Père.

Les jeunes seigneurs prêtèrent donc , avec empressement , le serment des congréganistes ; et , reçus *familiers* , ils virent s'ouvrir devant leurs pas les portes de leurs prisons sacrées. A peine libres , ils résolurent d'aller tous

chez le nonce, sous prétexte de lui rendre hommage, mais avec le projet formel de le narguer, à l'abri de l'armure inquisitoriale sous laquelle ils étaient désormais invulnérables à ses traits. Le marquis de Valparaiso, le plus violent de tous et le plus animé à la vengeance, arriva le premier; il faisait déjà nuit; son carrosse était précédé de coureurs et chargé d'un grand nombre de laquais et de pages, qui portaient tous des torches à la main. Le marquis entra, au milieu de ce cortège, dans la cour de l'hôtel du légat. A la lueur de cette multitude de flambeaux, il aperçut, dans une partie ordinairement obscure du vestibule, Fray-Eugénio, sortant par un dégagement des appartemens de Melini. Valparaiso courut à lui, et l'arrê-

tant par sa robe : « Holà ! mon révérend Père , lui dit-il , refuserez-vous à un pauvre *réconcilié* votre sainte bénédiction ?

» — Vous ici ? dit le moine étonné.

» — Moi-même, vertueux conseiller du plus sage des prélats ; moi-même, libre, grâce à ma nouvelle qualité de *familier* du Saint-Office.

» — Laissez cette robe que vous souillez , répliqua le moine en s'efforçant de l'arracher des mains du jeune homme ; j'aurais dû reconnaître d'abord le marquis de Valparaiso à l'indécence de son procédé, et à sa grossière brutalité.

» — J'espère aussi, reprit-il en retenant le froc , que vous le reconnaîtrez désormais à l'ardeur impatiente dont il est dévoré , de vous payer le prix du

bien que vous lui avez fait. Dites au saint prélat, ajouta-t-il à voix basse et en grinçant des dents, que ma gratitude le poursuivra désormais, ainsi que vous, respectable religieux, jusqu'au bout du monde, s'il est nécessaire, et ne finira qu'avec la vie. »

Les autres jeunes cavaliers, descendus à leur tour de leurs équipages, s'avançaient alors vers eux.

« Voyez, poursuivit d'un air riant le marquis en retenant la robe du religieux; voyez, mon Père; voilà les garans de l'engagement que je viens de prendre envers vous; ces seigneurs partagent mes sentimens; ils ne sont pas moins animés que moi du désir de témoigner par quelque marque éclatante, leur reconnaissance à vous et au digne prélat que nous révérons.

» — Tous, tous ! répétèrent les jeunes gens , en lançant sur le moine des regards menaçans.

» — Braves gentilshommes ! dit Fray-Eugénio d'un air méprisant ; pourquoi donc retarder plus long-temps le plaisir que vous vous promettez , à vous baigner dans le sang d'un prêtre désarmé ? Que ne vous hâtez-vous ? l'occasion est belle ; vous voilà dix contre un seul homme ; ce ne sera pas la première fois que vous vous serez acharnés, en même nombre, sur une victime sans défense.

» — Vénérable religieux , reprit le marquis , en affectant un maintien respectueux ; nous devons à votre sollicitude paternelle, d'être absous du péché que vous venez de rappeler, dans un esprit de charité chrétienne ; et nous n'avons garde d'encourir les mêmes

peines, en souillant nos mains du meurtre d'un saint moine tel que vous; non, notre devoir de *familiers* ne va pas jusqu'à usurper les droits du *bras séculier*; l'inquisition réserve à ses bûchers le châtiment des impurs magiciens et des sorciers infâmes; notre obligation, comme membres du Saint-Office, se borne à les livrer aux bourreaux.

» — Nous la remplirons avec zèle, révérend Père, » s'écrièrent tous les jeunes gens.

Don Luis de la Cerda entra en ce moment dans la cour de l'hôtel, attiré par le désir d'entretenir Fray-Eugénio. A peine l'eut-il aperçu au milieu de ce groupe de forcénés, qu'il se fit jour jusqu'à lui, et leur demanda fièrement ce que signifiait cette violence.

» — Vous le voyez, répondit le moine avec calme ; dix nobles cavaliers, l'espérance de la grandesse d'Espagne, unissent courageusement leurs efforts contre un religieux.

» — Ce procédé est indigne de gentilshommes castillans, dit Don Luis avec véhémence, en dégageant Fray-Eugénio, à l'aide de Don Henrique qui l'accompagnait. Ce religieux est mon ami, ajouta-t-il, et je ne souffrirai pas qu'on l'outrage.

» — Digne ami de votre illustre seigneurie ! répliqua le marquis d'un ton railleur. La cour apprendra, sans étonnement, que celui qui s'est séparé de la cause des grands d'Espagne, se déclare aujourd'hui contre eux ; le champion du moine qui l'a si utilement protégé auprès du légat de Sa Sainteté !



» — Marquis, s'écria Don Luis irrité, quelle que soit la nature de mes relations avec le Père Fray-Eugénio, elles ne sont pas soumises à votre impertinente censure. Je vous déclare qu'en l'insultant, c'est à moi que vous vous êtes attaqué, et que vous me trouverez toujours armé pour le défendre ou pour le venger.

» — Je reçois cette déclaration pour tout ce qu'elle signifie, repartit vivement le marquis ; et je vous adresserai à l'hôtel de Medina-Celi, la seule réponse que l'on puisse convenablement y faire. »

Il le quitta, en achevant ces paroles menaçantes, et entra chez le nonce, suivi de tous les autres jeunes gens. Fray-Eugénio, délivré de ce danger,



conduisit ses amis à la chambre qu'il habitait dans l'hôtel, et leur témoigna combien il était touché de leur procédé; Don Luis ne le laissa pas achever. Le sujet qui l'amenait l'intéressait bien autrement que cette querelle, dont le moine s'inquiétait pour lui; il le supplia de l'instruire de ce qu'il avait pénétré des secrets de Maria, et de ne pas perdre un moment pour achever de découvrir le mystère tout entier; ce ne fut pas sans un chagrin profond que le jeune homme apprit les menaces de l'inquisiteur-général, qui forçaient Fray-Eugénio à se renfermer désormais dans l'enceinte privilégiée de la légation de Rome. Le langage emporté du marquis de Valparaiso faisait appréhender que les ordres ne fussent déjà donnés de se saisir de sa personne;

Il lui était donc impossible de se rendre aux désirs de Don Luis, et d'aller interroger Maria chez Santos. Mais du moins cette femme pouvait être amenée à l'hôtel du nonce; et Don Luis, s'attachant à ce moyen, prit l'engagement de revenir le lendemain avec elle dès le matin.

Consolé par cette espérance, il pressait, de nouveau, très-vivement le moine de lui faire part, en attendant, de ce qu'il savait déjà de la naissance de Natalia, quand le légat entra dans un désordre qu'il avait peine à déguiser. Indigné de la démarche insultante des jeunes seigneurs, dont il ignorait la délivrance, il avait refusé de les voir; mais eux, avec une affectation dérisoire de déférence et de courtoisie, déclaraient qu'ils ne sortiraient qu'a-

près avoir offert au cardinal l'hommage de leurs respects; ils annonçaient même l'intention de pousser le zèle, au point de forcer la porte, et de pénétrer jusqu'au cabinet de Son Eminence, afin de lui baiser la main. Le légat, pour éviter une scène indécente, venait de prendre le parti de leur faire ouvrir tous ses appartemens, tandis que, par un escalier secret, il était allé chercher un refuge dans la chambre de Fray-Eugénio, où il voulait s'enfermer.

Don Luis fut donc contraint de se retirer avec Don Henrique; tous deux, enveloppés de leurs manteaux, restèrent dans les environs de l'hôtel, espérant voir bientôt sortir les jeunes seigneurs, et pouvoir rentrer afin de renouer à loisir, l'entretien que la présence du nonce avait si mal à propos inter-

rompu. Il se passa beaucoup de temps, avant que le marquis de Valparaiso se résolût enfin à faire retraite avec sa troupe ; mais alors les portes de l'hôtel se refermèrent sur eux , et le gardien refusa obstinément de les rouvrir malgré les prières instantes de Don Luis. Il était déjà tard ; le jeune homme parlait cependant de reconduire Don Henrique chez Santos pour voir encore Natalia ; son prudent ami, lui rappelant sa querelle avec Valparaiso , voulut au contraire l'accompagner à l'hôtel de Medina-Celi ; résolu à ne pas le quitter jusqu'à ce qu'il eût vu le résultat des menaces de cet ennemi plus redoutable que Don Luis ne semblait le croire ; le vieillard n'était pas sans inquiétude.

Le cartel du marquis se fit long-temps

attendre ; il arriva cependant , un peu avant minuit ; Don Antonio de Tolèdo en était porteur. Tout fut bientôt réglé au sujet du combat ; on convint qu'il aurait lieu , à la pointe du jour , dans un endroit écarté du Prado , derrière la chapelle de saint Blas. Don Antonio devait être le témoin de Valparaiso ; Don Henrique celui de Don Luis. Après la retraite du héraut-d'armes , les deux amis s'entretinrent encore quelque temps , et ne se séparèrent qu'à regret. En se quittant , ils arrêtèrent que Don Henrique viendrait prendre Don Luis avant l'heure indiquée , pour aller ensemble au rendez-vous ; et qu'il ferait connaître , par un signe , le moment de son arrivée sous le balcon , afin que Don Luis allât le rejoindre dans la rue , à petit bruit , et sans donner l'éveil aux

gens de sa maison. Le jeune homme, calme sur l'événement du lendemain, renvoya son valet de chambre, et, laissant la fenêtre ouverte afin de mieux entendre l'appel de Don Henrique, il se jeta tout habillé sur son lit.

Il reposait d'un sommeil léger, quand il fut brusquement réveillé par trois coups retentissans frappés dans les mains; c'était le signal convenu. Il se leva rapidement, et fut surpris en jetant les yeux sur la pendule, de voir qu'il n'était qu'un peu plus d'une heure du matin. Don Luis se hâta de descendre, le cœur serré d'un douloureux pressentiment. Il ouvrit à Don Henrique une porte particulière dont il avait seul la clef; le vieillard fut à peine entré, que Don Luis l'interrogea vivement sur la cause de cet empressement.

« Montons, montons à votre chambre, répondit-il en paroles entrecoupées.....; nous avons à parler. » Don Luis, soulevant le flambeau qu'il avait à la main, remarqua, non sans une vive émotion, les traits décomposés de Don Henrique et sa pâleur effrayante.

« Qu'est-il donc arrivé? lui demanda-t-il; Natalia...

» — Marchons, interrompit le vieillard en gagnant l'appartement à grands pas, hâtons-nous; j'ai peine à me soutenir. »

Entré dans la chambre, il se jeta sur un fauteuil, et fit signe à Don Luis de fermer les fenêtres, de crainte d'être écoutés du dehors. « Ayez plus de force que moi, lui dit-il quand le jeune homme fut venu s'asseoir auprès de lui tout palpitant d'émotion; Don



Luis , rassemblez tout votre courage. »

Il s'arrêta. « Souffrez que je respire, continua-t-il... Vierge sainte !... pourrai-je achever !...

» — Vous me faites mourir, Don Henrique, parlez; Natalia court-elle quelque danger ?

» — Mettez tout au pis, mon ami...

» — Morte? demanda Don Luis en balbutiant.

» — Plût au ciel ! s'écria le vieillard en s'abandonnant aux larmes...; que n'est-elle morte avant de tomber entre leurs mains !.... L'inquisition...

» — Oh ! mon Dieu ! dit le jeune homme foudroyé; et il resta quelques momens immobile et muet comme une statue , tandis que Don Henrique fixait sur lui des regards où se peignaient en traits énergiques les déchiremens de son



cœur. « C'en est fait, reprit Don Luis d'une voix défaillante, je n'ai plus qu'à mourir... Mon secours et ma protection lui sont désormais inutiles sur la terre..... Aucun lien ne m'y peut arrêter. Eh bien ! ajouta-t-il en fondant en larmes, je la précéderai du moins au tombeau... Ah ! Don Henrique ! quelle destinée ! Pourquoi ce coup n'est-il pas plutôt tombé sur moi ! Faible et douce créature ! que ne puis-je au prix de tout mon sang, de mille morts, épargner à tes membres délicats... Horrible image !.. oh ciel ! oh ciel !... permettras-tu ?... »

Les sanglots convulsifs, le délire du désespoir, interrompirent ces exclamations douloureuses auxquelles Don Henrique ne répondit que par des soupirs plaintifs. Ils passèrent ainsi près d'une heure dans ces angoisses mor-

telles. L'accablement succéda enfin à cette agitation immodérée. Don Luis prit la main du vieillard : « L'heure avance, lui dit-il; et je vais bientôt aller m'offrir aux coups de Valparaiso; j'aime mieux qu'il tranche mes jours, que de sortir de la vie par un crime indigne d'un chrétien... Parlez-moi d'elle du moins, jusqu'à la fin... L'avez-vous revue? A-t-elle prononcé le nom de son ami? Ah! sans doute, Don Henrique, elle m'appelait à l'heure du danger.. Ses yeux cherchaient son protecteur... Je ne la reverrai donc plus!... » Le jeune homme tomba la tête penchée sur le sein du vieillard, qu'il inonda de ses pleurs.

« Je venais de vous quitter, répondit Don Henrique, dont les lèvres tremblantes articulaient avec difficulté; j'a-

vançais tout pensif, par la place de la *Puerta-del-Sol*, quand une rumeur, inaccoutumée à cette heure avancée de la nuit, fixa mon attention. Deux carrosses étaient arrêtés à la porte de Santos; en approchant, je voyais une foule de gens s'agiter dans l'ombre à l'entour. Des hommes en manteaux me barrèrent bientôt le passage, et me commandèrent durement de me détourner; j'objectai que je rentrais chez moi; que je suivais le chemin de ma demeure. « Attendez donc ici quelques » momens, me dirent – ils d'une voix » sombre; à moins que vous ne soyez » appelé, comme nous, à prêter main- » forte au Saint-Office. » A ces mots, mon sang se glaça dans mes veines; je demeurai muet. Cependant les deux carrosses s'ébranlèrent bientôt et pas-

sèrent silencieusement au pas, devant moi. L'obscurité profonde de la nuit voilait cette scène lugubre; je ne pus rien distinguer, sinon qu'ils étaient escortés d'une foule de gens à pied, vêtus de noir; je n'entendis que des soupirs... Ils s'éloignèrent. Je restai seul et comme enchaîné par la stupeur à la même place; j'hésitais à poursuivre mon chemin; je me demandais en tremblant, sur quelle victime le coup était tombé... Hélas! je ne fus que trop tôt éclairé. La porte de la maison était ouverte; une multitude de voisines, affreuses mégères, rassemblées sous le vestibule, accompagnaient de rires insultans les gémissemens de la pauvre servante assise seule sur les degrés de l'escalier; Santos venait d'être enlevé, sa femme, leur fille, Maria... Natalia!..

» — Natalia! répéta Don Luis avec un cri de détresse; assez, assez. Don Henrique, reprit-il en se levant d'un air égaré; l'obscurité commence à se dissiper; le jour va bientôt paraître... C'est la dernière fois que je vois naître l'aurore... Quand le soleil s'élèvera sur l'horizon... Malheureuse amie! s'écria-t-il avec un accent déchirant... pauvre Natalia! je ne puis plus rien pour toi! Adieu, ange du ciel, continua-t-il en élevant ses regards vers la voûte céleste; c'est là seulement, mais c'est là, du moins, que nous nous reverrons! »

De grosses larmes roulaient dans ses yeux, les sanglots le suffoquaient; il cessa de parler, et prit une petite croix suspendue au chevet de son lit, présent reçu, aux jours heureux de son

enfance, des mains de sa Natalia, et qu'il n'avait jamais quittée. Le pauvre amant passa autour de son cou le ruban noir auquel la croix était attachée; puis, fléchissant un genou, il la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses pleurs et pria pendant quelques momens avec une ardente dévotion; ensuite il la porta de nouveau à ses lèvres, et la plaça sur son cœur.

Quand Don Luis se releva, ses yeux étaient secs, son maintien avait repris de l'assurance et sa voix de la fermeté.

« Marchons, Don Henrique, lui dit-il; si mon père est coupable de ce crime, il est bien à plaindre; il a trahi sa parole et forfait à l'honneur : la mort de son fils unique sera son châtiment sur la terre. Je lui pardonne; promettez-moi de le lui dire. »

Il descendit alors avec son vieil ami, et ne proféra plus une parole jusqu'au lieu du rendez-vous. Valparaiso venait d'y arriver, accompagné de Don Antonio. « Don Luis, lui dit-il en souriant d'un air faux, notre querelle d'hier n'était qu'une bagatelle qui ne vaut pas la peine qu'on se batte sérieusement. A-t-on jamais ouï dire que deux gentilshommes comme nous, se soient coupé la gorge pour un moine?...

» — Je n'écoute rien, interrompit Don Luis en jetant bas son manteau et son pourpoint.

» — Vive Dieu ! vous m'écouteriez, car je veux vous parler de la belle Natalia...

» — Trêve de discours, répondit-il les yeux ardents de colère ; vous profanez ce nom. »

En même temps, il tira son épée et s'avança vers le marquis d'un air menaçant. « Mais du moins, reprit Valparaiso en se mettant en garde, il faut bien que je vous apprenne que je ne risque pas ma vie pour l'ignoble sujet de notre ridicule querelle. Allons, beau chevalier, continua-t-il en riant, défendez l'honneur de l'illustre Blanca Suarez, la dame de vos pensées, que j'ai contribué à traîner hier en prison comme une vile sorcière.

» — Infâme ! cria Don Luis avec l'accent de la fureur ; je voulais mourir, mais du moins ce ne sera pas sans l'avoir vengée. »

Il s'était précipité sur lui, les fers se croisaient, et le combat s'engagea vivement. Le marquis opposait un grand calme et beaucoup de science et d'a-



dresse , à l'emportement aveugle et au désespoir de Don Luis qui ne tarda pas à être couvert de sang. Les témoins essayèrent alors de les séparer ; mais ces tentatives infructueuses semblaient au contraire exciter leur ardeur. Le marquis reculait en conservant l'avantage du terrain , et laissait son adversaire se consumer en efforts violens et sans effet. Bientôt , prenant à son tour l'offensive , il le poussa vigoureusement , sans le forcer cependant à battre en retraite. Don Luis restait volontairement exposé aux coups dont le perçait Valparaiso , qui , las enfin de cette lutte opiniâtre , et rassemblant toutes ses forces , écarta vivement l'arme de Don Luis , et lui plongea son épée dans le sein... Il tomba.

Don Henrique accourut ; des flots d

sang jaillissaient des nombreuses blessures de son ami ; le vieillard reconnut avec horreur que l'épée du marquis s'était rompue dans la dernière ; il déchira son linge pour appliquer, sur les plus graves, un premier appareil. Don Antonio et Valparaiso lui-même, dont la haine s'éteignit à la vue de cet affreux spectacle, se hâtèrent de l'imiter, et s'efforcèrent d'étancher le sang. « Ne l'arrêtez pas, murmurait faiblement Don Luis ; qu'il coule jusqu'à la dernière goutte.. Je veux mourir... laissez-moi mourir... »

On ne distinguait encore que faiblement les objets à quelque distance ; personne ne se montrait aux environs ; les deux jeunes gens et le vieillard chargèrent avec précaution, le blessé sur leurs bras ; et, couvert de son manteau,

ils le transportèrent lentement à l'hôtel de Medina-Celi.

Les portes s'ouvraient au moment où le triste convoi se présenta pour entrer. A peine les domestiques eurent-ils reconnu leur jeune maître mourant, qu'ils éclatèrent en plaintes et en exclamations qui pénétrèrent jusqu'à la chambre du duc. Il venait de se lever; effrayé, il sort, il interroge; on se tait, on détourne la tête; des pleurs sont dans tous les yeux. Bientôt de nouvelles clameurs frappent les voûtes de l'hôtel, les femmes étaient accourues; elles poussaient des cris d'horreur et de pitié : Don Luis était l'idole de la maison !

Après l'avoir déposé par terre sous le vestibule, le marquis et Don Antonio s'étaient prudemment retirés; le vieux

Henrique, succombant à la fatigue, n'avait plus la force d'agir. Etendu à côté de son jeune ami dont il soutenait la tête, il le contemplait d'un air sombre. Don Luis ne donnait plus aucun signe de vie ; on se lamentait à l'entour, et personne ne songeait à le transporter sur son lit. C'est dans cette situation qu'il frappa les regards de son père, attiré par le bruit. L'infortuné ne trouva ni larmes ni cris pour exprimer l'angoisse douloureuse qui brisa tout-à-coup son cœur paternel. Morne, il se baissa sur le front de son fils adoré ; il baisa ses yeux éteints, et approcha sa bouche de la sienne pour s'assurer qu'il respirait encore... Plus de souffle sur les lèvres ! Il passa sa main tremblante sous l'appareil, et la posa sur le sein pour en interroger les pulsa-

tions..., il sentit le fer brisé dans la blessure et tomba inanimé sur le carreau.





## CHAPITRE III.

## L'ÉTENDARD DE LA CROIX-VERTE.

DEPUIS le jour de la première invasion des congréganistes, la terreur régnait dans Madrid ; les dénonciations se multipliaient de toutes parts. La sécurité était bannie du commerce des amis, des parens, des époux ; aucun lien enfin n'était plus assez sacré pour enchaîner au fond du cœur un secret confié dans l'abandon de la plus étroite intimité, ou parmi les épanchemens de l'amour. Les prédicateurs tonnaient du haut des chaires, et provoquaient la dé-

lation, au nom du Dieu des miséricordes; ils accusaient le silence, et menaçaient des peines de l'enfer, pendant l'éternité, le moindre ménagement humain. Tout ployait; on s'empressait d'obéir; on frissonnait au palais, à l'ombre du trône, comme dans les chaumières. Les inquisiteurs seuls marchaient la tête haute, libres et satisfaits, souriant au milieu de leur nombreuse famille de congréganistes, d'employés de toute nature, et de *familiers* assermentés. Maîtres absolus de la société tout entière, asservie à leurs lois, ils régnaient sans partage.

Valladarès ne négligeait rien pour entretenir ces dispositions craintives, qui lui soumettaient le monarque et la monarchie; à l'aide du confesseur il avait obtenu la liberté du secrétaire d'État

Éguya , et les affaires du gouvernement avaient repris leur cours , mais seulement dans le sens et au profit des intérêts du Saint-Office.

Cependant , le duc de Medina-Celi restait confiné dans son hôtel , terrassé par le coup mortel dont il avait été frappé. Après plusieurs jours passés dans un état de délire continuel, on put enfin, en usant des plus grandes précautions, lui apprendre que son fils respirait encore : on craignait l'excès de sa joie ; par malheur, il fut trop aisé de la tempérer ; en effet , il restait peu d'espérance de prolonger la vie de Don Luis , qui refusait les secours de la médecine , et repoussait toute espèce d'alimens. Le duc , instruit de ces détails , voulut absolument aller dans la chambre du blessé ; beaucoup trop faible encore



pour marcher, il fallut le transporter sur son fauteuil, que l'on plaça sans bruit auprès du lit de Don Luis.

Le jeune homme sommeillait ; à la faible lueur du peu de lumière qu'on laissait pénétrer dans cette espèce de tombeau, l'infortuné père put enfin repâître, encore une fois, ses regards avides de la vue de cet être chéri, qu'il avait cru perdu pour jamais, et sur lequel étaient concentrées toutes les affections de son ame. La tête de Don Luis reposait, négligemment penchée du côté où le duc était placé ; de temps en temps sa poitrine se soulevait, gonflée de soupirs, qu'il exhalait avec un long gémissement : le sommeil même ne faisait nulle trêve à ses maux. Don Henrique, qui n'avait pris aucun repos depuis le jour fatal, était assis au

chevet du lit ; accablé par la fatigue, il venait de courber aussi sa tête appesantie sur le même oreiller. Il dormait, tenant encore les mains de son jeune ami ; ses cheveux blancs se mêlaient aux boucles d'ébène qui couronnaient le front de Don Luis.

Le duc contempla quelques momens ce tableau, qu'obscurcissaient pour lui les pleurs qui chargeaient ses paupières. Il étendit ses mains sur son fils : « Pauvre enfant ! dit-il tout bas, avec une profonde émotion ; que les bénédictions du ciel descendent sur toi, à la voix de ton malheureux père ! » Il reprit ensuite son maintien silencieux et méditatif. Le médecin le surprit dans cette situation ; il montra beaucoup de mécontentement de cette infraction à ses ordonnances, et lui déclara que son fils,

qui l'accusait de tous ses maux , éprouverait, en le voyant inopinément si près de lui, une crise qui pouvait lui coûter la vie. Le docteur, usant de toute son autorité, déterminà le duc à souffrir que l'on placât son fauteuil au pied du lit, de manière à ce que, voilé par les rideaux, il ne pût être aperçu, du moins jusqu'à ce qu'on eût préparé le malade à une entrevue aussi délicate.

Cette disposition était à peine achevée, que le jeune homme ouvrit les yeux; et Don Henrique, éveillé en même temps, lui demanda, d'une voix adoucie, s'il éprouvait quelque soulagement: « Non, répondit Don Luis avec langueur; non. Mon père me poursuit jusque dans mes songes.... Je l'ai revu menaçant, armé de malédictions... Qu'il attende.... seu-

lement quelques jours encore ; il maudira sur une tombe....

» — Éloignez ces tristes pensées, reprit Don Henrique en lui présentant une coupe, et ne refusez plus à mon amitié la faveur que j'implore de vous. Acceptez de mes mains ce breuvage ; n'affligez pas ma vieillesse : prenez , il calmera vos maux.

» — Ce serait prolonger mon supplice , Don Henrique. Bientôt tout va finir.... Natalia sera au ciel ; je ne regretterai que vous sur la terre.... Mon père me hait....

» — Je le hais ! cria une voix gémissante. Moi ! le peux-tu croire , cher et malheureux enfant ! Approchez-moi de lui.... Qu'on se hâte, ou je vais me traîner jusqu'à son lit.

» — Oh ciel ! dit Don Luis en dé-

tournant les yeux à la vue de son père qu'on replaçait devant lui.

» — Moi, je te hais ! poursuivit le duc ; ah ! Luis ! ne dédaigne pas de regarder celui que tu calomnies ainsi. Il te suffira de l'aspect de ton infortuné père pour mieux juger son cœur. Vois mes traits décomposés par la douleur ; le désespoir empreint sur mon front ; mes yeux en larmes , et mes mains bénissantes étendues sur toi. Regarde ; regarde, Luis, pardonne-moi, si tu me crois coupable ; rends-moi bénédiction pour bénédiction.... »

Le vieillard parlait en vain, Don Luis était évanoui. Le médecin se désolait ; Don Henrique seul agissait ; il ranima son jeune ami qui, retournant lentement la tête vers son père , arrêta sur lui des regards mourans , où le duc lut

un éloquent reproche. « Non, non, Luis, dit-il vivement, ne m'accuse pas, j'ignorais tout.... »

» — Point de paroles, interrompit Don Henrique, pas un seul mot, ni l'un ni l'autre. »

Don Luis tendit la main au duc qui la retint, la plaça sur son cœur, et lui offrit ensuite, d'un air suppliant, le breuvage qu'il avait si long-temps refusé. Le jeune homme l'accepta en souriant mélancoliquement à son père; il but à l'aide de Don Henrique. Le médecin levait les yeux au ciel, en action de grâces. Après cet effort, le malade ferma les yeux, et reposa d'un sommeil plus calme. Le duc ne le quitta pas; on lui trouva un peu plus de force quand il s'éveilla de nouveau : cependant, le médecin ne voulut pas souffrir qu'ils

renouassent l'entretien, et ce fut Don Henrique, avec sa permission, qui se chargea d'expliquer au duc comment son fils était miraculeusement échappé à la mort. Une petite croix placée sur son sein avait détourné le fer dirigé contre son cœur ; la lame, entrée obliquement entre deux côtes, n'avait point pénétré profondément. Cette croix, continua Don Henrique, était un don de Natalia..... A ce nom, Don Luis frissonna. « Calme-toi, mon enfant, lui dit son père à voix basse ; calme-toi, je sais tout..... Je verrai l'inquisiteur-général ; j'intéresserai le roi, les deux reines.... toute l'Espagne.... Courage ; ton père t'aime, il veut que tu vives.... »

Une légère convulsion agita tout-à-coup le malade ; son visage se colora,

ses yeux étincelèrent; on eût dit qu'il reprenait possession de la vie. « Assez, interrompit le médecin; c'est même beaucoup trop, seigneur duc : la joie peut être mortelle aussi. Sortez, continua-t-il d'un ton impérieux; sortez, vous tuez votre fils.

» — Oui, oui, reprit le vieillard plus bas encore; enlevez-moi d'ici; adieu, Luis; adieu; courage! »

On obéit; et pendant qu'on l'emportait sur son fauteuil, il tendait encore les bras vers son fils, et semblait dévorer des yeux, le sourire qui venait de ranimer cette figure si belle et si touchante.

Les forces de Don Luis ne se rétablissaient que lentement; les progrès de la convalescence de son père furent plus rapides. L'inquisiteur - général,



averti que le duc de Medina-Celi commençait à recevoir, se présenta chez lui quelques jours après cette scène. L'usage veut que le Saint-Office, quand il célèbre un *auto-da-fé*, convie le personnage le plus éminent du lieu, à porter l'étendard à la procession de la Croix-Verte, cérémonie pompeuse qui se célèbre toujours avec beaucoup d'appareil la veille de la *fête*. A Madrid, au milieu de la cour, cet honneur appartenait de droit au premier ministre de la monarchie (*b*). D'ailleurs, la congrégation se proposait, par ce choix, de s'assurer d'un membre illustre et opulent, dont les libéralités seraient dignes de l'importance d'une si grande solennité.

Le duc accueillit Valladarès avec des exclamations de joie, et commanda

qu'on le laissât seul avec lui. Tout occupé de son fils, de ses malheurs, du soin de son rétablissement, il entretenait avec chaleur l'inquisiteur-général, de ces objets qui occupaient alors exclusivement sa pensée.

« Seigneur, ajouta-t-il en l'implorant du ton le plus véhément, je mets toute mon espérance en vous. Vous seul pouvez conserver à l'État, à son père, au roi, à la religion, leur plus belle espérance, leur gloire, leur appui.

» — Seigneur duc, répondit gravement Valladarès, il faut d'abord que je m'acquitte d'une mission...

» — Non, non, je n'écoute rien avant que vous ne m'ayez promis de vous intéresser personnellement tout entier, comme un frère, comme un ami, à

mon fils, dont la vie dépend du sort d'une.....

» — Eh ! pourquoi me feriez-vous l'injure de douter de mes sentimens à son égard, interrompit à son tour l'inquisiteur, quand je viens, au nom de tout le tribunal, donner à votre illustre famille la preuve la plus éclatante de sa tendre affection pour la maison de Medina-Celi ? Le conseil suprême a résolu que le seigneur le plus noble et le plus distingué de toute la monarchie, par la naissance comme par les vertus religieuses, porterait, à la procession de la Croix-Verte, le glorieux étendard de l'inquisition ; et c'est sur Votre Excellence qu'elle a fixé son choix.

» — Honneur que je reçois avec la reconnaissance et le respect que je dois au saint tribunal, seigneur excellen-

tissime ; mais qu'il me soit permis d'abord...

» — D'abord et avant tout, seigneur duc, je dois recevoir votre serment de familier du Saint-Office ; les rois seuls et les princes souverains le prêtent entre mes mains, comme vous le savez sans doute ; or, ajouta l'inquisiteur en baissant la voix d'un air mystérieux, ni vous ni moi nous n'ignorons quels sont vos droits à cet honneur insigne.

» — Et de quoi me servent tant de grandeurs, seigneur Valladarès, si je ne puis obtenir de vous que vous m'écoutez seulement, quand je vous parle de l'héritier de ces droits méconnus, que vous me rappelez ? Que m'importent tous les trônes de la terre, si je ne puis rien pour un fils, unique objet de ma tendresse, et dont le bonheur est et doit

être aujourd'hui ma seule ambition ?

» — Vous ne pouvez rien pour votre fils , dites - vous ? Grande erreur ! La dignité de membre supérieur de la congrégation de saint Pierre-Martyr vous donne des droits que je vous expliquerai ensuite , et le mot seul de *familier* vous indique assez qu'après en avoir prêté le serment , et reçu *l'habit* , vous serez admis dans la *famille* ; que vous en ferez partie ; vos remontrances alors auront un poids , une autorité , qu'elles ne sauraient obtenir de votre qualité d'étranger ; vous serez l'enfant de la maison ; vous n'implorerez plus , vous causerez *familièrement* , de ce qui vous touche , avec des frères , des parens. Il est à remarquer , seigneur duc , que l'inquisition accorde une considération toute particulière aux grands seigneurs

consacrés, pour ainsi dire, par l'honneur extraordinaire de porter l'étendard à un *auto-da-fé* célébré en présence de l'inquisiteur-général et du roi; l'Église y attache des grâces particulières, immenses, dont il n'y a d'exemple qu'à l'occasion d'une circonstance toute semblable, en 1632, quand le comte duc d'Olivarès...

— La circonstance n'est pas *toute semblable*, observa le duc, déjà saisi d'une idée nouvelle, plus en rapport avec l'objet habituel de ses pensées. Non, le comte-duc, quoique dans une position *semblable* à la mienne, à la cour du roi Philippe IV, n'était pas cependant élevé dans une sphère de la monarchie espagnole, aussi haute que celle où me place l'avantage d'être issu d'une race royale.

» — Vous avez parfaitement raison, répliqua l'inquisiteur d'un air convaincu ; j'étais dans l'erreur. Oui, pour trouver dans l'histoire un point analogue à celui de la circonstance d'aujourd'hui, il faut absolument remonter jusqu'à l'*auto-da-fé* célébré par votre auguste aïeul, le saint roi Ferdinand III, vers le milieu du treizième siècle.....

» — L'an 1231, interrompit le duc.

» — L'an 1231, répéta l'inquisiteur en souriant ; on ne saurait prendre en défaut Votre Excellence, l'homme le plus instruit de l'histoire du royaume qu'elle gouverne. Saint Ferdinand porta, en effet, lui-même l'étendard de la Croix-Verte à cette grande et immortelle solennité ; et l'univers sait que la branche des *la Cerda* se rattache à ce tronc illustre par....



» — Par Alphonse X, seigneur ; le monde est instruit que ce roi commit l'odieuse injustice de choisir pour son successeur, un fils cadet, au préjudice des enfans que Ferdinand de la Cerda, son fils aîné, avait eus de Blanche de France, fille de Philippe-le-Hardi.

» — Oui, sans doute, seigneur, et que le monarque français déclara la guerre au roi de Castille, pour soutenir les droits de ce chef de votre famille.

» — En 1274, seigneur Valladarès ; ainsi, depuis cette époque, les droits de la branche aînée, violés dans la personne de Ferdinand de la Cerda, n'ont pas cessé d'être représentés par le premier né des ducs de Medina-Celi.

» — Et voilà justement, seigneur duc, ce qui m'a décidé à venir moi-même



recevoir le serment de Votre Excellence, et à vous revêtir, de ma propre main, de *l'habit* de familier, honneur réservé, je le répète, aux seuls princes souverains. »

Ces motifs étaient trop puissans sur l'esprit de Medina-Celi, pour lui permettre de retarder un moment une cérémonie qui lui semblait consacrer ses droits imaginaires, par un nouveau titre, au préjudice de ceux de la maison d'Autriche, alors régnante'. *L'habit* de familier qu'il reçut, après

' On assure que depuis le règne de Sanche IV, en 1284, les chefs de la maison de la Cerda n'ont jamais manqué de *protester*, en cachette, à chaque avènement d'un nouveau roi d'Espagne, contre l'usurpation de leurs droits.

le serment , consistait en une croix d'étoffe verte attachée sur la poitrine ; on la portait alors , cousue au pourpoint et au manteau , dans les occasions solennelles. La cérémonie achevée , le duc voulut congédier le notaire et le greffier du Saint-Office qui avaient été introduits pour verbaliser ; l'inquisiteur-général les retint à dessein. Dans l'impossibilité de renouer , en leur présence , la conversation interrompue , le duc prit Valladarès à part , et voulut lui parler de nouveau de l'affaire à laquelle il désirait l'intéresser ; mais à peine eut-il fait entendre qu'il s'agissait d'une accusée dont la cause s'instruisait au saint tribunal , que Valladarès , élevant la voix , lui objecta , d'un ton grave , la sainteté de ses sermens , qui lui interdisaient toute espèce d'entretien au sujet des

opérations mystérieuses de la justice de l'inquisition. Il ajouta, très-bas, que la présence des officiers du tribunal le forçait à montrer cette sévérité ; mais qu'il le reverrait en particulier et lui donnerait toute satisfaction ; puis reprenant le ton ordinaire de la conversation, il poursuivit, comme s'il donnait suite à l'entretien commencé secrètement :

« — Oui, seigneur duc, vous tenez de cette descendance royale le droit réservé aux maisons princières, de faire broder vos armoiries royales d'un côté de l'étendard, qui, de l'autre, est décoré de l'écu de l'inquisition, accolé à celui de Sa Majesté.

» — C'est bien ce que je compte faire, répondit le duc tout glorieux. Je sais que le soin de fournir l'étendard

regarde celui qui le porte. Les armes de l'inquisition ne sont pas couronnées, je pense ?

» — Une couronne d'épines simplement ; du reste.....

» — Bien ! bien ! je suis au courant, seigneur Don Diégo , une croix verte sur un champ noir ; un rameau d'olivier à droite ; à gauche , une épée nue, la pointe élevée.....

» — C'est cela même , s'écria l'inquisiteur-général ; l'instruction de Votre Excellence est universelle ! Mais trouvez bon que je prenne congé de vous ; je vais chez la reine - mère au *Buen-Retiro*.....

» — Allez , allez , vénérable prélat , interrompit le duc transporté de joie ; les affaires de la religion avant tout , continua-t-il en le reconduisant ; allez,

tout sera prêt à point nommé. Je me recommande aux prières de votre seigneurie illustrissime, et à celles de la sainte congrégation.

L'inquisiteur-général se retira très-satisfait d'avoir su intéresser la puérile vanité du duc, au point de détourner son esprit du projet qui semblait l'occuper tout entier à son arrivée. Il se promettait bien de ne plus le voir seul, jusqu'au moment fatal, et d'échapper ainsi au danger de mécontenter, par un refus, un allié puissant et nécessaire.

Valladarès était en effet attendu au *Buen-Retiro*, chez la reine-mère, à laquelle il avait fait demander une audience. Marie-Anne s'interrogeait avec anxiété sur ce qui pouvait motiver cette démarche extraordinaire. Ses craintes

étaient fondées ; le conseil suprême s'était adressé au roi pour obtenir l'autorisation d'envoyer recevoir les dépositions de sa mère , sur un fait qui concernait la foi. Le Père Reluz rentré dans ses fonctions de confesseur ayant été consulté , le jeune monarque , toujours faible et dévot, n'avait pas hésité, d'après son avis, à sacrifier les sentimens de la nature et la piété filiale , à ce que cette princesse elle-même l'avait instruit dès l'enfance , à nommer respectueusement les intérêts de sa conscience. Vains scrupules , déplorables erreurs , dont elle s'était trop appliquée à obscurcir l'intelligence de son fils , afin de le mieux gouverner : maintenant , des intrigans pleins de ruse et d'audace , tournant contre elle les armes imprudemment aiguës pour son usage ,

exploitaient, à ses dépens, les faiblesses de l'idiot qu'elle avait pris soin de former.

Ce ne fut pas sans un frémissement involontaire qu'elle vit l'inquisiteur-général s'avancer escorté du secrétaire du conseil suprême, et de celui de la junte des qualificateurs. Sa frayeur redoubla quand il lui eut déclaré qu'il venait, avec l'agrément du roi, exercer auprès d'elle les droits de sa charge; il ajouta qu'il s'agissait de l'événement du Panthéon. Surprise, sans défense et sans préparation, par cette agression imprévue, dont l'audace inouïe confondait son esprit, Marie-Anne resta d'abord muette; mais, pressée de questions qu'elle ne pouvait éluder, elle fut contrainte de faire des réponses qui tendaient à la compromettre. L'in-

quisition évite toujours avec soin de laisser connaître le nom des délateurs; et sa prudence à cet égard va jusqu'à jeter les soupçons le plus loin possible de la vérité, en désignant adroitement des personnes tout-à-fait étrangères à l'accusation. L'interrogatoire fut donc dirigé de manière à déguiser à la reine-mère, qu'elle était dénoncée par le prier des hiéronymites de l'Escorial; on lui fit entendre au contraire, avec un art perfide, que c'était Fray-Eugénio qui s'était fait un titre à l'indulgence du Saint-Office, par son empressement à lui révéler spontanément un délit du domaine de sa juridiction. A la suite de ces insinuations, l'inquisiteur-général déclara que le respect dû à d'augustes noms compromis dans l'affaire, était impuissant pour arrêter l'activité



du saint tribunal; mais qu'une déclaration franche et volontaire de la vérité avait toujours le pouvoir de désarmer sa justice.

Marie-Anne, cette princesse altière, impérieuse, impatiente de la moindre contrariété, maintenant humble devant son juge, troublée par l'excès de sa frayeur, ne dédaigna pas de recourir à la prière, et demanda que du moins elle pût entretenir l'inquisiteur-général sans témoins, ce qui lui fut immédiatement accordé. Elle resta longtemps enfermée seule avec lui, et il la laissa ensuite dans les larmes, et en proie à de violentes convulsions.

En sortant du Buen-Retiro, Valladars ordonna qu'on le conduisît à l'hôtel du légat; il y arriva précédé de la terreur qu'inspirait partout, depuis

quelque temps, son redoutable nom. Le cardinal Mellini ne fut pas moins épouvanté que la reine-mère, de l'appareil extraordinaire de cette visite inattendue. Plusieurs carrosses suivaient celui de l'inquisiteur-général; il en descendit un grand nombre d'ecclésiastiques, parés de leurs croix vertes, qui le suivirent dans les salles de l'hôtel, tandis qu'une multitude de familiers laïcs, décorés du même signe, s'étaient arrêtés à peu de distance de la porte. A la tête de cette cohorte on distinguait le marquis de Valparaíso, s'honorant, avec la foule des autres *réconciliés*, des fonctions d'alguazil du Saint-Office. Ils se promenaient près de là, enveloppés de leurs manteaux, sans dépasser les limites jusqu'où s'étendaient les *privilèges de quartier* ac-

cordés au légat (c), et qui protégeaient contre toutes recherches, les criminels qui cherchaient un asile dans cette enceinte.

A la vue de ces démonstrations, Fray Eugénio, ne doutant pas qu'elles ne fussent dirigées contre lui, se réfugia dans le cabinet du cardinal qu'il trouva mortellement agité. Le moine s'efforça de ranimer le courage de l'Eminence, et de l'engager à tenir bon contre toute entreprise d'envahissement de ses droits par l'inquisition. Il lui représenta que la moindre faiblesse, en compromettant la dignité du Saint-Père, entraînerait des conséquences funestes à la puissance papale et à la religion. Mellini semblait l'écouter, mais sa pensée était toute au souvenir des moyens qui avaient préparé l'exorcisme, et des su-

perstitutions pratiquées pour disposer l'esprit du jeune monarque à violer les sépultures royales. Il savait que l'inquisition n'avait pas craint de mettre des cardinaux en cause pour de moindres sujets ; enfin , son trouble était tel , qu'il ne se rassurait même point par sa qualité d'ambassadeur du souverain pontife. Tremblant comme un coupable , il répondit à Fray-Eugénio de se tenir près de lui , et qu'il allait voir avec quelle vigueur il saurait repousser l'insolente entreprise d'un ennemi méprisable.

Il n'avait pas achevé , quand Valladarès parut , armé de foudres , aux yeux du légat , dont la figure consternée démentait hautement la fanfaronnade de ses paroles. L'inquisiteur-général était entré seul ; il annonça , dès les premiers

mots, le sujet de sa venue, en déclarant qu'il sortait de chez la reine-mère, dont le zèle pour la religion l'avait engagée à faire des révélations de la plus haute importance ; il en résultait, ajouta-t-il, qu'un sujet du roi, criminel de lèse-majesté, condamné à l'exil, avait rompu son ban, et bravait son maître au milieu de sa cour, à l'abri de la protection que le légat lui accordait, en violation du droit des gens. Mellini retrouva d'abord un peu de courage pour repousser une accusation qu'il croyait mensongère ; mais il fut accablé par la réplique de l'inquisiteur qui, lui montrant Fray-Eugénio à ses côtés, lui découvrit, dans ce personnage mystérieux, le célèbre Valenzuela, l'ancien favori de la régente Marie-Anne, laquelle venait de lui révéler tout le mystère.

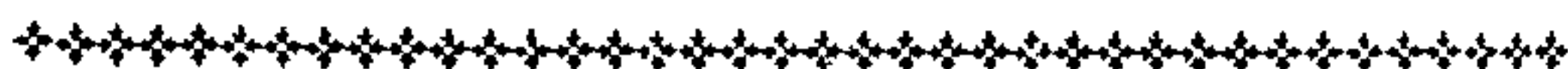
Mellini laissa voir à des signes évidens, qu'il était mortifié de n'avoir pas été mis dans cette confidence. Ce dépit, qui le disculpait, devint un moyen entre les mains de Valladarès, qui lui démontra facilement qu'il avait été pris pour dupe ; que croyant servir la politique de sa cour, il n'avait réellement travaillé qu'au profit d'un ambitieux qui se jouait de sa crédule bonté. Sans insister sur cette supercherie, dont les détails eussent blessé le légat qu'il voulait gagner, l'inquisiteur chargea le seul Valenzuela du délit commis au Panthéon de l'Escurial, et contre lequel s'armait la justice du tribunal. Il conclut en engageant le cardinal à livrer volontairement un coupable indigne de son intérêt. Mellini, soulagé, n'eut garde de manquer une aussi bonne occasion

d'acheter à ce prix la paix que lui offrait le Saint-Office, et Valenzuela lui épargna la honte d'abandonner, sans plus de résistance, l'hôte que protégeait son toit; il s'empressa de déclarer qu'il était prêt à suivre les pas de l'inquisiteur. Mais, ajouta-t-il d'un ton ferme, avant de quitter cette maison, je puis faire aussi des révélations utiles à la cause du Saint-Office, et dans lesquelles Son Eminence est tout-à-fait désintéressée... « En ce cas, interrompit le nonce, impatient d'échapper à l'embarras de sa position, ma présence étant inutile, je vous laisse parler librement avec l'excellentissime seigneur, et je forme des vœux ardents et sincères pour que vous sortiez de cette explication, complètement justifié des délits qui vous sont imputés. »

Il se retira encore palpitant de frayeur, en regardant Valenzuela d'un air hypocrite et affligé, mais intérieurement charmé d'être délivré d'un homme dont l'ascendant l'importunait, et contre lequel il écrivait assidument à Rome depuis quelque temps, sans cesser pourtant de le combler de caresses.







## CHAPITRE IV.

### LE SECRET.

VALLADARÈS, doué d'un cœur tendre et d'une imagination ardente, livré dès l'enfance à des moines qui s'étaient attachés à éteindre les lumières naturelles de son esprit, avait été, dans sa jeunesse, amoureux avec excès, ami passionné et dévot fanatique. La fin déplorable de la femme qu'il adorait, et le meurtre de Don Carlos d'Arragon, en l'isolant sur la terre, avaient concentré toutes ses facultés aimantes sur le fantôme mystique, sous les traits du-

quel il se figurait la Divinité. Réfugié dans un couvent, le malheur et les longues méditations du cloître ayant encore exalté sa sombre folie, il parut digne d'être appelé aux fonctions d'inquisiteur, et l'ardeur emportée de son zèle l'eut bientôt élevé à la dignité suprême de ce tribunal de sang.

Valladarès n'était pourtant pas un méchant homme ; il est trop vrai que le fanatisme, aidé de l'ignorance, peut altérer et corrompre à ce point le meilleur naturel. Il autorisait, il eût commis lui-même les plus atroces cruautés, non-seulement sans remords, mais avec le sentiment intime qu'il faisait bien, avec cette satisfaction consciencieuse que laisse après soi une bonne action. Valenzuela, le compagnon de ses premières années, remarquait dès-lors,

dans les autres enfans, les qualités et les défauts dont il pouvait s'aider pour les dominer. Plus tard, l'ambitieux Valenzuela, qui n'avait jamais perdu de vue Valladarès, s'était occupé particulièrement de le bien étudier; aussi, depuis long-temps tenait-il en réserve des armes toujours prêtes au besoin contre lui: il connaissait profondément son caractère, et possédait un secret que Valladarès croyait ignoré de l'univers.

Le moment était venu d'en faire usage; trahi par la reine-mère, lâchement abandonné par le nonce, poursuivi par le premier ministre, en butte à la haine et à la vengeance du confesseur et d'Eguya; enfin, livré aux coups de la redoutable inquisition, Valenzuela, loin de ployer sous le poids

de tant d'inimitiés , se roidit courageusement contre la fortune ; il conçut le projet hardi de s'appuyer sur l'instrument même de sa ruine et de s'en servir pour marcher à son but.

Dès qu'il fut seul avec l'inquisiteur-général dans le cabinet où les avait laissés le nonce : « Seigneur, lui dit-il, ne croyez pas que j'aie le dessein d'acheter, à mon tour, la paix avec le Saint-Office par de basses délations. Vous me connaissez, Valladarès ; dès l'enfance, de futiles démêlés interrompaient nos jeux ; dans les années de l'adolescence, nous nous sommes toujours trouvés dans des partis opposés, à la moindre occasion de querelles ; la jeunesse nous a vus ensuite plus animés encore l'un contre l'autre, dès qu'un objet quelconque partageait les esprits ; mais mon cœur incapable

de haine n'en a jamais nourri contre vous , tandis que la vôtre éclatait toujours avec une violence.....

» — Détrompez-vous , Valenzuela , interrompit Valladarès ; j'avoue que vos succès en tout genre aiguillonnaient vivement mon émulation. L'ardeur d'un caractère que je n'avais pas encore entrepris de dompter, a pu donner parfois la couleur de l'aversion au dépit que j'éprouvais de mes défaites. Mais mon cœur était aussi pur que le vôtre de toute haine ; il m'importe que vous en soyez convaincu aujourd'hui que je suis votre juge ; je vous devais cette déclaration , elle est sincère. Parlez sans crainte , vous me voyez prêt à écouter avec indulgence tout ce que vous avez à me dire pour votre justification.

» — Je n'ai point à me justifier , sei-

gneur, répondit Valenzuela d'un air serein. Tombé du faite du pouvoir que j'avais exercé sans reproches, j'ai voulu le ressaisir, et me replacer au timon de l'État, que je me sentais la force de bien gouverner; mieux du moins qu'aucun de ceux que j'ai vus à la tête des affaires, avant et depuis moi. Le hasard seul m'avait élevé la première fois; il fallait maintenant, pour arriver au même point, mettre en œuvre des moyens assortis aux circonstances nouvelles et à la disposition des esprits que j'avais à maîtriser; ces moyens n'avaient rien de criminel, et le but était bon. J'aspirais à faire le bonheur de mon pays; je ne voulais le mal de personne; mais il fallait combattre, j'ai engagé vaillamment la lutte; je suis vaincu, je saurai mourir s'il le faut. Si j'ai désiré

invoquer votre générosité, ce n'est pas pour moi, c'est pour le seul ami qui ait embrassé ma défense dans l'infortune.

» — Parlez, Valenzuela, reprit l'inquisiteur-général; je vous écoute attentivement.

» — Il s'agit, seigneur, de Luis de la Cerda; vous savez, ce qu'il ignore encore, les raisons que j'ai d'aimer ce jeune homme, dont l'éducation s'est achevée sous mes yeux, dans la maison de ma femme, Dona Eugénia. Une jeune personne y fut élevée avec Don Luis, il l'aime, il veut en faire sa femme.

» — Valenzuela, interrompit de nouveau l'inquisiteur-général d'un air sévère, quel que soit le désir qui me porte à vous entendre avec indulgence, je ne

puis me prêter à un entretien de cette nature.....

» — Seigneur, je me hâte d'ajouter que cette jeune fille a été nourrie par Maria Rodriguez.....

» — En quoi cette circonstance peut-elle exciter plus d'intérêt pour elle ? répliqua Valladarès très-mécontent ; et que m'importent ces viles créatures ? Je sais que la mère et la fille sont livrées à la justice du tribunal... Laissons cela.

» — Quoi ! demanda Valenzuela surpris au dernier point ; le nom de Maria Rodriguez ne se lie à aucun souvenir de votre vie ?

» — A aucun ; que voulez-vous dire ?

» — Et cet enfant ! cet enfant, dont elle menaçait de révéler l'existence... au milieu d'une émeute... le jour de l'exil du père Neithard?.....



» — O ciel ! ô ciel ! murmura Valladarès pâlisant.

» — *Rends-moi mon mari, vous criait-elle ; ou tremble pour ton enfant..... je dirai tout ; la vie de ton enfant me répondra de la sienne.*

» — Arrêtez ! » dit Valladarès d'une voix affaiblie. Il chancelait ; Valenzuela le soutint et le fit asseoir. Tous deux gardèrent pendant quelques momens le silence. L'inquisiteur, assailli d'une foule de souvenirs douloureux, s'efforçait vainement de commander à son trouble. A la fin, s'y livrant sans défense : « Valenzuela, lui dit-il les yeux en larmes ; quel événement vous venez de me rappeler ! Cette femme est une furie vomie par l'enfer ; jamais monstre plus odieux n'a déshonoré l'humanité. Quoi ! l'infâme est précisément

cette même Maria Rodriguez ?.....

» — Eh ! comment n'avez-vous pas d'abord reconnu son nom ?

» — Je ne l'ai jamais su..... Mais, au nom du ciel, hâtez-vous..... L'enfant ! qu'est devenu l'enfant ?..... Comment savez-vous ?...

» — Je tenais la petite fille dans mes bras, au moment où vous fîtes arrêter Francisco Suarez.....

» — Oui, je me rappelle ce nom, on l'accusait de judaïser, c'était mon devoir..... Je crus bien faire..... Malheureux !

» — Maria se précipita sur vous....

» — Il me semble l'entendre encore....

» — La foule vous sépara d'elle....

» — Et voilà la source de tous mes maux ! s'écria douloureusement Valladarès ; j'aurais pu l'apaiser, calmer ce

transport frénétique : la misérable, toute à son délire, courut découvrir le mystère.... Mais, parlez, Valenzuela, l'enfant? apprenez-moi quel fut son sort.

» — Il resta dans mes bras; l'abandon de Maria, dans un pareil moment, me fit soupçonner, dès-lors, qu'elle n'en était pas la mère; et que cette petite fille était précisément l'enfant dont elle venait de vous parler.

» — Elle devait avoir alors près de six ans.....

» — C'est justement l'âge qu'indiquait sa figure. Je l'emmenai chez moi; on me dit, dans la journée, que Maria était arrêtée comme son mari. Je gardai la petite qu'on appela Natalia; elle resta dans ma maison jusqu'au temps de mes malheurs; à cette époque Ma-

ria la réclama comme sa propre fille.... Mais avant d'aller plus loin, seigneur, en vous séparant de l'enfant, par des causes que j'ignore, vous avez pris sans doute les précautions d'usage pour la reconnaître toujours, au moyen d'une marque ineffaçable sur quelque partie de son corps?

» — Hélas! forcé de m'expatrier peu de mois après mon mariage, j'ignorais que ma femme fût enceinte, au moment où je m'embarquai pour le Nouveau-Monde. A mon retour, en apprenant que j'étais père, ma joie éclata en transports si vifs, si imprudens, que l'infortunée, saisie d'effroi à l'idée du courroux de sa mère.... Et qui n'eût partagé sa terreur.... poursuivit Valladarès en frémissant... Le courroux de la duchesse de Terra-Nova!

» — Providence ! s'écria Valenzuela. Quoi ! vous me parlez de Dona Manuela !

» — Ne saviez-vous pas qu'il s'agissait d'elle ?

» — Je l'ignorais.

» — N'importe, Valenzuela , reprit l'inquisiteur en rapprochant son fauteuil du sien avec confiance et familiarité ; vous comprenez mes peines, vous les partagez ; vous excusez ma faiblesse. Abrégez mon supplice ; ma fille, l'enfant de cette infortunée, ne la reverrai-je pas ?... où est-elle en ce moment ?

» — Vous venez de m'apprendre qu'elle est dans les prisons du Saint-Office , répondit Valenzuela d'un air affligé....

» — Non , non ; je vous ai dit la fille

de Maria , Blanca Suarez. J'en ai vu le rapport aujourd'hui précisé-ment.

» — C'est cela même, seigneur Vallarès; voilà le nom qu'elle porte. Quoi! vous n'avez aucun indice, nul moyen de distinguer votre enfant, l'héritier du titre et des richesses de la maison de Terra-Nova ?

» — Nul moyen, répondit l'inquisiteur dans le plus grand abattement. Manuela était mère depuis plus de cinq ans lorsque je revins du Pérou; les événemens qui suivirent la mort violente de don Carlos d'Arragon m'avaient contraint d'y chercher un refuge auprès du vice-roi, mon parent; elle eût souffert mille morts plutôt que de compromettre l'existence de notre enfant, et me conjura de ne pas même

demander à connaître le lieu de sa retraite.

» En effet, que n'avions-nous pas à redouter du ressentiment et des fureurs de la duchesse de Terra-Nova ! Don Carlos, passionnément épris de sa cousine, avait demandé sa main, et l'avait obtenue de la duchesse. J'aimais alors Manuela depuis long-temps, et j'étais aimé d'elle ; ce mariage nous faisait mourir tous deux ; mais nous étions résolus d'emporter notre secret au tombeau. Le noble Don Carlos le découvrit en dépit de tous nos efforts pour le dérober à ses yeux. Son cœur généreux s'émut à la vue de nos peines ; il sacrifia son amour, et poussa l'héroïsme jusqu'à vouloir se charger de tous les torts ; il rompit l'engagement pris avec l'orgueilleuse duchesse.



« Ce n'était pas assez ; ses droits au titre et aux biens de la maison étaient évidens ; il entreprit un procès , dont l'issue ne paraissait douteuse à personne ; et son dessein était de transmettre à Manuela tous ces droits , dès qu'un arrêt de la chancellerie de Grenade les aurait confirmés. Rien ne semblait devoir alors s'opposer à notre union ; mais , pour surmonter toutes les difficultés qui pouvaient naître de l'opposition de la duchesse et de ses intrigues à la cour , nous résolûmes de célébrer à l'avance notre mariage secrètement. Le cardinal d'Arragon , l'oncle de Manuela et de Don Carlos , et qui les chérissait en père , cédant à leurs instances , nous donna lui-même la bénédiction nuptiale dans sa chapelle ; Don Carlos et mon frère furent les



seuls témoins. Cependant la duchesse nourrissait au fond de son cœur le ressentiment du double affront qu'elle avait reçu de Don Carlos ; l'Espagne apprit en même temps l'outrage et la vengeance. L'assassinat de son neveu l'a chargée d'une odieuse renommée. Manuela épouvantée exigea mon exil ; je m'immolai à sa sécurité. Hélas ! ce cruel sacrifice ne désarma pas le ciel irrité de nos fautes. J'étais de retour depuis quelques mois ; la surveillance de la duchesse était si rigoureuse, que je n'avais pu voir Manuela que deux fois pendant quelques instans, à l'époque du fatal événement que vous venez de rappeler. J'ignorais en quelles mains était notre enfant ; la terreur égarait l'infortunée Manuela à tel point, qu'elle aurait voulu se cacher à elle-

même qu'elle était épouse et mère. J'ai toujours ignoré où peut être l'acte qui constate la naissance de notre fille; elle m'imposait silence quand je la questionnais à ce sujet. En revenant en Europe, je n'avais plus trouvé le cardinal ni mon frère; ils étaient morts peu après Don Carlos; et Manuela se refusait aussi de s'expliquer sur le dépositaire de l'écrit dressé par le cardinal afin d'établir la validité de notre mariage. Vous savez comment Manuela me fut ravie; elle périt misérablement dans un monastère, à la suite de la trahison de l'infâme Maria Rodriguez; une femme de chambre, notre unique confidente, avait suivi sa maîtresse au couvent; elle la rejoignit bientôt dans la tombe. Il ne me reste donc rien d'elle; poursuit Valladarès les yeux noyés

de pleurs; et vous me flattez en vain de l'espoir d'avoir retrouvé notre enfant. Peut-être cette abominable intrigante, dans l'espoir de sauver sa vie, aura-t-elle imaginé cette fable, à l'aide de la connaissance d'une partie de nos secrets...

» — Quoi! demanda Valenzuela; ignorez-vous que l'acte de votre mariage et celui de la naissance de Natalia sont renfermés dans une lettre cachetée, qui contient également le détail des signes auxquels on pourra reconnaître votre enfant?

» — Oui, Manuela me l'a dit, répliqua l'inquisiteur surpris; ce souvenir est encore présent à ma mémoire; ce fut le dernier jour que je la vis; mais comment cette circonstance est-elle connue de vous, Valenzuela?

» — Maria Rodriguez me l'a révélée hors de la confession ; mais elle s'obstine à ne pas s'ouvrir davantage...

» — Qu'elle parle , interrompit Valladarès avec feu ; il n'est rien que je ne sois prêt à lui accorder en échange d'un dépôt si précieux ; courez , promettez-lui sa grâce... Malheureux ! s'écria-t-il tout-à-coup en se frappant le front d'un air désespéré ; qu'ai-je dit ! cette promesse imprudente, est-il donc en mon pouvoir de la tenir ? La cause de Maria est entre les mains des inquisiteurs ; est-ce à moi d'arrêter le cours de leur justice ! Oh ciel ! et cette autre infortunée ! Hélas ! Je ne puis rien non plus pour elle ; non , quand même mon sang coulerait dans ses veines ; quand il serait certain que Manuela l'a portée dans son sein !.. N'est-

elle pas maintenant devant ses juges... Et Dieu n'a-t-il pas reçu mes sermens ! »

Une sueur froide inondait le front décoloré de Valladarès ; ses yeux ne voyaient plus, il cherchait de la main un appui ; Valenzuela s'approcha et le reçut dans ses bras. « Infortuné que je suis ! reprit-il après quelques momens d'angoisse, pendant lesquels il semblait près d'expirer ; que faire ? à quel moyen recourir ?

» — J'ignore, comme toute la chrétienté, répondit Valenzuela, les lois mystérieuses qui règlent la juridiction du Saint-Office ; mais quoi ! l'inquisiteur-général n'a-t-il donc aucune influence sur la décision des juges qu'il préside?... Son pouvoir ?...

» — Et sa conscience ! répliqua-t-il

en retrouvant sa farouche énergie; songez, Valenzuela, que c'est moi qui impose aux rois d'Espagne le serment de livrer leur propre fils, s'il est nécessaire, aux châtimens ordonnés par les arrêts de l'inquisition<sup>1</sup>; de quel front soutiendrais-je le reproche d'avoir trafiqué de sa justice? Mais, encore une fois, cette prévarication est impossible; je ne suis pas le maître de la vie d'un criminel condamné par nos lois inflexibles.... Maria mourra, continua-t-il en retombant dans son accablement; elle portera ce fatal secret sur le bûcher, il périra dans les flammes qui doivent la

<sup>1</sup> Sin que haya omision de parte de V. M. ni escepcion de persona alguna de cualquiera calidad que sea. (Serment du roi, José del Olmo, p. 68.)

consumer ; et moi-même j'expirerai dans les tortures du doute épouvantable d'avoir condamné ma propre fille au même supplice !

» — Ne perdons pas toute espérance, reprit Valenzuela en s'associant adroitement aux sentimens et à la destinée de l'inquisiteur-général. J'ai sondé profondément l'esprit et le cœur de cette femme dont je suis le confesseur ; elle a la plus aveugle confiance en moi.....

» — En vous ! cher Valenzuela , dit l'inquisiteur ranimé ; quoi ! vous pourriez.....

» — Je puis arracher de son sein le secret auquel vous attachez tant de prix.

» — Sans la tromper , sans lui rien promettre en mon nom ?

» — Sans la tromper , sans parler de vous ; mais il faudra du moins user de



grands ménagemens ; son esprit est aliéné ; et ses idées, d'une extrême mobilité, ont parfois une violence qui se refuse à toute espèce de frein. Elle braverait alors la mort la plus horrible, plutôt que de convenir que celle qu'on nomme Blanca Suarez n'est point le fruit de son mariage avec Francisco ; mais je sais les moyens de la réduire, d'assouplir ce caractère indomptable, et de la contraindre à dire la vérité. Il s'agit surtout de se rendre maître des actes de mariage et de naissance ; j'ose vous répondre de la contraindre à me les livrer.

»—J'embrasse donc cette espérance, s'écria Valladarès les yeux levés au ciel, et je rends grâce à la divine Providence de la consolation inattendue qu'elle m'envoie, en m'accordant un



ami tel que vous. Oui, Valenzuela, continua-t-il d'un ton grave ; si vous étiez déjà livré au saint tribunal, en supposant même que mon pouvoir allât jusqu'à détourner de votre tête les coups de sa justice, je ne l'emploierais pas à cet usage ; car, je vous le déclare, je vois dans les arrêts du Saint-Office, la volonté de Dieu. Ma conscience est faite ainsi ; elle se révolte à l'idée de trahir les sermens qui me lient. Oui, j'accepterais plutôt le partage du bûcher des criminels en matière de foi, que la honte d'en avoir éteint les flammes par un motif humain. Mais aucune de vos fautes n'implique l'accusation d'hérésie ou de judaïsme. Je me réserve donc, selon mon droit, de juger seul du châtiment que mérite votre imprudence d'avoir favorisé des supersti-

tions impies. Livrez-vous à moi sans crainte, ajouta l'inquisiteur en lui tendant la main, j'ai mérité votre confiance, je vous la demande; venez avec moi, mon hôtel vous servira de prison. »

Valenzuela porta la main du prélat à ses lèvres; on eût dit, à le voir, que l'excès de son émotion lui interdisait la faculté d'exprimer par des paroles sa vive reconnaissance; mais, s'il gardait le silence, c'était seulement dans la crainte de laisser éclater la joie dont son cœur était plein à la vue d'un si redoutable ennemi vaincu, soumis sans résistance, et devenu tout-à-coup le plus sûr comme le plus puissant de ses alliés.

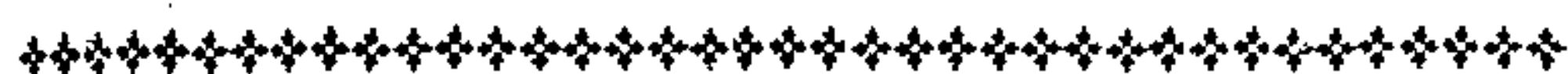
« Suivez — moi, reprit Valladarès; soyez seulement averti, en acceptant

l'hospitalité chez un inquisiteur-général, que la première loi de sa maison, comme celle du Saint-Office, c'est le silence et le secret. De ce moment, toutes vos relations avec la cour et le nonce sont rompues, ou du moins subordonnées à ma direction.

» — J'en fais le serment avec joie entre vos mains, répondit Valenzuela.

» — J'exige aussi que vous n'ayez aucun commerce avec Don Luis, que par mon entremise.

» — Je vous obéirai comme à mon père, comme à Dieu même, dit Valenzuela en marchant sur ses pas; et puis-je bientôt reconnaître tant de bontés, en rendant à votre amour une fille, digne héritière des vertus et des sentimens de l'infortunée Dona Manuela. »



## CHAPITRE V.

## UNE SESSION DE LA CONGRÉGATION.

CEPENDANT tout se disposait avec la plus grande activité pour la célébration de l'auto-da-fé. Le conseil suprême commença ses opérations par distribuer le travail général entre les principaux membres, dont il se composait à cette époque. Don Fernando Villegas fut chargé de la fabrique du vaste théâtre à élever sur la place *Mayor*, au même lieu où se représentaient ordinairement les spectacles de courses de taureaux. Don Alvaro de Mendoza eut la commission

de faire préparer les étendards et les cassettes dans lesquelles on renferme les sentences ; Don Francisco—Estevan del Vado, celle de désigner les *familiers* pour escorter à cheval et armés de baguettes de justice, le conseil suprême au jour de l'auto-da-fé ; de commander le dais, les sièges et les bureaux.

Le tribunal particulier siégeant à Madrid et nommé inquisition de cour, s'occupait de l'expédition des causes qui survenaient, et de mettre la dernière main à celles qui n'étaient pas entièrement terminées. Le seigneur Don Juan-Martin de Rodezno fut mis à la tête de ce travail afin de le hâter ; il dut en même temps se charger du placement et des costumes des criminels, de la fourniture des *sanbenitos* et des *corazas*, des effigies des contumaces, de celles des

accusés morts dans les tortures et condamnés après leur décès ; le même inquisiteur eut également à soigner la provision des cierges et des torches en cire jaune pour les *réconciliés*. Afin de le soulager dans cette multitude de détails, les familiers Don Gaspar Fánega et José del Olmo (*d*) reçurent l'ordre de désigner dans les maisons des congréganistes les plus zélés et les plus discrets, les logemens d'une partie des criminels, en désoccupant les prisons secrètes, pour faire plus de place à ceux qui allaient être expédiés à Madrid par tous les tribunaux du royaume; on leur recommanda de tout disposer de manière à ce qu'ils ne pussent avoir ensemble aucune communication.

Don Juan Salcedo eut à préparer le manuel des abjurations et absolutions,

et la formule du serment à prêter par le roi catholique. Enfin, le seigneur Arévalo de Monténégro fut commissionné pour veiller aux rafraîchissemens indispensables aux seigneurs, officiers et employés du conseil suprême pendant une si longue séance au *théâtre*, durant une journée si chargée d'embarras et d'occupations.

Il restait encore à disposer les tentures, les ornemens du théâtre; il fallait y marquer la place de chacun selon son rang; dresser les programmes de la procession des croix verte et blanche, et de celle des criminels; nommer les officiers qui auraient à les diriger, et faire la répartition des baguettes et des cierges; former et discipliner la troupe des *compagnons du travail* pour la garde du théâtre, enrégimenter les



*soldats de la foi* pour conduire les criminels au bûcher; et de plus, ajuster les différends de préséance qui devaient naître de la réunion des deux congrégations de *saint Pierre-Martyr* de Madrid et de Tolède. Ces travaux compliqués furent mis à la charge de Don Francisco Bazan.

Ce fut Don Torobio de Miers qu'on nomma président de l'assemblée de ces deux congrégations afin de diriger leurs discussions; et l'on assigna, pour lieu de leurs séances, la chapelle de la Vierge de l'église des Jésuites. Là, les congréganistes convoqués commencèrent immédiatement à délibérer sur les places respectives qui leur seraient assignées aux diverses processions, et sur l'ordre dans lequel chacun des premiers *majordomes* devait porter la croix blanche



ainsi que les cassettes des sentences. La congrégation de Madrid s'empressa de déclarer que, pour faire honneur à des hôtes aussi illustres, elle céderait la droite à la congrégation de Tolède, qui témoigna sa vive gratitude pour tant de courtoisie, par l'organe de son majordome principal. Ce point réglé, le secrétaire rendit compte à l'assemblée du résultat d'une pétition adressée au conseil suprême, et qui avait provoqué le décret suivant (*e*) :

« En conseil, le 31 de mai 1680, Son  
» Excellence présente. L'inquisiteur  
» de cour, Don Antonio de Zambrona  
» Bolanos, fera notifier aux *familiers*,  
» habitans de cette cour, qu'ils aient  
» à entrer immédiatement dans la con-  
» grégation de saint Pierre-Martyr de  
» Madrid; avec l'avertissement que s'ils

» refusent d'en agir ainsi, ils ne joui-  
» ront pas des droits et privilèges du  
» Saint-Office. L'inquisiteur ordonnera  
» également aux *familiers* et autres mi-  
» nistres de la congrégation de porter  
» tous des cierges uniformes de deux  
» livres de cire, ornés des insignes du  
» Saint-Office. »

On délibéra sur cette communica-  
tion, et il fut arrêté, en conséquence,  
que la congrégation fournirait à ses frais  
trois cents cierges de deux livres pour  
le jour des processions de la croix verte  
et de la croix blanche. De plus, *attendu*  
que l'*acte-de-foi* devait durer toute la  
journée du 31, et occasioner de gran-  
des fatigues aux ministres de ce saint  
tribunal; *vu* qu'il était urgent de pour-  
voir aux besoins commandés par la  
nature, et que rendraient plus exi-

geans encore la longueur de la séance et l'excès des chaleurs, l'assemblée nomma deux commissaires, spécialement chargés de faire, avec tout le soin et la sollicitude requise et aux dépens de la congrégation, une ample provision de vivres et de rafraîchissemens pour les membres du Saint-Office et des deux congrégations de Madrid et de Tolède. Plusieurs autres résolutions non moins graves occupèrent ensuite l'assemblée, et complétèrent les travaux importans de cette première et solennelle séance.

Tandis que la congrégation délibérait, le seigneur Don Fernando Villagas, chargé de la fabrique du théâtre, ne perdait pas son temps. Le plan commandé à José del Olmo, entrepreneur des bâtimens de la municipalité

de Madrid, ayant été approuvé par sa seigneurie, elle sollicita un décret du roi, qui fut expédié le même jour à l'évêque d'Avila, gouverneur du conseil de Castille.

« Vous commanderez au bourg de  
» Madrid de faire construire l'échafaud  
» et les palissades qui sont besoin pour  
» célébrer l'acte de foi dans la grande  
» place, le 31 juin qui vient, confor-  
» mément au plan arrêté; et qu'on se  
» hâte afin que tout soit prêt à temps.  
» Madrid, le 6 juin 1680<sup>1</sup>.

» Moi, le Roi. »

On mit sur-le-champ la main à l'œuvre. Tous les entrepreneurs de Madrid

<sup>1</sup> Ordenareis à la villa que haga hacer el tablado y ballas que son menester para celebrar el auto-da-fé en la plaza para 30 de junio que

vinrent offrir leurs ouvriers, leurs instrumens et tout le bois dont ils pouvaient disposer, sans aucune rétribution. Cette multitude travailla jour et nuit, se refusant même les heures de repos accordées par les réglemens. Les compagnons ne se donnaient de relâche que le temps strictement nécessaire pour les repas; puis, ils re-

viene, conforme à la traza que esta acordada. Y que se dé mucha priesa para que se cumpla à tempo. Madrid à 6 de junio 1680.

Yo, el Rey.

Ce monument historique est remarquable. Il n'est pas inutile de montrer à quel degré d'avilissement peut descendre la royauté, traînée à la remorque par le sacerdoce. L'autorité royale réduite à commander des échafauds pour le service des inquisiteurs, et sur leur injonction !

tournaient à leurs travaux aux cris mille fois répétés de *vive la foi de J.-C.* !

« Tout sera fait à temps, disaient-ils » avec enthousiasme; et si le bois vient » à manquer, nous apporterons celui de » nos maisons, démolies de nos propres mains; heureux de l'employer » à un aussi saint usage. »

Tant d'efforts furent couronnés d'un plein succès. Les habitans de Madrid accouraient en foule, et s'émerveillaient de voir, d'heure en heure, les progrès miraculeux de cette espèce de palais enchanté.

Un vaste amphithéâtre se dessinait au milieu de la place; le théâtre, élevé de deux toises, présentait un avant-scène de cent quatre-vingt-dix pieds d'ouverture; on y montait par deux larges escaliers; il avait cent pieds de

profondeur, et venait aboutir au bas des fenêtres du rez-de-chaussée de l'hôtel du comte de Barajas; la façade de cette maison en formait comme la toile de fond. Là, devaient être placés tous les seigneurs de la cour, les dames, les ambassadeurs; le balcon du milieu, réservé pour le roi et les deux reines, était décoré avec une magnificence extraordinaire. De chaque côté du théâtre, au lieu de coulisses, s'élevaient des gradins; ceux à la droite du roi destinés aux inquisiteurs, ceux de gauche pour y placer les criminels. Devant le balcon du roi, à peu de distance, on construisit deux espèces de cages découvertes; les condamnés devaient y être conduits successivement, pour y entendre le prononcé de leurs sentences, lues par des commis-



saïres du Saint-Office, placés dans des chaires auprès des cages; à l'entour, étaient des bureaux et des bancs pour les secrétaires, rapporteurs, notaires, fiscaux et employés de toute nature du Saint-Office.

Au bas des gradins des inquisiteurs, on voyait la chaire du prédicateur et l'autel pour la messe, sur lequel était marquée la place de la croix verte; au plus haut de ces gradins dominait le trône<sup>1</sup> de l'inquisiteur-général, surmonté d'un dais resplendissant. Des deux côtés, sur cette esplanade élevée, on avait placé des tables destinées à

<sup>1</sup> *Solio*, trône. Ce mot est toujours employé dans la Relation de José del Olmo pour désigner le siège de l'inquisiteur Valladarès, élevé de quarante pieds au-dessus du *balcon* du roi.



poser les ornemens épiscopaux de Son Excellence, et plus près, des tabourets pour les chapelains d'honneur appelés à le servir. Au-delà des tables, des escaliers descendaient à des appartemens pratiqués sous les gradins; ils se composaient de deux prisons secrètes et d'une salle d'audience, dans le cas où des criminels demanderaient à faire de nouvelles révélations; des bureaux, un réfectoire, des cabinets pour le prêtre célébrant et pour le prédicateur avaient été ménagés dans cet espace. Au côté opposé, le dessous des gradins des criminels formait une grande pièce destinée à la réfection des moines et des frères *agonisans*, chargés d'assister ces malheureux. A deux prêtres par victime, on avait calculé le nombre des religieux à trois cents environ.

Une forêt de colonnes, hautes de cinquante pieds, surmontait le tout; couvertes de draps d'or, élégamment ornées de larges plis d'étoffes de soie cramoisie, elles supportaient d'immenses rideaux qui, ombrageant le théâtre tout entier, le défendaient contre les rayons du soleil; les balcons de l'hôtel Barajas étaient ornés de tentures somptueuses; les tables, les bancs, les chaises, les bureaux disparaissaient sous le velours et le satin bordés de franges; on ne marchait que sur des tapis de Perse; et partout de riches draperies, relevées avec des torsades et des glands tissus d'or et d'argent, ajoutaient à la splendeur de cette éblouissante décoration.

De son côté, l'inquisiteur Don Fernando Bazan, chargé de la partie militaire du gouvernement théocratique

du Saint-Office, mettait les momens à profit. Un marquis de Pimentel Pobary Malpica avait autrefois offert d'accompagner le conseil suprême avec sa maison armée et montée à ses dépens; Don Fernando Bazan, s'autorisant de cet antécédent, intima l'ordre au marquis Don Joseph, héritier de ce titre, de former un escadron de cavalerie à ses frais pour la circonstance; et le seigneur s'empressa d'obéir.

Mais l'inquisiteur se réserva le soin de former lui-même la *compagnie de la foi*, milice instituée par le Saint-Office, et destinée, de tout temps, à escorter les condamnés jusqu'au lieu du supplice. Il levait les hommes, et nommait les officiers chargés de les discipliner et de les dresser à la manœuvre. Pour donner plus d'activité au re-

crutement, le tribunal décida que tous ceux qui s'enrôlèrent comme *soldats de la foi*, jouiraient des prééminences et avantages, accordés aux employés du Saint-Office; et il leur concéda la faculté de porter les armes offensives et défensives durant tout le temps qu'ils seraient au service de l'inquisition<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> D'après ce passage de l'historien de l'auto-da-fé de 1680, pag. 26, il est évident que l'inquisition était déjà en possession du droit d'armer les sujets du roi sans le concours de l'autorité royale, qu'elle affectait de mettre en jeu pour faire dresser un échafaud sur la place publique. On voit aussi ce que c'est que les *soldats de la foi*, avec lesquels les ministres de Louis XVIII se sont honorés de faire alliance en 1823, aux applaudissemens des congréganistes de France et de leurs dupes à cette époque. Cette milice, qui prend et dépose les armes à la voix des in-

quisiteurs, n'a été réellement instituée que pour conduire au bûcher les victimes du Saint-Office. Il est vrai qu'au besoin ils savent aussi l'employer à fomenter la guerre civile, et même à combattre le roi, comme on l'a vu dans l'affaire de Bessières et dans une foule de circonstances depuis le triomphe du parti apostolique en Espagne. Que de sots pourtant, se croyant de bonne foi aristocrates et royalistes, même religieux, célébrèrent ici avec enthousiasme les triomphes des *soldats de la foi*, les sentimens, la piété, la loyauté des *soldats de la foi* ! Mais, tandis que cet aveuglement stupide dégradait la nation française aux yeux de ceux qui la jugeaient dans les salons des ministres et au sein de quelques coteries soi-disant monarchiques, notre brave armée relevait l'honneur de la France par l'horreur qu'elle faisait éclater contre les *soldats de la foi*. L'aspect de ces hommes dépravés, leurs discours, leurs mœurs, les moines qui les commandaient, la nature de leurs exploits, tout devait inspirer aux Français une insurmontable aversion. Nos hommes d'Etat

eurent la honte de n'avoir compris qu'après le dernier des soldats , tout ce qu'une semblable alliance avait de honteux pour de vrais militaires , de ridicule pour un pays constitutionnel , de funeste à la royauté.





## CHAPITRE VI.

## LE FAGOT D'HONNEUR.

LES jours s'écoulaient; on touchait à la fin du mois de juin. Le roi avait repris assez de force pour se livrer habituellement à son plaisir favori; il chassait avec ardeur. Toujours seule, livrée à la duchesse de Terra-Nova, dont le joug devenait à chaque instant plus dur et plus tyrannique, la jeune reine s'abandonnait au désespoir. La pauvre nourrice était son unique confidente; en sa présence, du moins, elle pouvait pleurer Natalia, frémir de ses dangers,

et maudire la barbarie des inquisiteurs. Les chaleurs excessives troublaient alors le repos des nuits, on consacrait généralement au sommeil, dans cette saison, quelques heures de l'après-dîner; le palais subissait, comme le reste de la capitale, l'empire de cette habitude castillanne; et tandis que la *camarera-mayor* s'y livrait, ainsi que les autres, la reine jouissait d'un peu de liberté. La mie Jourdan profitait de cette trêve pour venir donner à sa maîtresse le peu de nouvelles qu'elle pouvait recueillir chez l'ambassadeur. C'était bien peu de chose; car les Français eux-mêmes osaient à peine causer librement entre eux, et la conversation des Espagnols avait toujours autant d'obscurités pour la bonne femme. D'ailleurs, ils la fuyaient tous, instruits de la



haine que lui portait la duchesse. Aussi parut-elle vivement touchée de voir venir chez elle, un après-midi, Don Henrique, qu'elle reconnut sur-le-champ.

Il avait l'air désolé; il nommait Natalia, c'est tout ce qu'elle comprit à son langage. C'était l'heure où elle se rendait ordinairement chez sa maîtresse; elle lui fit signe de s'asseoir, d'attendre un moment son retour, et se hâta de descendre. La reine avait entendu quelquefois Natalia parler, avec vénération, du marquis de Las Torrès, qui l'avait amenée de Burgos. A peine la nourrice lui eut-elle appris qu'il était dans sa chambre, qu'impatiente de le voir, elle ordonna qu'il lui fût présenté sur-le-champ. Il vint; elle fut frappée de la noblesse, des traits et du maintien de ce vieil-

lard imposant, autant que de la profonde affliction qu'exprimait sa figure. Elle s'empressa de l'interroger en français ; il n'entendait pas , et sa douleur sembla s'en irriter. Il essaya de se faire entendre à son tour , en parlant lentement et avec netteté ; et la reine, quoique peu familiarisée encore avec l'espagnol, comprit parfaitement qu'il ne savait absolument rien du sort de Natalia , depuis la funeste nuit de son arrestation. Il était venu au palais, dans l'espérance d'en apprendre quelque chose ; poussé par le désespoir, il tentait ce dernier moyen de sauver les jours de l'infortuné Don Luis. Le duc de Medina-Celi s'était engagé à intéresser au sort de Natalia , leurs majestés et l'inquisiteur-général ; cette assurance avait un moment ranimé la vie presque éteinte

de son jeune ami; mais l'inquisiteur, après de vagues promesses, se dérobaît aux instances du duc; il refusait de le voir, de l'entendre. Le nonce restait inaccessible. Don Luis, en proie au plus sombre chagrin, était résolu à mourir, afin de suivre, ou plutôt de précéder Natalia au tombeau. Le vieillard ajouta que lui-même ne survivrait pas à cette double perte; et ployant un genou devant la reine, il la supplia, les larmes aux yeux, de ne pas le renvoyer sans daigner lui dire qu'elle tenterait d'obtenir la protection du roi pour ces infortunés.

« Oui, oui, lui dit la reine tremblante d'émotion; relevez-vous, marquis; oui, je parlerai au roi. J'en aurai le courage, j'embrasserai ses genoux, s'il le faut; rien ne me coûtera, pau-

vre Natalia ! innocente créature ! »

Le marquis interprétait facilement ces paroles , dont le sens était empreint sur le visage de la jeune et belle reine. Elle avait à peine achevé , qu'une salve de mousqueterie , éclatant tout-à-coup sous ses fenêtres , la fit tressaillir vivement.

« Qu'est-ce ? » demanda-t-elle tout effrayée.

La mie Jourdan courut au balcon.

« Eh ! madame , répondit-elle , que puis-je dire à Votre Majesté ! peut-on rien comprendre à ce qui se passe en ce pays ? Ce sont des hommes habillés comme les gardes du roi dans la comédie du Cid , que vous m'avez fait voir au théâtre du Palais-Royal ; ils remettent sur leurs épaules les mousquets qu'ils viennent de décharger ; et voilà

maintenant qu'ils élèvent en l'air des piques, au bout desquelles chacun porte un fagot ! Demandez-moi un peu ce que cela veut dire ? »

A ce mot de fagot, la reine, saisie d'un affreux pressentiment, sentit ses genoux fléchir, et dit au marquis de voir ce que ce pouvait être.

« — Hélas ! Madame, répondit-il en pâlisant, ce sont les *soldats de la foi*.

» — *De la foi !* répéta-t-elle avec étonnement.

» — Oui, Madame, des bourgeois de la ville enrégimentés par ordre de l'inquisition, répliqua le marquis d'une voix altérée ; leur mission est de dresser le fatal bûcher, dont la garde est ensuite confiée à leurs soins jusqu'après la consommation du sacrifice.

» — Cannibales ! interrompit la reine suffoquée et tombant sur un fauteuil. Eh ! que viennent-ils faire ici ? bon Dieu !

» — Ils viennent, Madame, suivant l'antique usage, faire hommage au roi catholique du premier des fagots qu'ils ont formés. Leur capitaine monte en ce moment chez Sa Majesté pour lui en offrir un.....

» — Le roi rejettera cet épouvantable hommage avec horreur ! s'écria la reine indignée.

» — Le capitaine de la compagnie *de la foi*, reprit le marquis les yeux baissés, sera reçu avec tous les honneurs du palais ; et le roi témoignera que cette offrande est agréable à ses yeux.

» — Ah, Dieu de justice et de bonté ! »

murmura Marie-Louise les yeux levés au ciel !

Une fille d'honneur interrompit cet entretien , en annonçant que le marquis de Medina-Celi demandait la faveur d'être admis à baiser la main de sa souveraine. Elle congédia le marquis , et quittant son cabinet , elle rentra dans le salon. Le duc était encore très-faible et marchait avec peine ; la reine fut effrayée de l'altération de ses traits.

» — Madame , dit-il en balbutiant , pardonnez au trouble d'un infortuné , qui vient chercher un refuge auprès de Votre Majesté. J'étais à faire ma cour au roi , quand on vient d'introduire chez lui.....

» — Je sais , interrompit-elle , le capitaine de cette horrible milice ; ah !

duc, que je comprends bien votre répugnance.

» — C'est l'assassin de mon fils, Madame, le marquis de Valparaiso, celui qui a trempé ses mains dans le sang de Don Luis !

» — Grand Dieu ! s'écria la reine troublée ; doit-on s'étonner de le voir à la tête de pareils hommes ! Il faut me seconder, duc ; je verrai le roi.... tout à l'heure..... vous viendrez avec moi.... nous unirons nos efforts..... »

Au même instant le bruit des armes des hallebardiers, et la voix éclatante des huissiers, avertirent de l'approche du roi ; il ne tarda pas à paraître. Charles II portait une petite fascine, composée de branchages, d'arbustes délicats, mêlés de fleurs et de verdure, et tout ornée de rubans cou-



leur de rose. Il regardait son fardeau avec amour, et lui souriait comme un père à l'enfant qu'il presse sur son sein (*f*). Le marquis de Valparaiso suivait les pas du roi; à sa vue, le duc de Medina-Celi se couvrit la figure de ses mains; et la reine eut à peine aperçu le fagot, qu'elle détourna la tête en criant : « Grâce, grâce, sire, grâce ! épargnez-moi cet odieux spectacle ; prenez pitié de ma faiblesse.

» — Grande faiblesse en effet, répondit Charles étonné; vous oubliez, ségnora, que vous êtes reine catholique, et qu'il s'agit d'un acte de foi ! Prenez, duc, continua-t-il en remettant la fascine à un chambellan, pour qu'il la rendît au capitaine *de la foi* ; j'ordonne qu'elle soit portée au bûcher en mon nom, et jetée la première dans le feu qui

doit consumer les ennemis de Dieu. »

Aussitôt que le marquis de Valparaiso se fut retiré, Marie-Louise, s'avancant vers le roi, les mains jointes, le conjura, dans les termes les plus propres à le toucher, de lui accorder une faveur à laquelle sa vie était attachée. Ce prince aimait sa femme avec autant de tendresse que sa nature imparfaite et son ame privée de ressort, lui permettaient d'en éprouver; l'ardeur de cette supplication l'émut évidemment; la reine, qui s'énonçait avec difficulté en espagnol, demanda qu'il fût permis à Medina-Celi d'être son interprète. Le duc, se jetant alors aux genoux du roi, lui dit, d'une voix étouffée par les sanglots, que Marie-Louise avait amené de France une jeune Espagnole, catholique, très-pieuse, honorée de la protection de la

reine de France, et injustement accusée du crime d'hérésie au tribunal de l'inquisition.

« Que puis-je à cela ? dit le roi d'un air effrayé.

» — Que ne peut un roi d'Espagne qui sait vouloir ! répliqua le duc, à qui l'amour paternel inspirait une énergie inaccoutumée. Seigneur, il y va des jours de mon fils ! je lui ai promis d'intéresser Votre Majesté au sort de cette personne... Non qu'il soit question d'une alliance indigne de lui..... Non ! mais que cette jeune fille échappe à un injuste supplice, et qu'elle entre ensuite dans un couvent ; nous ne voulons rien de plus. Seigneur, prenez pitié de nous. Parlez ; une volonté ferme d'un si grand roi, peut.... doit imposer à l'inquisiteur-général ; la reine demande cette faveur

à Votre Majesté ; votre plus fidèle sujet l'implore à vos pieds , et ne réclame que cette récompense des services de toute sa vie.

» — Mais encore une fois , dit le roi presque vaincu , que puis-je faire ?

» — Rien , seigneur , répondit la duchesse de Terra - Nova en entrant ; rien , répéta cette voix dure et impérieuse. Votre Majesté sait trop bien l'histoire d'Espagne , pour n'avoir pas présentes à la mémoire les paroles chrétiennes du roi Philippe II , son auguste aïeul : *J'aimerais mieux , disait-il , perdre ma couronne , que de régner sur des sujets d'une autre religion que la mienne.* »

La duchesse parlait rapidement ; la reine qui ne la comprenait pas , lisait cependant , sur ce visage refrogné ,

une expression de méchanceté tellement infernale, qu'elle frissonna visiblement; il lui semblait avoir devant les yeux une hideuse sorcière, prononçant des paroles magiques pour évoquer l'enfer; elle resta muette et pétrifiée.

« Mais, duchesse, objecta mollement le roi, ils disent que cette fille a de la religion.

» — Qui dit cela? répliqua-t-elle d'un ton âcre et amer en regardant la reine avec insolence. Cette créature est suspecte d'hérésie; cela suffit. Songez, seigneur, au salut de votre ame! Le roi Philippe II, assistant à l'auto-da-fé de 1559, à Valladolid, fut sollicité bien plus vivement que Votre Majesté; c'était le condamné lui-même, Carlos de Sessa, qui eut l'audace de s'arrêter devant ce grand roi, comme on le me-

naît au bûcher, et qui osa le supplier de lui faire grâce; voici la réponse édifiante de ce glorieux monarque: *Si mon propre fils était suspect d'hérésie, je l'abandonnerais lui-même à la justice de l'inquisition*; et il ajouta ces paroles héroïques: *Mon horreur est telle pour vous et vos semblables que si l'on manquait de bourreaux, j'en servais moi-même.*

» — Voilà des raisons, dit le roi à Marie — Louise en la quittant; vous voyez que je ne puis rien. Allons, il faut mettre cela au pied de la croix et prier Dieu. »

Il s'éloigna; la reine alla cacher sa douleur et ses larmes; le duc sortit et retrouva dans les antichambres le fidèle Don Henrique, avec lequel il retourna, le cœur brisé, à son hôtel pour

ne plus s'occuper que de ses peines.

L'inaction du premier ministre servait utilement l'ambition d'Éguya, rentré en grâce, et qui gouvernait seul et despotiquement la monarchie. Santos, son favori, avait comme lui recouvré la liberté. Les prisons étaient tellement encombrées, que le conseil suprême avait ordonné d'élargir les accusés sur lesquels ne pesaient que des charges légères. Il fut aisé de reconnaître que les dénonciations nombreuses qui concernaient Santos et sa famille, portaient un caractère de passion qui les rendait suspectes; d'ailleurs, lui, sa femme et sa fille étaient cités pour leur dévotion exemplaire; ils furent donc bientôt relâchés. Il alla, sur-le-champ, se faire honneur auprès de son protecteur, d'une persécution qu'il attri-



buait à la vengeance des ennemis du secrétaire — d'Etat, lesquels, disait-il, s'étaient acharnés à le poursuivre jusque dans son fidèle serviteur Eguya, content de retrouver sous sa main son courtier d'intrigues, une manière de valet rompu à toutes ses habitudes, initié à la plupart de ses secrets, le remit volontiers en possession de son emploi; bien plus, il le fit recevoir *familier* et nommer à la place de secrétaire de la congrégation, afin d'avoir un homme à lui dans tous ces tripots. La faveur et la confiance du secrétaire-d'Etat, que la fatuité de Santos ne laissait ignorer à personne, et qu'il avait grand soin d'exagérer, lui donnèrent une sorte de relief aux yeux des inquisiteurs, auprès desquels il était l'intermédiaire habituel d'Eguya.



Instruit qu'il vaquait une place de concierge-greffier du Saint-Office, il usa de cette haute protection pour l'obtenir. Cet emploi lucratif lui assignait un rôle dans la représentation royale de l'auto-da-fé, et le mettait en évidence. De ce moment, il entra enfin dans la possession non contestée du *Don* qu'il s'était vainement arrogé jusque-là. Don Pedro de Santos se hâta de se couvrir la poitrine d'une énorme croix verte, et d'en faire broder une bien plus large encore sur son manteau. Fier de ses nobles fonctions, tout gonflé d'importance, il ne s'enfermait plus dans sa maison qu'à son corps défendant, désolé de dérober un instant au peuple, le spectacle de ses décorations et de sa gloire.

C'était surtout parmi le voisinage

qu'il aimait à promener lentement son triomphe aux yeux de Tomassa et du barbier Orobio , dont les figures humiliées prenaient l'expression de la terreur , à l'aspect des redoutables insignes de leur ennemi victorieux. Mais le seigneur Don Pedro de Santos avait bien d'autres affaires que le soin de jouir de la honte des vaincus. Dès que le jour commençait à baisser, il se rendait au tribunal, où l'un des inquisiteurs du conseil suprême lui remettait une liste des criminels expédiés des tribunaux éloignés, et parvenus dans la journée aux environs de Madrid ; là, leurs conducteurs avaient ordre de les retenir dans quelque hameau écarté, jusqu'à la nuit close. Plusieurs carrosses tendus de noir et fermés exactement, étaient attelés dans les

cours du palais inquisitorial, à l'heure où s'y rendait Santos; il montait dans le premier, les autres le suivaient, escortés d'un piquet de *soldats de la foi*. Arrivé au village désigné, il comptait et reconnaissait les condamnés, les prenait à sa charge, et les amenait ensuite avec le plus profond mystère jusqu'aux prisons secrètes du Saint-Office (g). Ces travaux accomplis, il se rendait près de là, chez l'inquisiteur-général, pour rendre compte de l'expédition.

La dernière fourniture de victimes humaines était arrivée le jour même où la nourrice avait présenté Don Henrique à la reine. Il venait de rentrer avec le duc de Medina-Celi, et, après l'avoir laissé livré à sa douleur mortelle, il ne s'était pas senti le courage d'aller avouer à

Don Luis mourant, la malheureuse issue de sa démarche. Désespéré, il lui vint à l'esprit d'essayer un dernier effort pour pénétrer auprès de Fray-Eugénio ; il avait appris que ce moine, encore inexplicable pour lui, était établi chez l'inquisiteur - général, et jouissait de toute sa confiance. Mais, toujours repoussé jusqu'alors, Don Henrique craignait de n'être pas plus heureux ce soir-là. Il y courut pourtant, et vit avec douleur que les portes exactement fermées ne s'ouvraient qu'aux *familiers* qui entraient un à un, après avoir prononcé, tout bas à l'oreille du portier, de certaines paroles.

Le vieillard s'assit tristement sur un des bancs placés sous les fenêtres du rez-de-chaussée ; là, douloureusement occupé de ses réflexions, il son-

geait au supplice atroce qui menaçait la jeune et touchante Natalia, et à la mort inévitable de Don Luis, frappé comme elle à la fleur de l'âge, et du même coup. Le cœur déchiré, il demandait au ciel, avec amertume, pourquoi les éclats d'un si redoutable courroux ne tombaient pas plutôt sur sa tête. Oui, se disait-il, sur moi, au terme de mes jours, désormais inutile au monde, et qui ne suis plus aimé de personne sur la terre!... De personne! reprit-il; ingrat que je suis! et ma vieille compagne!... Oui, seule elle m'aime encore; mais, oh mon Dieu! son cœur glacé bientôt, comme le mien, par le froid de la tombe, n'aurait du moins que peu de temps encore à souffrir de ses regrets; tandis que ces enfans... ces pauvres enfans!...

« Quels enfans ? demanda d'un ton hautain une voix aigre et criarde ; que faites-vous là , bonhomme ? »

Don Henrique s'aperçut seulement alors que la nuit était déjà fort noire, il ne voyait même pas la personne qui lui parlait. « Pardon , seigneur, répondit-il ; excusez un vieillard que la fatigue...

» — La fatigue ! la fatigue ! dites plutôt la curiosité ; à deux heures du matin , c'est dans son lit qu'on se repose , et non dans cet endroit ; éloignez-vous , imprudent ; et remerciez le ciel d'y avoir été rencontré par un ministre du Saint-Office , à qui son rang et sa considération personnelle permettent d'user d'indulgence...

« — C'est vous , seigneur Santos ! s'écria Don Henrique...

» — Oui, l'ami, je suis le seigneur Don Pedro de Santōs, assez répandu dans la ville et parmi la cour, pour ne pas s'étonner que vous l'ayez reconnu à la voix. C'est moi-même qui vous donne l'avis de vous éloigner de ce lieu, où des affaires de la plus haute importance m'ont conduit, heureusement pour vous, avant qu'aucun autre de nos seigneurs ne vous ait rencontré là; sauvez-vous, et Dieu vous garde, bonhomme.

» — Eh ! seigneur Don Pedro, dit Don Henrique en le retenant, ne reconnaissez-vous pas aussi votre hôte, le marquis de Las Torrès?...

» — Quoi ! c'est vous, cher marquis ? Eh ! que venez-vous faire ici ?

» — C'est la bonté du ciel qui m'y a conduit, seigneur Don Pedro, s'il est

vrai que vous ayez entrée dans cet hôtel. Ne me disiez-vous pas que vous y êtes considéré?...

» — Un peu, répliqua Santos en se rengorgeant ; ignorez-vous?...

» — Eh bien ! mon cher seigneur, interrompit vivement Don Henrique, secourez-moi. Il s'agit de la vie de Don Luis et de celle de son père.

» — Voyons, voyons, dit tout bas Santos en le prenant amicalement par le bras ; causons ; on m'a dit en effet que vous logez à présent chez le duc de Medina-Celi, avec lequel je vous ai vu sortir aujourd'hui des appartemens de la reine. Si vous aviez à me parler de la part de Son Excellence, que j'aime et que je vénère, pourquoi n'être pas venu me trouver avec confiance chez moi, où je



reçois tout le monde, comme auparavant? Vous, surtout, bon marquis, dont je fais tout plein de cas; pourquoi ces façons entre nous? Vous croyez donc que je m'enorgueillis d'une position, assez agréable à la vérité, mais qui pour un homme comme moi..

» — Non, ce n'est pas cela, seigneur Don Pedro, je vais...

» — Bas, marquis, parlons très-bas! Non, je ne suis pas content de vous; venir ainsi m'attendre au passage! vous, qui me connaissez pour l'homme le plus simple, le plus accessible... Mais voyons, que puis-je faire pour Son Excellence, pour le cher Don Luis?... Expliquez-vous sans crainte.

» — Vous savez, seigneur Don Pedro, que le religieux Fray-Eugénio est maintenant le favori de l'inquisiteur-

général, qu'il ne le quitte ni jour ni nuit ?

» — Vive Dieu ! si je sais cela ! vous me demandez si je suis au courant de nos affaires de famille !... Encore une fois, je suis de la maison...

» — Eh bien ! seigneur Don Pedro, il faut que je voie le père Fray—Eugénio, et que je lui parle au nom du premier ministre.

» — Voilà tout, reprit Santos encore plus bas et en souriant ; et vous avez douté que mon crédit allât jusqu'à rendre ce petit service à Son Excellence ! à Medina—Celi, auquel je suis dévoué de corps et d'ame, et qui ne peut l'ignorer ! Venez, venez, marquis, suivez-moi ; vous allez voir. »

Il se présenta en effet avec confiance à la porte, frappa d'une façon particu-

lière, échangea quelques mots mystérieux avec le portier, et lui dit ensuite en entrant : « Laissez passer ce seigneur, il est avec moi. » Quand ils furent sous le vestibule qu'éclairait faiblement une lampe près de s'éteindre, Santos jeta sur le marquis un regard satisfait qui semblait lui demander s'il était content de ce début. Le marquis, pour toute réponse, lui serra la main avec reconnaissance; l'autre, retenant la main, lui fit signe de marcher avec précaution, et, l'entraînant à sa suite, il s'engagea dans de sombres corridors; après de longs détours, il s'arrêta, et ouvrit la porte d'une vaste pièce en murmurant sourdement : *Ave Maria*. Une seule lumière dissipait à peine les ténèbres épaisses de ce lieu lugubre; elle était placée sur une table où tra-

vaillait avec application un religieux ; c'était Fray-Eugénio. En s'approchant, Santos prononça quelques mots auxquels le moine répondit sans lever la tête et très-brièvement ; après quoi, il tendit la main pour recevoir des papiers que Santos lui remit. « Sont-ce les derniers ? demanda-t-il en les parcourant rapidement.

» — Les derniers , mon révérend père , répondit le *familier*.

» — Dieu soit loué ! dit le moine avec une vive satisfaction , après avoir lu.

» — Mon révérend père , reprit Santos ; voici un seigneur...

» — Un seigneur ! interrompit Fray-Eugénio d'un air furieux ; il était là ! Qui est-ce ? Pourquoi l'avez-vous amené jusqu'ici ?

» — C'est le marquis de Las Torrès...

» — Le marquis! répéta le religieux en se levant très-irrité, mais toujours parlant à voix basse. Vous a-t-on vu entrer avec lui?

» — Non, mon père; le portier seul.

» — Misérable sot! interrompit Fray-Eugénio; vous avez commis une imprudence qui met vos jours entre mes mains; grâce au ciel, tout dort dans l'hôtel à cette heure avancée de la nuit; et, si vous savez vous taire, votre faute peut encore se cacher. Allez; attendez le marquis à la porte de cette salle; et vous le reconduirez ensuite avec le même mystère; sortez. »

Santos, tout frissonnant de peur, obéit sans proférer une parole.

Dès qu'ils furent seuls: « Hâtez-vous, dit le moine au marquis; que me voulez-vous?

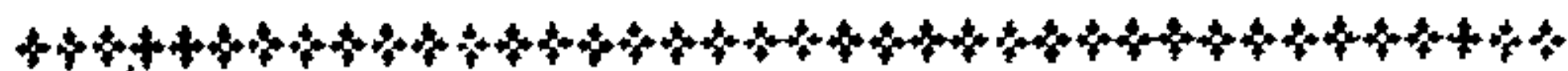
» — Don Luis est mourant, mon Père ; quel est le sort de Natalia ?

» — Je l'ignore, répondit-il d'une voix basse et très-rapide ; tout dépend des aveux de Maria. Aucune puissance n'a encore pu me faire pénétrer jusqu'à elle ; je sais seulement qu'il n'y a point eu de procès ; aux termes de sa dernière abjuration de *vehementi* (h), elle s'est soumise à mourir comme relapse, dans le cas où elle serait reprise par l'inquisition ; et elle s'est déclarée coupable, dans la crainte de la torture ; elle doit donc aller au supplice. Un seul espoir nous reste ; je serai son confesseur jusqu'au bûcher. J'espère en tirer des aveux utiles. Je tremblais que Francisco Suarez ne fût au nombre des victimes envoyées de Grenade ; rien alors n'aurait pu vaincre l'obstination déses-

pérée de Maria. Mais Francisco ne figure sur aucune liste ; on vient de me remettre les dernières. Allez , je ne sais rien de plus ; sortez. Qu'on ne vous voie, ni ne vous entende ! »

Fray-Eugénio avait reconduit le marquis jusqu'auprès de la porte dont les gonds et toutes les ferrures , huilées soigneusement , ne faisaient aucun bruit ; il l'ouvrit, le poussa dehors, et la referma tout-à-coup.





## CHAPITRE VII.

## LES SENTENCES DANS LES CACHOTS.

LA veille de l'auto-da-fé, le 29 juin, jour où l'Église célèbre la double fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, un grand mouvement annonça, dès le matin, que tout s'apprêtait pour la grande procession des croix verte et blanche. Cette cérémonie, sorte de prologue, servant d'introduction à la sanglante tragédie qui se prépare, a pour but de s'emparer à l'avance, et fortement, de l'attention du peuple; de disposer les esprits à la terreur, en ébran-



lant les imaginations par l'appareil imposant de signes mystérieux, redoutables, qui semblent renfermer des secrets menaçans, inaccessibles à l'intelligence humaine, et que le Dieu jaloux n'a révélés qu'aux ministres de ses vengeances. Voici comment s'explique à ce sujet l'auteur original de la Relation de l'auto-da-fé de 1680; son langage est curieux<sup>1</sup>.

« Comme les princes de la terre  
» font parade de l'excellence et de l'étendue de leurs domaines, au moyen  
» des blasons qu'ils peignent sur leurs  
» écus; de même, pour faire connaître  
» la juridiction du tribunal sacré de  
» l'inquisition, et en même temps à

<sup>1</sup> Tout ce passage entre guillemets est traduit littéralement de José del Olmo, pages 44 et 45.

» quelles fins se dirigent ses laborieux  
» exercices, ce saint tribunal a pris,  
» pour ses armoiries, une croix verte  
» sur un champ noir, avec un rameau  
» d'olivier à droite, et à gauche une  
» épée, pour signifier que la croix de  
» notre rédemption, par la miséricorde  
» de Dieu, et la suavité de sa grâce  
» représentée par l'olivier, offre l'es-  
» pérance aux âmes ténébreuses des  
» criminels souillés par l'ombre de  
» leurs obscures erreurs, afin de les  
» délivrer de la rigueur du châtiment  
» dont l'épée les menace. L'opinion  
» vulgaire, que la couleur verte veut  
» dire espérance, ajoute à l'effet de ce  
» symbole. *Voilà pourquoi, la veille de*  
» *l'acte de foi*, on sort une croix verte  
» en procession avec une pompe ma-  
» jestueuse, afin d'assurer le pardon aux

» nouveaux *réduits* <sup>1</sup>; et on la place sur  
» l'autel du théâtre, pour que sa vue  
» anime les criminels à espérer en la  
» miséricorde divine, en embrassant la  
» croix qui doit produire de dignes fruits  
» de pénitence. Mais, afin que ceux qui  
» abusent de la clémence divine, en  
» méprisant le pardon qui leur est  
» offert, restent exposés à l'indignation  
» de la justice, armée pour la ven-  
» geance de la foi, et attendu que  
» cette vertu est représentée par la  
» splendeur candide de la blancheur,  
» on sort aussi une croix blanche, afin

<sup>1</sup> L'inquisition appelle *reducidos* ceux qui confessent dans les tortures et ne se rétractent plus. Le *pardon* qui leur est accordé est la faveur d'être étranglés avant qu'on mette le feu au bûcher.

» que, placée au lieu du supplice, elle  
» manifeste la cause de la mort des  
» coupables. Et bien que, dans ce  
» sens, elle dût être plutôt rouge et  
» sanglante; nonobstant, pour leur faire  
» comprendre *la modération de la ri-*  
» *gueur*, on a jugé plus convenable que  
» cette croix fût blanche, de manière  
» à ne pas faire évanouir tout-à-fait  
» l'espoir du pardon, et à montrer  
» aux coupables que, comme le blanc  
» peut recevoir indifféremment toute  
» autre couleur, de même la croix  
» de la foi, quoique offensée, est tou-  
» jours disposée, *quant à elle*, à re-  
» cevoir la teinture que lui donneront  
» leurs sentimens. »

« A ces causes, si lumineusement ex-  
pliquées, toute la ville retentissait du  
bruit des fusées et des boîtes d'artifices

qui éclataient devant la porte de chaque église. La foule courait vers la place de *Dona Maria de Aragon* ; c'était dans ce couvent que la croix verte était exposée à l'adoration des fidèles, sur le maître-autel, au milieu d'une quantité prodigieuse de cierges et de lustres. La procession ne sortit que vers cinq heures du soir, après la grande chaleur ; le corrégidor et les régidors de Madrid ouvraient la marche, avec des bâtons noirs ornés d'argent ; puis venaient les *soldats de la foi*, au bruit des tambours, et qui, d'espace en espace, faisaient des salves de mousqueterie ; ils précédaient l'étendard porté par le premier ministre de la monarchie, le duc de Medina-Celi, dont la tristesse profonde contrastait avec l'élégante richesse de ses habits de gala, et de ceux d'une

foule de grands d'Espagne, vêtus, ainsi que lui, comme pour un bal de cour. Ils étaient chargés de broderies, ornés de colliers des ordres chevaleresques, de plaques et de décorations toutes en diamans.

Une armée de moines suivaient l'étendard; la croix blanche parut la première après cette troupe bigarrée; les congrégations de saint Pierre — Martyr en formaient l'escorte; la foule des familiers se pressait à la suite, et précédait la croix verte, portée par le père prieur du couvent d'Atocha; la musique de la chapelle royale marchait immédiatement devant lui, et chantait le *Miserere*.

L'arrière-garde se composait de la cavalerie du marquis de Pobar y Malpica, toute vêtue à l'antique mode es-

pagnole, du temps des Maures, en étoffes de soie brodées d'or, avec des chapeaux ombragés par une forêt de plumes.

Après avoir parcouru les lieux principaux de la ville, la procession se rendit à la place *Mayor*, et monta, par un des escaliers, sur le théâtre dont elle fit le tour, pour descendre par les degrés du côté opposé. La croix verte, arrivée au bas des gradins préparés pour le conseil suprême de l'inquisition, fut fixée sur l'autel dont les cierges furent immédiatement allumés; et tandis qu'on la couvrait d'un crêpe noir, on plantait non loin de là l'étendard. La garde de ces deux objets sacrés fut remise aux pères dominicains qui se rangèrent autour de l'autel en très-grand nombre, et entonnèrent



immédiatement l'office des matines. Ils continuèrent à chanter de la sorte jusqu'à minuit, heure à laquelle commencèrent les messes qui ne furent plus interrompues à l'autel, jusqu'à six heures du matin.

Cependant, la procession s'était remise en marche; elle traversa la place de Santo-Domingo, suivit la grande rue de Saint-Bernard, et sortit de Madrid par la porte de Fuencarral. C'était là, qu'à trois cents pas environ des murs de la ville, à gauche de la route, les *soldats de la foi* avaient construit un bûcher carré, dont chaque face était de soixante pieds en longueur, sur sept de hauteur; il paraissait comme hérissé de poteaux, garnis de chaînes et de colliers de fer. Au milieu, s'élevait un piédestal préparé pour la croix blanche; on l'y



fixa en grande cérémonie , au bruit des salves de la compagnie *de la foi* , dont une partie resta pour la garde de la croix blanche , et fut aussi chargée de continuer à fournir une sentinelle au fagot du roi. Tout étant alors terminé , la procession fut dissoute vers dix heures du soir ; et chacun resta libre de retourner chez soi , tout chargé d'indulgences.

La nuit était venue ; la solitude et le silence reprenaient , dans la ville , leur empire accoutumé depuis ces temps de terreur ; les carrosses noirs de l'inquisition parcouraient seuls les rues désertes. On les voyait se croiser dans tous les sens , et circuler au pas , silencieusement , escortés de *familiers* couverts de leurs manteaux. Santos et José del Olmo dirigeaient tous ces mouve-

mens; l'un et l'autre allaient, recueillant les criminels que le défaut d'espace avait forcé de laisser jusqu'alors dans les maisons des familiers; ils les conduisaient aux prisons de l'inquisition.

Dans une grande salle du tribunal étaient réunis une foule de religieux franciscains, capucins, récollets et frères *agonisans*. Tandis que deux membres du conseil suprême les distribuaient, deux par deux, à chacun des condamnés qui ne devaient pas subir la peine capitale, le doyen des inquisiteurs de cour, Don Antonio Zambrana, accompagné du secrétaire-général de l'inquisition, descendit dans les prisons secrètes, suivi de quarante-six religieux; il était précédé par le greffier-concierge, Don Pedro Santos, devant lequel marchaient le geôlier et plusieurs guiche-

tiers portant des torches allumées. Arrivés dans un vaste souterrain, vestibule commun des cachots où languissaient les condamnés destinés au supplice du feu, le doyen donna deux listes au secrétaire-général, qui, après les avoir examinées, en remit une à Santos, en lui commandant de lire tout haut le premier article ; il obéit, et prononça d'une voix claire :

« Maria Rodriguez, femme de Francisco Suarez, née à Cangas en Galice,  
» âgée de quarante-cinq ans, habitante  
» de ce bourg de Madrid, où elle exer-  
» çait la profession de sage-femme.  
» Réconciliée par l'inquisition de Saint-  
» lago, avec abjuration de *vehementi* ;  
» judaïsante, relapse, convaincue et  
» avouant. Elle doit paraître à l'acte-  
» de-foi avec les insignes de condam-

» née ; puis être *relaxée*, et livrée à la  
» justice et au bras séculier, avec con-  
» fiscation de biens. »

Le secrétaire commanda ensuite aux geôliers d'ouvrir le cachot de la criminelle, et d'y entrer avec une torche ; il le suivit ; le doyen marchait sur ses pas. La pauvre Maria, effrayée de ce mouvement et de cette lumière inaccoutumée, fit un effort pour se soulever ; mais, accablée sous le poids de ses chaînes, elle retomba sur la paille qui lui servait de lit. Le secrétaire s'approcha d'elle, et lut d'un ton solennel la notification suivante :

« Ma sœur, votre cause a été vue et  
» débattue avec des personnes très-  
» doctes et de grandes lettres et scien-

1 Traduite mot à mot.

» ces ; vos délits sont si graves et de  
» si mauvaise qualité, que, pour châti-  
» ment et exemple d'iceux, on a trouvé  
» et jugé que demain vous devez mou-  
» rir. Préparez-vous ; examinez-vous ;  
» et afin que vous puissiez le faire  
» comme il convient, deux religieux  
» resteront ici.

» — Mourir demain ! s'écria-t-elle en  
» agitant ses chaînes ; mourir dans ce  
» cachot ! »

Le doyen détrompa l'infortunée,  
et lui expliqua qu'elle devait paraître  
à l'auto-da-fé avant d'être conduite au  
supplice.

« L'inquisiteur — général sera — t — il  
présent ? demanda-t-elle avec anxiété.

» — Il sera présent, répondit le  
doyen.

» — Et verrai-je tous les autres condamnés ?

» — Vous les verrez tous.

» — Il suffit, » dit-elle en replaçant sa tête sur la pierre où elle reposait auparavant.

Le secrétaire-général remit alors à Santos la seconde liste, en lui commandant d'appeler les deux religieux, désignés pour assister la condamnée, pendant toute la nuit et la journée suivante, jusqu'au bûcher. Santos, élevant la voix, nomma les Pères Fray-Domingo de Zuaro et Fray-Eugénio. Ils s'approchèrent aussitôt, se mirent en prière auprès de Maria; et, le cortège retiré, les portes du cachot se refermèrent.

Le doyen des inquisiteurs répéta cette cérémonie jusqu'à ce que vingt-

trois autres malheureux fussent ainsi, pour la première fois, avertis de leur funeste destinée. Les autres condamnés, au nombre de plus de cent, n'avaient à subir que la peine de la prison, la plupart pour le reste de leurs jours. Avant de quitter les cachots secrets, le doyen fit descendre un nombre suffisant de *familiers*, pour en placer deux à la porte de chaque prisonnier, afin de le surveiller et de servir les religieux assistans.

L'un des familiers qu'on venait de commettre à la garde de Maria, entra dans le cachot, y posa une table sur laquelle il plaça une lampe et deux crucifix; il apporta ensuite des escabeaux; puis, s'adressant à Fray-Eugénio, il l'avertit que le saint tribunal, ayant égard à l'insomnie et aux angoisses

des sentenciés, ainsi qu'à la fatigue et aux travaux des religieux et familiers, avait fait préparer dans le grand vestibule souterrain une ample provision de biscuits, de chocolat, de confitures et de boissons rafraîchissantes de toute espèce (z) ; et que leurs révérences n'avaient qu'à commander.

« Je n'ai besoin de rien, répondit Fray-Eugénio; si le Père Fray-Domingo désire prendre un peu de repos et de réfection, je resterai auprès de notre sœur pour l'exhorter; il viendra me remplacer ensuite. »

Cet arrangement fut agréé, et Fray-Eugénio se trouva seul avec Maria. Il s'était agenouillé près d'elle; et à peine son capuchon renversé eut-il découvert sa figure remarquable, que Maria le reconnut d'abord. Elle lui prit la main,



et la baisant avec ardeur, elle le supplia de lui dire si Francisco était au nombre des condamnés.

« Non, ma fille, lui répondit-il ; non, je vous en donne ma parole ; celle d'un prêtre est sacrée. Francisco n'est point au nombre des criminels envoyés par les diverses inquisitions de l'Espagne. J'ai dressé moi-même aujourd'hui la liste de ceux qui doivent figurer à l'auto-da-fé, il n'y est pas compris. Je puis même vous donner une assurance plus satisfaisante encore, Maria ; j'ai pu vérifier les registres des sentences prononcées dans tous les tribunaux du Saint-Office, depuis un grand nombre d'années, il n'est pas question de lui ; calmez-vous.

» — Vous me rendez la vie ! dit l'infortunée avec un sourire qui éclaircit

un moment cette figure où la mort était déjà empreinte. Mais, continua-t-elle en reprenant l'expression de la terreur, ne me trompez-vous pas ?

» — Eh ! pourquoi ce soupçon , Maria ?

» — Parce que vous voulez savoir de moi un secret qui pourrait racheter les jours de Francisco ; et, quand vous le saurez , on le laissera sacrifier sans pitié ; je veux voir de mes yeux qu'il n'est point parmi les condamnés.

» — Il ne court aucun danger, ne songez plus qu'à vous..

» — Demain ne sera-t-il pas encore temps ? Au nom du ciel , souffrez que je me taise jusqu'à demain !

» — Pauvre Maria ! vous vous êtes perdue en déclarant que vous êtes juive....

» — Je ne le suis pas certainement, s'écria-t-elle; je ne l'ai jamais été, mon Père. Vous le savez, vous, qui avez lu jusqu'au fond de ma conscience, je suis catholique, bonne et sincère catholique, et je mourrai dans la foi de mes pères. Mais, ne savez-vous pas bien qu'on m'aurait appliquée à la torture; je serais morte dans les tourmens, et je n'aurais rien pu faire pour Francisco...

» — Ecoutez-moi avec attention, Maria; quand vous serez bien assurée que Francisco n'est pour rien dans tout ceci, qu'il vit par conséquent; dites-moi, pour sauver vos jours, pour vivre avec Francisco, ne vous sentez-vous pas capable de braver tout?

» — Tout! c'est la torture, répondit-elle en frémissant.

» — Les choses n'iront pas jusque-là, ma fille ; fiez-vous à moi ; et demain , après vous être convaincue que je vous ai dit la vérité , osez demander une audience...

» — Hélas ! je n'ai pas cessé de demander à être conduite à l'inquisiteur — général , on m'a toujours refusée...

» — Il en serait encore ainsi, Maria; l'inquisiteur — général n'a rien à voir avec les accusés. Demain , c'est moi qui vous assisterai ; et quand le moment sera venu, je vous avertirai ; alors vous demanderez à haute voix une audience du tribunal ; le reste me regarde.

» — Et on me l'accordera ?

» — Je vous en réponds.

» — Et j'obtiendrai la vie , si je dis

mon secret ! et je reverrai Francisco !

» — Vous n'aurez rien à dire alors, sinon que vous êtes bonne catholique, et que vous rétractez le mensonge par lequel vous vous êtes accusée vous-même par faiblesse humaine, à l'aspect des instrumens de torture. Aurez-vous ce courage, me promettez — vous de faire cette déclaration ?

» — Je la ferai, mon Père ; comptez que je la ferai. C'est la vérité ; et ma conscience me reproche de ne l'avoir pas dite. Mais je pensais à Francisco ; maintenant ... s'il est sauvé, je parlerai, puisque vous croyez que l'on m'accordera la vie.

» — Je vous en donne l'assurance, Maria, et quand vous la devrez à mes soins pieux, à ma sollicitude paternelle pour vous, je ne vous demanderai

d'autre récompense que le secret de Natalia....

» — Je vous dirai tout, sur mon salut éternel, mon révérend Père ; et que Dieu vous bénisse à jamais ! Je ne cesserai plus de le prier pour vous avec Francisco , si le ciel daigne le rendre à mes vœux.

» — Eh bien ! prions ensemble, ma fille, afin qu'il vous fortifie dans ces bonnes résolutions. »

Ils étaient recueillis depuis quelques momens, quand le Père Fray-Domingo rentra dans le cachot. C'était un bon moine, fort épais d'esprit et de corps ; plus ignorant encore que ne le comportait sa qualité de capucin ; mais dont le froc grossier cachait un cœur excellent ; il jouissait dans son ordre d'une réputation de sainteté ; et les inquisi-

teurs , dont il était un des plus anciens *familiers* , faisaient un cas particulier de lui. Voilà pourquoi Fray-Eugénio, chargé par l'inquisiteur-général de former la liste des confesseurs des criminels , s'était associé le Père Fray-Domingo auprès de Maria.

Une autre circonstance favorisait encore les desseins de Valenzuela; Valadarès, accablé de travaux et l'esprit tristement occupé de ses chagrins personnels, trouvant dans son nouvel ami un homme actif et plein de talent , s'était reposé sur lui d'une foule de détails beaucoup plus importants; ces travaux l'avaient mis en rapport continuel avec le doyen des inquisiteurs , Don Antonio Zambrana, qui témoignait la plus grande considération au moine honoré de la confiance de l'inquisiteur-général. Ce

Don Antonio avait une ame cupide et vénale ; c'est par lui que depuis long-temps le juif Dionis échappait à toutes les recherches du Saint-Office, et bravait les dénonciations. Ce fait et ces dispositions du doyen étaient parfaitement connus de Valenzuela, dès le temps où il gouvernait la monarchie. Maintenant, Dionis, saisi, torturé, condamné au feu, malgré la protection de son ancien ami, Zambrana, semblait tout-à-fait perdu pour lui ; et ce n'était pas sans une vive douleur, qu'il voyait périr, avec le juif, les riches pensions que cet homme lui payait régulièrement ; sans compter les sommes considérables qu'il en tirait à titre de rançon, à chaque nouveau danger. Valenzuela, sous le nom de Fray-Eugénio, exerçait donc beaucoup d'empire sur le doyen, dont il possé-



dait le secret, et savait adroitement caresser la passion dominante. Il lui suggéra l'idée de proposer au tribunal de tempérer l'effet que la rigueur, inaccoutumée depuis long-temps, et qu'on allait déployer aux yeux de la cour, pouvait produire sur les esprits; en conséquence, il insinua qu'une grâce, accordée en plein théâtre, avec beaucoup d'appareil, renforcerait l'opinion que les peuples se formaient de la justice exacte et consciencieuse de l'inquisition, et donnerait ainsi plus d'autorité aux sentences prononcées, en un seul jour, contre un si grand nombre de criminels qui allaient périr à la fois dans les flammes.

Don Antonio Zambrana saisit avidement cette amorce ; il voyait là un moyen assuré de sauver Dionis, dont

la vie lui était si fructueuse. Valenzuela, l'ayant amené à ce point, lui fit remarquer qu'une seule grâce, si elle tombait par hasard sur un sujet avec lequel on pût lui soupçonner quelque rapport, porterait un peu de préjudice à sa réputation d'intégrité, tandis que deux ou trois absolutions le mettraient à l'abri de tout reproche de partialité.

Cette modification fut également approuvée; le doyen fit la proposition au conseil suprême. Un avis de cette importance, ouvert par un homme aussi grave que Don Antonio, fut écouté, mais sans nulle faveur. On en référa cependant à l'inquisiteur-général dont on connaissait trop l'inflexible sévérité pour penser qu'il hésitât un moment à le rejeter avec indignation.

Grande fut la surprise, lorsqu'après

avoir longuement conféré avec son conseil intime, le Père Fray-Eugénio, on apprit que l'inquisiteur-général, avait donné son approbation à cette mesure de clémence inouïe ; le conseil suprême l'adopta <sup>1</sup>. Les confesseurs des criminels en furent instruits, et l'on décida que le tribunal de cour, présidé par le doyen Don Antonio Zambrana, resterait assemblé toute la nuit dans les prisons secrètes, et pendant tout le jour suivant dans les appartemens pratiqués sous les gradins des inquisiteurs, au théâtre de l'auto-da-fé, pour entendre les criminels qui demanderaient audience.

<sup>1</sup> Ce fait inconcevable résulte de la Relation de José del Olmo. Voir les notes et les citations à la fin du volume.

Aussitôt que le Père Fray-Domingo fut rentré dans le cachot de Maria, Fray-Eugénio lui dit qu'il allait à son tour prendre un peu de nourriture, et qu'il le laissait avec la criminelle qui demandait à se confesser.

« Se confesser ! répéta le moine étonné ; c'est donc une conversion que vous venez d'opérer ? N'est-elle pas juive de son aveu ? »

« — Vous avez plus de lumières que moi indigne, répliqua humblement Fray-Eugénio ; vous allez en juger. »

Maria, sans pénétrer le dessein de son protecteur, le servit à souhait, en suivant simplement le mouvement de sa conscience. Elle avait une foi vive et sincère, une dévotion exaltée ; peu d'instruction à la vérité, mais beaucoup plus qu'il n'en fallait pour éblouir

le Père Fray-Domingo. Par hasard, ou peut-être, par l'effet des violentes commotions qu'elle venait d'éprouver, son esprit, détourné de ses lubies ordinaires, était présent et lucide; ses pensées avaient de la suite et de la mesure.

Le moine, fort étonné de trouver une juive aussi instruite des vérités du christianisme, la poussa sur le catéchisme de toutes les forces de sa mémoire; car ses pauvres idées étaient toutes en formules. Sa surprise augmentait d'instant à instant, de rencontrer une réponse à chaque demande; ce fut de l'admiration quand il la trouva également ferme sur les oraisons quotidiennes; car un catéchisme bien répondu et un chapelet correct lui semblaient le plus bel exercice des facultés intel-

lectuelles d'une créature humaine, et toute la science permise aux laïcs; le bon Père avait même de bonnes raisons pour prétendre qu'on ne devrait pas en exiger davantage d'un simple religieux.

Quoi qu'il en soit, Fray-Domingo, charmé de tant d'orthodoxie et surtout édifié de la dévotion de sa pénitente, s'efforçait de comprendre comment une catholique aussi pure était condamnée à mourir comme une juive obstinée; il n'hésita plus à lui conférer le sacrement de la pénitence; et la confession lui révéla le secret de cette infortunée. La terreur des tortures l'avait déterminée à s'accuser deux fois elle-même; elle se trouvait ainsi relapse, et par-là, passible du supplice du feu. Le bon-homme la consola de son mieux, lui

donna l'absolution, et Maria, un peu calmée, venait de succomber au sommeil quand Fray-Eugénio reparut.

« C'est une sainte ! lui dit tout bas le capucin.

» — A qui parlez-vous de cela ! lui répondit Fray-Eugénio ; je l'ai confessée avant qu'elle fût accusée. Je n'ai jamais connu de catholique plus exemplaire. Ah ! mon révérend Père, que l'événement de demain est heureux pour notre pénitente ! On ne trouve pas souvent de pareilles occasions de mourir aussi chrétiennement !

» — Très-certainement, reprit le capucin ; elle ira au ciel, mon révérend Père ; mais ne pensez-vous pas qu'il est de notre devoir d'éclairer la justice du tribunal ? Je vous attendais pour en conférer avec vous.

» — A quoi bon, Fray-Domingo ? Le tribunal a jugé sagement sans doute ; ne songeons qu'au salut de l'ame de notre pénitente, le reste ne nous regarde pas.

» — Le reste ! répéta le bon prêtre en s'agitant ; le reste ! Un bûcher ! La pauvre créature est catholique comme vous et moi , innocente comme une brebis ; nous pouvons lui conserver la vie... ; et cela ne nous regarderait pas ! Eh bien ! moi , je vous déclare que cela me regarde , continua l'excellent homme en s'animant ; ma conscience y est intéressée ; et , comme votre ancien , je vous enjoins d'aller demander pour elle une audience au seigneur doyen Don Antonio Zambrana ; et je la conduirai moi-même ; et je parlerai pour elle , si elle n'en a pas la force ; et l'on m'entendra ;



grâce au ciel, je jouis de quelque considération, elle sera utile à mon prochain; et à l'heure de la mort, je me rendrai bon témoignage de cette action, et le Dieu de miséricorde m'en tiendra compte, et...

» — Il suffit, mon révérend Père, interrompit Fray-Eugénio, j'obéis à vos ordres. »

Il sortit, et obtint l'audience sans difficulté(*k*); elle dura fort long-temps; quand les deux Pères en sortirent avec leur pénitente, le jour commençait à poindre, et déjà tout se disposait pour la grande procession de l'auto-da-fé; des centaines de *familiars* se croisaient dans tous les sens, mais sans confusion, sans souffler une parole; ils étaient chargés de san-bénitos, ainsi que de longs bonnets pointus nommés *corazas*.

Cependant, le chocolat bouillonnait à un immense foyer ; on en portait des tasses en grande quantité, dans les cachots, pour les déjeuners des criminels et des religieux. Le silence de ces vastes voûtes n'était troublé que par le bruit retentissant du marteau des serruriers qui rompaient de tous côtés les chaînes des prisonniers ; et à mesure qu'ils étaient délivrés de leurs entraves, les familiers s'en emparaient, les habillaient de san-bénitos ; ils les liaient ensuite, leur plaçaient un cierge jaune entre les mains, et les disposaient dans l'ordre qu'ils devaient suivre à la grande procession.





## CHAPITRE VIII.

### L'ACTE DE FOI.

DON Henrique avait trouvé quelque peu de consolation dans son entretien rapide de la nuit précédente avec Fray-Eugénio , à l'hôtel de l'inquisiteur-général ; une lueur d'espérance brillait du moins à ses yeux. Il eut donc le courage de reparaître devant Don Luis ; l'infortuné jeune homme était près d'expirer. Il se ranima pourtant à la vue du vieillard , dont la figure moins affligée lui apparut comme un augure favorable ; mais quand il eut démêlé la

vérité, au fond du récit un peu embarrassé de Don Henrique, il retomba dans son accablement. Dès-lors, il refusa toute espèce de nourriture, et cessa de parler même à son père, qui ne le quittait presque plus. La journée de la procession des croix, se passa de la sorte; la nuit venue, la nature était à bout; sa respiration s'embarrassait, ses yeux se couvraient d'un voile. Le duc venait de rentrer, après avoir planté la croix verte sur le théâtre; il voulut voir son fils, et pénétra dans la chambre malgré l'opposition de toute sa maison. Don Luis rassembla ses forces pour lui tendre la main, le pauvre père la saisit avec avidité; et, la sentant glacée, il éclata en sanglots, se jeta devant lui à genoux, en le suppliant de ne pas s'abandonner lui-même, de prendre des

alimens, et de souffrir qu'on pansât ses blessures. C'était trop de bruit pour les organes du malade ; le médecin, effrayé des signes qui commençaient à se manifester sur sa figure, déclara que sa fin approchait, et qu'il était urgent d'entraîner le duc, si on voulait lui épargner un spectacle qu'il n'aurait pas la force de supporter sans mourir.

Tout le monde sortit par son ordre, excepté Don Henrique, qui, debout, les yeux secs et fixés sur le jeune homme évanoui, semblait pétrifié par la douleur. Dès qu'ils furent seuls, le médecin réveilla le vieillard de sa douloureuse rêverie, et s'aidant de son secours, il introduisit dans la bouche du malade, qui ne pouvait plus s'en défendre, une potion cordiale qui le rappela bientôt à la vie ; il s'éteignait faute de nourri-

ture ; son désespoir avait choisi ce genre de mort , à défaut d'autres moyens de sortir volontairement de la vie.

Cependant on avait averti les Pères du couvent voisin de la Trinité ; ils étaient accourus, et déjà ils déployaient dans la chambre le lugubre appareil de la mort : des cierges, un autel, des draperies noires ; ils apportaient aussi une robe de capucin, long-temps portée par un de leurs plus vénérables Pères, afin d'en revêtir le moribond, et de sanctifier ainsi son agonie ; ce froc devait être payé mille piastres au monastère. Ces tristes apprêts frappèrent les regards de Don Luis, au moment où ses yeux se rouvrirent ; il sourit mélancoliquement, et fit signe au prieur d'avancer ; quelques mots articulés à demi manifestant son intention d'être

confessé, on le laissa seul avec le religieux qui, satisfait de cette démonstration, et jugeant qu'il n'avait pas la force de mieux faire, pria sur lui; et après l'avoir béni et absous, il se retira, le laissant aux mains des moines. Ils voulaient absolument le revêtir de la robe de capucin, et s'apprêtaient à procéder sérieusement à cette mascarade; le médecin, voyant la répugnance du malade, déclara que le moindre mouvement lui serait funeste, et que l'on courait risque de le tuer en insistant. Don Luis lui serra la main en témoignage de sa reconnaissance, et le bon docteur, se penchant à son oreille, lui demanda de lui en donner une preuve à laquelle il serait plus sensible; c'était d'accepter de sa main un breuvage fortifiant. « Non, répondit-il d'un air satis-

fait; non, docteur, grâce au ciel, je sens la mort qui s'approche. »

A ces mots, les moines, n'écoulant plus aucune raison, entourèrent le lit, et s'emparant de leur agonisant, ils éloignèrent le médecin d'un air d'autorité; les pauvres fanatiques commençaient déjà leur burlesque travestissement, au risque de voir expirer, dans leurs mains, la victime de leur pieuse folie, quand le duc de Medina-Celi entra brusquement dans la chambre; il était triomphant, la joie brillait sur son front. « La voilà ! la voilà ! s'écriait-il en agitant, au-dessus de sa tête, une petite boîte de bois commun; gloire à Dieu ! mon fils m'est enfin rendu ! Cher enfant, tu seras donc encore la consolation de mes vieux jours ! Mes révérends Pères, remportez tous ces



signes de deuil ; et allez remercier le ciel , dans votre église , du bien qu'il accorde à ma famille ; je ne regarde point aux frais d'un office magnifique d'action de grâces... »

Don Luis s'était levé sur son séant, il dévorait toutes les paroles de son père ; Don Henrique le soutenait ; tous deux attendaient, avec une vive impatience, qu'il achevât de s'expliquer. « Oui, cher enfant, reprit le duc, le prieur du couvent d'Atocha s'est enfin rendu à mes vœux ; il m'a cédé , pour vingt mille piastres <sup>1</sup>, cette précieuse relique,

<sup>1</sup> Cent mille francs environ. Le marquis de Louville rapporte dans ses Mémoires un trait semblable de la duchesse d'Albe qui acheta du même prieur, au prix de 60,000 francs, un prétendu morceau de la vraie croix pour guérir son

que j'ai fait réduire en poudre, et que tu vas prendre dans une potion.... »

Don Luis était retombé mourant sur son lit; Don Henrique baissait les yeux de confusion, les moines priaient à genoux devant la relique. Le médecin, mettant la circonstance à profit, demanda la permission d'aller préparer lui-même le breuvage, et reparut bientôt avec un excellent consommé; le duc, les religieux et Don Henrique, qui se doutait de la ruse, unirent leurs ins-

fls unique. On fit deux parts de la relique réduite en poudre; le malade avala l'une dans un bouillon, l'autre en décoction fut introduite dans le corps par une voie opposée, et lancée en même temps sur le mal de manière à le saisir de tous les côtés à la fois; le remède opéra, au bout d'une heure le malade mourut.

tances à celles du docteur , pour obtenir du malade qu'il subît cette épreuve sacrée ; le moribond crut devoir céder à ces vœux ardents, unanimes , qu'il eût été dangereux de repousser en présence des moines. Il but et parut mieux. Le duc cria au miracle ; les moines levèrent les mains au ciel ; le médecin pria qu'on laissât le remède agir tout doucement, et que chacun se retirât en silence ; on obéit.

Don Henrique , qu'aucune considération ne put déterminer à s'éloigner , resta seul avec son ami qui s'endormit bientôt. Il sommeilla péniblement jusqu'à six heures du matin ; mais alors il paraissait tellement affaibli et dans un état si alarmant , que Don Henrique voulut appeler le médecin.

« Non , lui dit le jeune homme d'une

voix éteinte ; tout est fini , je le sens , je suis près de mourir , et j'en remercie Dieu..... Don Henrique , je veux expirer doucement , sans autre témoin que vous ; donnez-moi cette dernière preuve d'affection , n'appellez personne ; dites que je demande à reposer encore , et fermez soigneusement toutes les portes ; j'ai à vous parler. » Le vieillard fit ce qu'il lui demandait , et revint se placer lentement auprès du lit. « Maintenant , reprit Don Luis en s'interrompant à chaque mot , aidez-moi à me lever , et placez-moi....., assis sur ce balcon.... Le fatal cortège va passer devant l'hôtel... Je veux.... la voir... une dernière fois, ... et puis... mourir ! »

Don Henrique soupira profondément , et se conforma sans résistance à ce dernier vœu d'un ami. Il venait à

peine de l'établir dans un fauteuil, sur le balcon, derrière une jalousie, quand ils virent déboucher près de-là, dans la rue, la tête du cortège. C'étaient les *soldats de la foi*, commandés par le marquis de Valparaiso. La croix de la paroisse Saint-Martin parut ensuite, couverte d'un crêpe noir, et suivie de douze prêtres en surplis.

Don Luis, jetant les yeux au-delà de ce groupe d'ecclésiastiques, fut tout-à-coup saisi d'un frisson mortel; ses dents s'entrechoquaient avec un bruit effrayant; ses cheveux se hérissèrent sur son front. « Don Henrique, lui demanda-t-il en dirigeant son doigt de ce côté, quel est ce spectacle hideux qui s'offre à moi? aidez ma faible vue;... regardez... Est-ce une réalité?.. ou si la mort, qui déjà couvre mes yeux de

son voile, commence à me troubler de ses épouvantables visions ?.... C'est l'enfer ?.....

» — Mon enfant, répondit le vieillard, saisi comme lui d'une horreur insurmontable ; ce sont les statues gigantesques des criminels morts dans les tortures.....

» — Ce ne sont pas d'horribles fantômes ?

» — Non, les voici maintenant tout proche, j'en compte au-delà de trente.

» — Et ces coffres que supportent leurs mains ?

» — Ils contiennent leurs os desséchés qui vont être livrés aux flammes. Sur ces larges écriteaux, suspendus au cou de chacun, on lit leurs noms tracés en gros caractères.

» — Leurs noms ! répéta Don Luis

avec l'accent d'une vive curiosité.... Hélas ! je n'y vois plus.... Don Henrique.... regardez.... dites-moi la vérité.

» — Rien, mon enfant, rien ; je les vois tous fort distinctement ; le sien n'y est pas. »

» — Plût à Dieu qu'il y fût, répondit le jeune homme avec un gémissement déchirant.... Mais voici maintenant des victimes humaines, continua-t-il en fixant des regards ardents sur les premiers qui s'avançaient.... »

La fenêtre était à un rez-de-chaussée peu élevé ; rien ne pouvait échapper à sa vue. Les malheureux se succédaient en grand nombre, chacun entre deux moines, et gardés par des *familiers*, choisis dans les rangs les plus élevés de la noblesse, la plupart grands d'Espagne, et tous magnifiquement parés.

Près de cent criminels avaient déjà passé de la sorte devant Don Luis ; il n'avait encore reconnu personne. Après un court intervalle , on vit s'avancer les infortunés condamnés au feu ; on les distinguait de loin à leurs *corazas* , bonnets pointus , très-hauts de forme , et à leurs *san-bénitos*. Des flammes étaient peintes sur tous ces emblèmes d'infamie , avec quelques différences pourtant ; sur ceux des *réduits* qu'on devait étrangler avant de les brûler , les flammes avaient la pointe renversée : elles étaient élevées et mêlées de dragons sur les vêtemens des *obstinés* destinés à périr vivans dans le brasier. A la vue de ce spectacle effroyable , le peuple se tut et demeura immobile ; un silence morne et profond régna tout-à-coup dans la rue ; l'on n'entendait



plus que les hurlemens de douze de ces malheureux, hideusement bâillonnés<sup>1</sup>, qui rugissaient de fureur, et détournaient la tête avec horreur à l'approche du crucifix que les moines pressaient incessamment sur leurs lèvres.

Don Luis retenait son souffle près de s'exhaler pour jamais; son ame était toute dans ses yeux fixés sur le groupe fatal; ses membres palpitaient horriblement.... Il reconnut Maria; son agitation devint convulsive.... il cherchait avidement autour d'elle, devant, plus loin.... Tout avait passé!...

« Elle n'y est pas! » dit-il avec un long soupir de soulagement; et il tomba dans les bras de Don Henrique.

La marche continuait; les autorités

<sup>1</sup> José del Olmo, pag. 59 et 60 de la 2<sup>e</sup> part.

civiles et militaires composaient le brillant cortège, où figuraient le conseil d'État, les conseils royaux des Indes, des finances, de la guerre et des ordres royaux. Quant au conseil de Castille, une difficulté s'était élevée au sujet de la préséance avec le conseil-suprême de l'inquisition. Un décret royal, étant intervenu, avait réglé que les membres du conseil de Castille marcheraient de pair avec les inquisiteurs; que ceux-ci auraient la droite, qu'ils iraient à cheval, et les conseillers de Castille sur des mules, à gauche. La marche devait être fermée par l'inquisiteur-général et le président du conseil de Castille, côte à côte.

En conséquence de cette décision de l'autorité royale, l'inquisiteur-général en longue soutane violette, de camelot

moiré, en rochet, en camail, et coiffé d'un chapeau orné de glands suspendus à des cordons, montait un joli cheval bai, aux extrémités noires, tout couvert de nœuds de rubans violets; la selle, la housse et les caparaçons garnis de pluche et ornés de glands assortis. Des pages, et douze laquais à sa livrée, suivaient Son Excellence, dont la garde se composait de cinquante hommes de la compagnie du marquis de Pobar. Ce seigneur, qui les commandait en personne, était tellement chargé de rubans et de bouquets que, selon l'expression de l'historien de ce *beau triomphe de la Foi*, son cheval semblait une montagne de fleurs.

Arrivés à la place *Mayor*, les conseillers de Castille, mécontents apparemment du décret du roi, s'en retour-

nèrent sur leurs mules sans prendre part au reste de *la fête*<sup>1</sup>. Peut-être aussi faut-il attribuer leur refus à un motif d'une nature plus élevée; partout les vrais magistrats, chargés du dépôt sacré des lois nationales, voient avec un dépit généreux qu'ils se font gloire de manifester hautement, le sacerdoce faisant invasion dans le sanctuaire de la justice, et les prêtres usurpant les droits du souverain.

Quoi qu'il en soit, l'inquisiteur-général ayant mis pied à terre, au bas de l'escalier pratiqué du côté de son trône, donna son chapeau à glands à un page, et prit de ses mains un bonnet carré. Les inquisiteurs l'imitèrent, et suivirent ensuite Son Excellence sur

<sup>1</sup> José del Olmo, pag. 63.

le théâtre. Là, tous, à son exemple, s'inclinèrent d'abord devant la croix verte, encore voilée, sur l'autel splendidement décoré des ornemens d'or et d'argent et des pierreries de la chapelle royale. Son Excellence salua ensuite le roi et les deux reines, qui l'attendaient depuis long-temps, placés à leur balcon, ainsi que tous les seigneurs et les dames de la cour, les princes, les ambassadeurs, les cardinaux, les prélats et tous les personnages illustres de la monarchie. La foule était immense sur la place, et quelques audacieux avaient osé escalader le théâtre qu'ils encombraient; mais les grands d'Espagne et les autres nobles cavaliers, descendus volontairement au rang de *soldats de la Foi*, de *familiers* et de sbires des in-

quisiteurs, s'élancèrent, à la voix de leurs maîtres, sur cette canaille désarmée, les chassèrent à coups de hallebarde et d'épée, et nettochèrent glorieusement la place.

Grâces à cet exploit, l'inquisiteur-général put enfin monter sur l'estrade où s'élevait son trône; il se mit en oraison au pied des degrés, pendant que les chapelains d'honneur disposaient tout pour l'habiller. Dès qu'il fut revêtu de ses habits pontificaux, avec la mitre et le bâton pastoral, il descendit, suivi d'un cortège majestueux, par les gradins du milieu, et se rendit processionnellement devant le balcon du roi. On avait pratiqué un escalier de quelques marches pour monter jusqu'auprès de ce prince : à l'approche de l'inquisiteur-général, Charles II et les

reines se levèrent en pied; l'inquisiteur s'arrêta et salua; tout son monde s'inclina comme lui. Le roi se découvrit; tout le corps des inquisiteurs répondit à cette démonstration par une seconde et profonde révérence. L'inquisiteur monta; on plaça devant Charles le livre des Évangiles ouvert et un crucifix, sur lesquels il étendit la main, et l'inquisiteur-général, lisant dans le formulaire du Saint-Office, prononça ces mots :

« Votre Majesté jure et promet, par  
» sa foi et parole royale, que comme  
» vrai roi catholique; placé par la  
» main de Dieu, il défendra, de tout  
» son pouvoir, la foi que tient et croit  
» la sainte mère Église apostolique de  
» Rome, ainsi que la conservation et  
» agrandissement d'icelle; qu'il poursui-



» vra les hérétiques et apostats ennemis  
» d'icelle et qu'il commandera de donner  
» et donnera l'aide et le secours néces-  
» saire au Saint-Office de l'inquisition et  
» à ses ministres, afin que les hérétiques,  
» perturbateurs de notre religion chré-  
» tienne, soient appréhendés et châtiés,  
» selon les droits et sacrés canons,  
» sans qu'il y ait omission de la part  
» de Votre Majesté, *ni exception de*  
» *personne aucune, de quelque qua-*  
» *lité qu'elle soit* <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Ce serment traduit littéralement et tout cet appareil dans lequel la royauté paraît si petite et si misérable devant un prêtre couronné et assis sur *un trône*, montre assez quel est le vrai but de ces solennités de cannibales; la domination sacerdotale au-dessus de tous les pouvoirs de la terre.



Le roi répondit : « Ainsi je le jure » et promets, sur ma foi et parole » royales. »

L'inquisiteur répliqua : « Ce faisant, » comme nous l'attendons de sa grande » religion et de son christianisme, » Notre Seigneur exaltera, dans son » saint service, Votre Majesté et ses » royales actions, et lui donnera santé » et longue vie, comme la chrétienté a » besoin. »

Après ce serment, Son Excellence remonta sur son trône, et la messe commença ; mais, le célébrant l'interrompant bientôt, alla s'asseoir immédiatement après l'*intróit*. Il était environ neuf heures du matin ; et depuis lors il resta immobile sur son siège, jusqu'à neuf heures du soir, moment où il remonta les degrés de l'autel pour

la continuer<sup>1</sup>; en sorte que les sentences de mort et l'exécution des criminels, qui remplirent l'intervalle, semblèrent, par l'effet de cette combinaison sacrilège, être une partie du culte du Dieu de clémence et de miséricorde; les larmes, les angoisses, l'humiliation de cent chrétiens, le sang de vingt victimes humaines, exécrables offrandes, en horreur à la Divinité, furent ainsi confondus et mêlés, par une monstrueuse impiété, avec le pain et le vin, innocentes oblations du sacrifice de l'agneau sans tache.

Pendant tous ces préparatifs, les criminels avaient été placés sur des

<sup>1</sup> José del Olmo, pag. 68 de la première partie, et 71 de la seconde, articles 162, 177 et 178.

gradins opposés à ceux des inquisiteurs; les voix des moines qui les exhortaient se mêlaient aux gémissemens poussés par la plupart de ces infortunés, et qui ne cessèrent pas de troubler un interminable sermon prononcé par le prédicateur du roi. Ce discours est un monument de fureur et d'atrocité froide et systématique, que l'historien José del Olmo a conservé *pour l'instruction des siècles à venir*<sup>1</sup>, et qui, rapporté fidèlement, semblerait aujourd'hui, partout ailleurs qu'en Espagne, une coupable et honteuse dérision du ministère des prêtres catholiques prêchant la parole de Dieu.

<sup>1</sup> La prétention de cet historien est en effet de transmettre à la postérité les meilleurs modèles à suivre pour bien célébrer un *auto-da-fé*!

Le sermon fini, l'inquisiteur-général, agitant une petite sonnette, donna du haut de son trône le signal de commencer la lecture des sentences. Aussitôt, Don Pédro Santos et José del Olmo se mirent en mouvement. Ils reçurent du secrétaire-général une double liste des condamnés qu'ils devaient appeler successivement, et conduire dans les cages, en face du roi et des reines, pour y entendre les arrêts portés contre eux.

L'ordre prescrivait de commencer par les statues des condamnés en effigie. Don Pédro Santos monta sur les gradins, et désigna le mannequin dont le nom était le premier sur la liste ; on le souleva comme une personne vivante, et il fut porté gravement, en grande cérémonie, dans l'une des cages. Les

secrétaires lui lurent sa sentence , tandis que José del Olmo amenait une autre statue , avec le même appareil , dans la seconde cage , afin qu'elle fût toute prête à *entendre* son arrêt quand la cause de la première effigie serait consommée. Les lectures étaient courtes ; aussitôt que les greffiers entraient dans le détail du procès, la sonnette de Son Excellence avertissait de passer au prononcé de la sentence '.

Le moment favorable au projet de Fray—Eugénio était enfin venu. Maria, en regardant attentivement tous les malheureux placés en évidence sur l'amphithéâtre où elle-même figurait, avait eu le temps de s'assurer que son

' Les détails de cette abominable farce sont fidèlement extraits de l'ouvrage cité.

cher Francisco Suarez n'en faisait point partie. Le bon Fray-Domingo était convenu avec le doyen des inquisiteurs, qu'il exciterait sa pénitente à former sa demande d'audience à haute voix, dès que les jugemens des effigies seraient terminés. On venait d'amener la dernière, quand la pauvre Maria, encouragée par les deux religieux, s'écria tout-à-coup qu'elle suppliait le tribunal de l'entendre. On fit silence : l'inquisiteur-général agita sa sonnette ; la lecture fut interrompue. Fray-Domingo, s'approchant des gradins du conseil suprême, expliqua la demande de Maria. La foule était attentive, cette nouveauté avait frappé tous les esprits ; l'immense auditoire attendait avec anxiété la fin de cette scène. Le doyen fit signe qu'il agréait cette requête, et

les deux religieux, soutenant Maria par les bras qu'on venait de lui délier, l'acheminèrent, à travers tout le théâtre, vers les gradins des inquisiteurs, en passant devant le roi et les deux reines.

On avait recommencé la lecture du procès du dernier mannequin ; au moment où Maria, suivant son chemin, se trouvait entre le balcon royal et la cage où était assise cette hideuse effigie, le secrétaire prononçait d'une voix éclatante : « Francisco Suarez, *alias* Abran Suarez, né à Cangas....

» — Qui appelle Francisco? demanda Maria frémissante.

» — Passons, ma fille, » dit tout bas Fray-Eugénio, qui avait ignoré jusque-là que Francisco fût au nombre des condamnés morts dans les prisons avant

le prononcé de leurs sentences ; ce genre de procès n'ayant pas fait partie du travail qu'il avait eu sous les yeux.

« Ce n'est rien , ajouta Fray-Domingo ; un criminel mort dans les prisons de Grenade ; n'entendez-vous pas son arrêt ?

» — Francisco ! s'écria-t-elle en tremblant , les mains jointes , à genoux devant son image ; Francisco mort dans les tortures ! Oh mon Dieu ! mon Dieu ! »

En vain les religieux s'efforçaient de l'entraîner. « Non , disait-elle avec force , dans le délire du plus affreux désespoir ; non , laissez-moi ; vous m'avez trompée ; je veux mourir aussi ! Je ne parlerai pas.... n'attendez rien de moi ; non ; mon secret mourra dans mon sein. Qu'on me jette dans les flammes ! Francisco , continua-t-elle avec des cris dé-



chirans ; Francisco ; pauvre créature ! ils t'ont donc arraché la vie dans les plus horribles tourmens. Je vais te suivre ! Oh ciel ! ces os que tu tiens dans tes mains , ce sont les tiens , tu les as entendus se briser sous leurs coups , dans ton corps déchiré. Bourreaux ! tigres féroces ! »

On n'entendit pas ces dernières paroles ; Fray-Eugénio lui fermait la bouche avec ses mains , et la conjurait de se taire. L'infortunée se roulait à terre , et s'arrachait les cheveux , en répétant , au milieu des sanglots , le nom de Francisco ! de son bien-aimé Francisco ! « Tuez-moi , tuez-moi , poursuivait-elle , je veux mourir ; la mort ! la mort avec lui ! »

Des centaines de familiers étaient accourus et formaient autour d'elle un

triple rideau, en dérochant cette scène aux regards des inquisiteurs et du roi. On emporta la pauvre Maria demimorte, et elle fut bientôt descendue dans la salle d'audience, pratiquée sous les gradins du conseil suprême. Fray-Domingo avait déjà prouvé, la nuit précédente, au doyen, qu'elle était bonne catholique; Fray-Eugénio s'attacha de son côté à démontrer qu'elle était aliénée; il rejeta sur cette infirmité, la faute de ses premiers aveux et de sa dernière incartade : heureusement pour la malheureuse, elle venait, en effet, d'être saisie par l'un de ses plus violens accès de folie. Pour donner plus de poids à cette déclaration, Fray-Eugénio demanda qu'on entendît le témoignage de Don Pédro Santos, chez qui elle avait logé, et

qui la connaissait depuis long-temps.

Don Pédro était devenu un personnage, grâce à la faveur de son maître Éguya; il fut mandé sur-le-champ.

En recevant l'ordre de descendre aux prisons secrètes du théâtre, le seigneur greffier-concierge crut entendre un arrêt de mort. Il avait reconnu Maria; ne doutant pas qu'il n'eût été compromis en quelque manière par les dépositions de cette femme, il parut en tremblant devant le doyen des inquisiteurs, et débuta, pour se disculper, par l'accuser d'être complètement folle. C'était tout ce que l'on voulait. Le doyen monta faire son rapport à l'inquisiteur-général; Son Excellence appela sur-le-champ les inquisiteurs les plus rapprochés de son trône, et en forma un con-

seil improvisé pour délibérer sur ce cas extraordinaire (1).

La curiosité générale, vivement excitée par ce mouvement, interrompit de nouveau le cours des jugemens ; tous les yeux étaient fixés sur le petit groupe qui se pressait autour du trône de l'excellentissime seigneur. Le bruit se répandit que l'on consultait sur la demande en grâce de la femme qui venait de traverser le théâtre ; et tous les cœurs, émus de compassion, s'unirent aux vœux de cette infortunée. La délibération ne fut pas longue ; les inquisiteurs, en se séparant, déclarèrent tout haut, autour d'eux, que le tribunal, usant de sa *clémence accoutumée* <sup>1</sup>, ve-

<sup>1</sup> Voir la note (1) où cet événement est raconté d'après le texte même de l'auteur espagnol.

nait de révoquer la sentence de mort. Cette nouvelle parvint en un clin-d'œil aux extrémités du théâtre, et circula bientôt dans toute la place : tout-à-coup, de joyeuses acclamations s'élevèrent jusqu'aux nues; le peuple éclata en *viva* et en applaudissemens, qui interrompirent long-temps la cérémonie.

Cependant, Santos, étourdi du coup inopiné qui venait de le frapper en plein théâtre, était incapable de reprendre l'exercice de ses fonctions. Il fallut qu'il se retirât; le doyen des inquisiteurs le chargea du soin de conduire chez lui la criminelle absoute, et de répondre de sa personne jusqu'à nouvel ordre; il emmena Maria escortée de deux familiers<sup>1</sup>. Au moment où, dépouil-

<sup>1</sup> A la rea llevò con dos familiares, el al-

lée du san-bénito et de la coraza , la pauvre femme traversa les flots du peuple, les cris de joie et les *viva* recommencèrent avec enthousiasme, et accompagnèrent son triomphe jusqu'à la maison de Santos. Au milieu de toute cette confusion, Dionis osa former aussi sa demande : elle eut le même succès, mais non pas un semblable accueil du public.

Vers quatre heures, les sentences des condamnés à mort étant toutes lues,

calde Don Pedro Santos, al tiempo que por su indisposicion se iba a recoger a su casa. (Jose del Olmo, pag. 31, deuxième partie.)

« La criminelle, le concierge Don Pedro Santos l'emmena avec deux familiers au moment où il se retirait à sa maison, par suite de son indisposition. »

on fit descendre ces déplorables victimes, sur la place, dans une enceinte préparée pour la cérémonie de la *relaxation*. Là, le secrétaire-général, appelant le premier nom porté sur sa liste, on approcha l'effigie de Francisco Suarez; il la présenta au corrégidor qui s'avança, suivi de ses lieutenans, pour la recevoir de ses mains. Le secrétaire salua les magistrats et leur dit : « Francisco Suarez, *alias* Abran Suarez, né à Cangas, dans l'archevêché de Santiago, habitant de Madrid, courtier de commerce, âgé de cinquante ans, qui mourut *obstiné* dans les prisons secrètes du Saint-Office de l'inquisition de Grenade; il a paru à l'*acte-de-foi*, en statue avec ses os<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Littéralement traduit, pag. 54.

» couvert des insignes de condamné;  
» on lui a lu son procès et sa sentence.  
» Relaxé en statue, avec ses os, à la  
» justice et au bras séculier avec la  
» confiscation de ses biens, *qu'il n'a-*  
» *vait pas* <sup>1</sup>. »

Après cette présentation, le secrétaire-général, lisant dans le livre du Saint-Office qu'un familier tenait ouvert devant lui, prononça la formule suivante :

« Nous devons relaxer, et nous  
» relaxons la personne dudit Fran-  
» cisco Suarez à la justice et au bras  
» séculier; spécialement entre les mains  
» du seigneur Don Francisco de Er-  
» rera Enriquez, corrégidor de ce très-

<sup>1</sup> *Que no tuvò*. Ce langage est bizarre, mais il faut lui conserver son originalité. (Même page.)



» noble bourg de Madrid, ainsi qu'à  
» ses lieutenans les seigneurs Don Pé-  
» dro de Léon, et Don Géronimo Pe-  
» legrin, lesquels nous prions et char-  
» geons très-affectueusement, autant  
» que nous en avons le droit, d'en user  
» bénignement et pieusement envers  
» lui (*m*). »

Après avoir relaxé toutes les statues d'abord, puis toutes les personnes des condamnés, dans les mêmes termes *pieux* et *berins*, le secrétaire en remit la liste au corrégidor; on verbalisa, et il prit congé de lui. Le magistrat fit alors monter les hommes et les femmes sur des ânes; on les disposa en file, deux par deux, chacun avec deux moines pour les exhorter; puis, les statues furent portées devant dans le même ordre; la funeste procession se mit

alors en mouvement avec une nombreuse escorte de *soldats de la foi* et de *familiers* ; et tandis qu'ils s'acheminaient vers le fatal bûcher, hors de la ville , *la fête* continuait sur le riant et magnifique théâtre de *l'acte de foi*.

On lisait les sentences des *judäïsans* , *trompeurs* , *hypocrites* , *superstitieux* et *bigames* ; la liste en était longue ; elle ne fut épuisée qu'après neuf heures du soir. On les amena tous, ensuite, devant l'autel, au pied des gradins du conseil suprême ; là, se firent les abjurations, longue et imposante cérémonie , qui constitue principalement *l'acte de foi* ; car le tribunal sacré affecte de rester étranger au sort des criminels remis par ses agens aux magistrats ci-

vils, pour être livrés aux flammes<sup>1</sup>.

Les abjurations terminées, l'inquisiteur-général exorcisa les *pénitens* du haut de son trône, et leur donna la grande bénédiction ; au même instant, on arracha le voile de la croix verte au bruit des salves de la mousqueterie *des soldats de la foi*. Puis, on chanta le *Veni creator*, et le célébrant, remontant à l'autel qu'il avait abandonné depuis si long-temps, continua la messe commencée le matin, et dont la bénédiction finale con-

<sup>1</sup> José del Olmo, en rapportant les détails de leur supplice, dit froidement : « Fueron quemados vivos con no pocas señas de impaciencia, despecho y desesperacion, etc. » Ils furent brûlés vifs, non sans donner des signes d'impatience, de dépit et de désespoir. »

somma la cérémonie de l'auto-da-fé.

Il était alors dix heures du soir ; depuis huit du matin , le roi , immobile à son balcon , ne s'était pas permis de s'en éloigner un moment , pour prendre la moindre nourriture. Il s'agissait de gagner des indulgences , et de donner l'exemple de la soumission au Saint-Office ; c'était là toute la religion et toute la politique pour le roi Charles. Sa mère et la jeune reine , enchaînées , comme lui , sur leurs sièges , avaient souffert la même torture. La stupeur imbécille du roi alla si loin , que déjà l'inquisiteur-général et le conseil suprême s'étaient retirés , on avait emmené les réconciliés , et le pauvre monarque absolu de l'Espagne et des Indes , attendait encore qu'un prêtre lui permit de bouger de sa place ; la

permission ne venait pas; la reine-mère l'avertit qu'il était temps de se retirer. « Eh quoi! demanda-t-il; est-ce tout? Puis-je m'en aller<sup>1</sup>? » Sur l'assurance réitérée qu'on lui donna que tout était fini, il osa se lever et sortit.

Marie-Louise de Bourbon se précipita sur ses pas; mourante, accablée sous le poids de cette horrible journée, elle retrouva des forces pour fuir ce théâtre d'ignominies, de sanglots et de larmes amères; obligée de renfermer la pitié dans le fond de son cœur, tremblante à l'idée que ses traits pouvaient trahir ses généreuses émotions, elle s'éloignait

<sup>1</sup> José del Olmo, pag. 72 de la deuxième partie : « Preguntò si faltaba mas, y si se podía volver! »

rapidement, encore palpitante d'effroi, et rendant grâce au ciel de voir enfin le terme de ce long supplice de quatorze heures ! surtout de n'avoir pas été du moins forcée d'assister à l'agonie de sa Natalia !

Et c'était pour fêter une femme belle et sensible, c'était pour remercier Dieu de l'avoir placée sur le trône d'Espagne, que des prêtres sacrilèges déployaient, avec un appareil si pompeux, ce luxe de torture, de bourreaux, de bûchers dévorans, et qu'ils lui offraient le spectacle de l'humanité aux prises avec le désespoir, abaissée au dernier terme de la dégradation !





## CHAPITRE IX.

## LA SURPRISE.

DON Henrique avait reçu dans ses bras Don Luis privé de sentiment , au moment où la procession des criminels achevait de passer devant son balcon ; le vieillard , désolé , crut un instant que la joie ne lui serait pas moins fatale que la douleur , et qu'il allait expirer à ses yeux. Cependant , le jeune homme reprit bientôt assez de forces pour regagner son lit , où les soins du médecin , qu'il ne repoussait plus , achevèrent de le ranimer. L'espérance venait de

verser sur ses blessures un baume plus puissant que tous les remèdes du docteur. Don Henrique, voyant les choses en si bon chemin, sortit pour courir aux nouvelles. Il venait d'être témoin de la grâce accordée à Maria ; il se hâta de rentrer pour faire ce récit consolant à Don Luis, qui avait sommeillé doucement, plusieurs heures de suite, après un léger repas. Ses traits avaient l'expression du calme ; les paroles de Don Henrique l'émurent délicieusement ; son sang commença dès-lors à circuler avec plus de liberté, son teint reprit de la vie.

Le duc, impatient de voir l'effet de sa poudre sacrée, s'était échappé de l'*auto-da-fé*. Il eut à peine jeté les yeux sur la figure riante et colorée de son fils, qu'il cria hautement au miracle.



Empressé de publier cet événement surnaturel, il courut au théâtre raconter avec enthousiasme ce premier effet des grâces que le ciel versait sur sa famille, en récompense de sa dévotion à porter l'étendard de la congrégation de saint Pierre-Martyr. Le bruit s'en répandit; l'édification fut générale. Fray-Eugénio, averti de ce qui se passait, et libre de ses fonctions par la retraite de Maria, disparut, sans être aperçu, du milieu des *familiers*, et se rendit à l'hôtel de Medina-Celi. Il apparut comme un ange du ciel à Don Luis, instruit par Don Henrique du rôle que le religieux avait joué dans la scène de l'audience de Maria. Il ne doutait pas que cet homme extraordinaire n'en eût préparé le favorable dénouement. Ses conjectures étaient fondées; mais, avant

que les aveux du moine ne les eussent confirmées, il le conjura de l'informer de la destinée de Natalia. L'heureux amant apprit ainsi qu'aucune preuve n'avait été fournie contre elle à l'appui des accusations formées par les voisines de Santos. Natalia n'avait pas même été descendue aux prisons secrètes, alors encombrées. Au moment du premier interrogatoire, elle avait déclaré qu'elle ignorait le nom de ses parens. Maria, de son côté, soutenait qu'elle était sa mère. L'inquisiteur, embarrassé de cette circonstance, et ne voyant d'ailleurs aucune charge solide contre la jeune fille, l'avait fait conduire dans la maison de l'un des plus respectables *familiers*, qui s'était chargé de la reproduire, à la première demande du tribunal.

La multiplicité des affaires plus sérieuses avait fait ensuite négliger celle-là, dont on ne s'était occupé qu'après l'expédition des causes urgentes ; en sorte que l'on n'avait présenté à l'inquisiteur-général, que la veille même de l'auto-da-fé, le rapport qui concernait Natalia et une foule innombrable d'autres accusés victimes, comme elle, de dénonciations fausses et passionnées.

Ainsi, de moment en moment, de nouveaux sujets de consolation venaient ajouter au bon effet que les premiers avaient produit sur la santé de Don Luis ; et la joie, versée goutte à goutte dans son cœur si cruellement déchiré en eut bientôt cicatrisé toutes les blessures.

Il restait à connaître le secret que Maria s'était engagée à révéler pour

prix de sa délivrance ; mais l'infortunée, tour à tour en proie au délire d'une folie furieuse, ou bien succombant sous le poids de sa douleur, s'obstinait à repousser tout le monde, et ne demandait que la mort ; la mort avec Francisco. Elle ne l'invoqua pas longtemps en vain : après quelques heures d'affreuses convulsions, elle tomba dans un état complet d'anéantissement ; la raison lui revint, et avec elle, un sentiment plus amer de ses maux. Mais, en même temps, sa piété sincère reprit tous ses droits ; la pauvre femme s'effraya de l'avenir éternel, dont la mort, qu'elle voyait s'approcher pas à pas, lui entr'ouvrait déjà les portes.

Fray - Eugénio, qui ne l'avait pas perdue de vue, offrit alors à son imagination ébranlée, son cher Francisco

dans le sein de Dieu, lui tendant les bras et l'appelant à lui; mais, du haut des cieux, Francisco lui commandait, sous peine d'être à jamais séparée d'elle, de ne laisser sur la terre aucun sujet de plainte ou de reproche, même à ses ennemis; et de ne la quitter que chargée de bénédictions. Maria comprit ce langage; et près de mourir, elle indiqua l'endroit où l'on trouverait enfoui, dans la cave de Blanca-Nogueira, un coffret qu'elle pria Fray-Eugénio d'aller chercher lui-même. Cet endroit était le passage souterrain qu'il avait traversé avec elle pour échapper à l'incendie de la masure, la nuit de l'invocation magique. La mourante lui désigna particulièrement la première porte masquée, que sa compagne avait ouverte pour s'ouvrir un chemin vers les ma-

gasins secrets de Dionis, et auprès de laquelle il reconnaîtrait une croix tracée sur la muraille.

Toutes ces indications étaient exactes ; le coffret apporté, on trouva dedans un peu d'argent et un grand nombre de reçus de Dionis, pour une somme considérable, amassée dès longtemps, et que la pauvre Maria tenait en réserve : elle aimait mieux se priver de tout, et s'assurer d'une rançon pour Francisco, l'objet de son amour, l'ame de sa vie, depuis le premier jour de leur union, au temps de leur adolescence. Elle savait qu'il professait secrètement la religion juive, et n'avait jamais cessé de trembler pour ses jours. Il lui semblait qu'à tout événement l'argent pourrait servir à racheter la vie de son mari, à l'exemple du juif

Dionis, qui jouit toute sa vie de l'impunité, grâce aux tributs qu'il paya constamment au Saint-Office.

Parmi les écrits conservés par Maria, elle en choisit un, d'une date déjà fort ancienne, et par lequel ce même Dionis reconnaissait avoir reçu en dépôt un paquet cacheté, contenant des papiers de famille. « Voilà ce que vous cherchez, dit-elle au religieux, voilà ce que Francisco m'ordonne de vous remettre. La camériste de Dona Manuela était ma sœur; à ce titre, et comme sage-femme, je fus seule admise au secret de sa maîtresse, dès qu'elle eut reconnu qu'elle était enceinte. Je l'étais moi-même à la même époque : mais Manuela ne fut mère que quelques semaines après moi. Je l'accouchai très-secrètement,



et me chargeai de nourrir son enfant ; le mien mourut alors. La petite fut baptisée par le cardinal d'Arragon, qui a dressé l'acte, et l'a renfermé dans ce paquet avec d'autres papiers. Le tout resta long-temps entre les mains de ma sœur. Le jour fatal où, saisie de fureur à la vue de Francisco arrêté par Val-ladarès, j'éclatai en plaintes et en menaces, je crus que mes cris ne faisaient que l'irriter ; désespérée, je courus alors chez Manuela lui déclarer que j'allais tout révéler si elle ne me faisait pas rendre sur-le-champ Francisco.

» En vain la jeune femme, effrayée de mes transports, m'implorait, me conjurait de me calmer. Nous entendîmes la duchesse de Terra-Nova qui accourait au bruit ; ma sœur m'entraîna dans sa chambre. « Malheureuse ! me dit-



elle, qu'as-tu fait; tout est perdu; ma pauvre maîtresse n'aura pas le courage de nier ce que sa mère vient d'entendre! Tu as assassiné la meilleure, la plus vertueuse des femmes!... Fuis, misérable! prends ce paquet, et cache-le au monde entier, ou la malédiction de Dieu te poursuivra jusqu'à la mort, ainsi que Francisco!... » Hélas! continua Maria en fondant en larmes, elle n'a dit que trop vrai! Dieu a maudit Francisco jusqu'à la mort; nous n'avons plus cessé d'être malheureux! Mais enfin, mon révérend Père, vous m'assurez qu'il a maintenant trouvé grâce devant son Créateur, qu'il est dans le sein de Dieu. Oui sans doute, il y est, si la bonté, la justice, toutes les vertus, ont leur récompense dans l'autre vie. Francisco est dans la gloire

du ciel ; il me voit , il me commande , j'obéis ! Je n'ai plus qu'à y monter , et me réunir à lui pendant l'éternité. Prenez ce papier.... bénissez-moi , mon Père ; je me meurs.... Francisco.... pauvre Francisco ! »

Elle expira en prononçant ce nom chéri ; et son ame douce et tendre quitta sans regret cette terre souillée du sang innocent de son bien-aimé.

Le paquet portait l'adresse du roi. Dona Manuela s'était engagée à ne le remettre qu'après la mort de sa mère. Fray-Eugénio se hâta d'aller le montrer à Valladarès , dont la joie fut si vive qu'elle faillit lui coûter la vie. Cependant sa probité consciencieuse lui défendait d'ouvrir la lettre qui n'était pas pour lui ; d'un autre côté , il hésitait à la remettre à Charles II , certain que ce

faible prince ferait de cette affaire, hors du cercle ordinaire de ses occupations, un cas de conscience, au sujet duquel il ne manquerait pas de conférer avec son confesseur. L'inquisiteur-général répugnait à mettre le père Reluz dans son secret, à cause de son intimité avec la duchesse de Terra-Nova.

Valenzuela, toujours travaillé de ses idées ambitieuses, ouvrit alors une voie à Valladarès pour sortir d'embarras. Il lui représenta qu'il devait faire tourner au profit de la *religion*, la victoire signalée qu'il venait de remporter sur les *ennemis de Dieu*, et réclamer les bienfaits du roi, en faveur des inquisiteurs qui s'étaient le plus signalés dans ce beau *triomphe de la Foi*. D'après son avis, l'inquisiteur-général, encore tout rayonnant de la gloire de

cette journée mémorable, alla présenter au jeune monarque, un état des services des plus vaillans *défenseurs de la Foi*, avec la demande des avancements et récompenses qu'il jugerait dignes de leurs exploits. Le père Reluz était en tête de la liste de ces braves, et fut nommé à l'évêché d'Avila. En conséquence de cette promotion, le révérend père Fray-Eugénio, proposé pour confesseur, reprit le poste qu'il avait un moment usurpé.

Cette nouvelle révolution du palais fut consommée le lendemain de l'auto-da-fé. Déjà Natalia, rendue à la liberté, avait été reconduite chez Santos : la reine fut bientôt instruite de cette heureuse nouvelle, par la nourrice qui l'avait apprise de Don Henrique; mais vainement elle formait le

vœu de revoir sa jeune amie ; la souveraine de l'Espagne subissait encore, dans sa chambre, le joug humiliant de sa *camaréra-mayor*.

Ce pénible esclavage touchait enfin à son terme : l'inquisiteur-général, assuré désormais de l'alliance intime du confesseur du roi, demanda une audience secrète, et remit au monarque la lettre du cardinal d'Arragon. Comme il l'avait prévu, Fray-Eugénio fut consulté : le paquet, outre les actes qui constataient l'état de Natalia, contenait toutes les preuves du meurtre de Don Carlos d'Arragon, assassiné par ordre de sa tante, la duchesse de Terranova, belle-sœur du cardinal. On y trouva, en outre, les titres qui fondaient les droits de ce jeune seigneur aux grands biens et au duché de la

maison de Terra-Nova, ainsi qu'une cession de ces droits à Dona Manuela. Don Carlos avait remis cet acte, signé de sa main, au cardinal, pour le déterminer à bénir l'union de sa cousine avec Valladarès. Toutes ces pièces furent confiées par le roi à son nouveau confesseur, en lui ordonnant de préparer le travail qu'il jugerait convenable d'arrêter à ce sujet, en sûreté de conscience.

Enfin, Valenzuela, remonté au pouvoir suprême, objet de sa dévorante ambition, gouvernait de nouveau la monarchie. Le pouvoir, dont il avait savouré les douceurs sous le manteau de soie d'un courtisan, avec une reine voluptueuse, il le goûtait aussi délicieusement sous le froc d'un capucin, avec un roi dévot.

Parses conseils, la duchesse de Terra-Nova fut condamnée à l'exil loin de la cour, en Arragon, et remplacée par la duchesse d'Albuquerque, femme excellente, d'un commerce facile, et qui mit toujours au rang de ses premiers devoirs, le soin du bonheur de la jeune reine.

On avait tellement vanté à Marie-Louise les qualités et la douceur de cette dame, que, dès le premier jour de son installation, elle lui témoigna le désir de revoir Natalia. La duchesse s'excusa sur les ordres formels de Charles II, qui lui avait recommandé expressément et sur toutes choses, de veiller à ce que jamais cette jeune fille ne fût admise dans le palais. Désolée, Marie-Louise osa s'adresser au roi lui-même, qui lui tourna brusquement le

dos, en répondant avec rudesse, que rien ne le ferait jamais consentir à souffrir auprès de sa femme une aventure sans titre et sans naissance.

« Hélas ! se disait la reine en dévorant ses larmes, qu'ai-je gagné à tous ces changemens ? Mon sort en est-il moins à plaindre ; ma vie moins triste et moins solitaire ? »

Cependant la cour s'assemblait ; jamais elle ne s'était montrée si brillante ; tout ce que l'Espagne avait d'illustre était réuni dans la salle du Rubis, la plus magnifique du palais ; la reine, le cœur navré, contrainte de figurer au milieu de ce cercle joyeux, s'irritait de voir tous ces visages rians insulter à sa douleur mortelle.

« Segnora, lui dit le roi d'un air dur, en affectant le ton de l'ancienne *cama-*



*céra-mayor*, une REINE D'ESPAGNE ne doit pas écouter ses caprices ; votre répugnance pour une grande dame n'est pas une raison qui doive me déterminer à la chasser de ma cour. La duchesse de Terra-Nova conserve le droit d'y paraître ; on va vous l'amener ; je veux que vous la receviez bien.

» — Ordonnez, seigneur, » répondit avec une douce résignation la charmante princesse en baissant les yeux.

La duchesse avança, conduite par la nouvelle *camaréra-mayor*. Elle avait salué profondément sa souveraine, qui, les yeux toujours attachés à la terre, lui tendait la main qu'elle devait baiser.

« Mais, regardez-la donc ! lui dit le roi en riant.

» — Grand Dieu ! s'écria la reine

transportée de joie ; c'est ma Natalia !

» — C'est Dona Maria de Valladarès, reprit le roi gaîment ; c'est la petite-fille de celle que vous avez connue ; et je lui rends les titres et les biens de la maison de Terra-Nova dont elle est la légitime héritière.

» — C'est toujours votre Natalia, » dit la jeune fille en baisant avec ardeur la main de sa reine adorée. »

Tout venait de changer aux yeux de l'heureuse Marie-Louise. Le souvenir de ses maux s'était effacé comme par enchantement. Aussitôt qu'il lui fut permis de rentrer dans sa chambre ; elle fit venir Natalia. La joie des deux amies put éclater alors en liberté. La mie Jourdan fut appelée ; ce furent des cris et des larmes d'attendrissement et de plaisir, dont rien ne pou-

vait arrêter le cours ; il fallut pourtant se séparer. Dona Manuela, installée dans le palais héréditaire des ducs de Terra-Nova, ne tarda pas à y recevoir la visite du duc de Medina-Celi. Ce seigneur venait alors solliciter avec empressement l'honneur d'une alliance qu'il avait rejetée avec tant de dédain ; on ne lui tint pas rancune. Le duc, charmé de la réception de la jeune dame, lui demanda la permission de lui présenter sur-le-champ Don Luis qui, grâce à la merveilleuse relique du prieur de Notre-Dame d'Atocha, s'était rétabli miraculeusement en peu de jours, et avait insisté pour accompagner son père à cette première visite. Il entra ; les deux amans immobiles se souriaient tendrement, ils se taisaient ; les yeux chargés de pleurs d'amour, ils échangeaient

des regards caressans.... « Embrassez-vous, enfans ! cria le duc entraîné par son émotion ; la présence d'un père autorise ces innocentes privautés. »

Don Luis pressa doucement son amie sur son sein. « C'est fort bien, dit le duc ; mais je ne puis pas être toujours là, et le premier ministre de la monarchie espagnole a bien d'autres affaires que le soin de surveiller des amoureux. Nous ferons, s'il vous plaît, ce soir les fiançailles ; et demain, avec l'agrément de Leurs Majestés, vos nœuds seront bénis, sous leurs yeux, dans la chapelle royale. »





## CONCLUSION.

LE jour de ce mariage fut le premier du bonheur de la jeune reine, en Espagne. La société d'une amie digne d'elle, lui fit dès-lors oublier quelquefois le souvenir chéri de la France; ses grâces, son esprit captivèrent bientôt le roi, que rien n'éloignait plus d'elle depuis la retraite de la méchante duchesse et de son digne allié, l'inquisiteur Reluz. Marie-Louise, après quelques années, exerça même un empire absolu sur ce faible monarque qu'elle dirigea toujours vers le bien; elle fut donc heureuse sur le trône;

mais on sait que, pour le malheur de l'Espagne, cette aimable reine jouit trop peu de temps d'une si douce félicité.

Natalia devint l'ornement et le modèle de la cour; le premier usage qu'elle fit de son crédit fut d'obtenir un gouvernement, non loin de Madrid, pour le vertueux marquis de Las Torres dont les derniers jours s'écoulèrent du moins au sein de la richesse et de la considération; biens qu'il partagea avec sa digne femme de qui les soins maternels avaient pénétré de reconnaissance le cœur de Natalia. Don Luis, le plus tendre et le plus chéri des époux, consacra sa vie tout entière au bonheur de sa bien-aimée. Il continua de protéger Santos dont la petite destinée s'était trouvée, par un caprice

du hasard, en rapport avec celle de tant de grands personnages, et qui se persuada toujours que son seul mérite avait fait sa fortune.

La reine-mère s'obstina jusqu'à la fin à ne pas reconnaître dans le hideux moine Fray-Eugénio, le beau, le galant, le tendre Valenzuela qui se consola facilement de cette disgrâce ; il recouvra son ancienne opulence, et se servit long-temps du pouvoir pour l'augmenter sans mesure. Chargé de bénéfices, d'abbayes, d'évêchés, il<sup>e</sup> obtint sans peine de son royal pénitent, le plus riche archevêché de l'Espagne ; en paix avec l'inquisition qu'il redoutait, avec Rome dont il servait les intérêts, maître absolu de la monarchie espagnole, son ambition n'était pas satisfaite ; il voulut le chapeau, on le fit

cardinal. Elevé à ce haut degré de gloire et de fortune, on le croyait content ; il mourut du chagrin de ne pouvoir pas être pape.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



---

## NOTES.

---

Page 11.

(a) Cette proclamation est littéralement traduite de la Relation officielle du Saint-Office, ainsi que les détails cités ensuite et relatifs aux bulles. Voici les propres termes de celle de Clément VII, *cum sicut : S. S. les concede por aquella vez, y en articulo de la muerte que puedan ser absueltos de todos crímenes y escesos.* La bulle de Pie V, *Super gregem Domini*, s'exprime en termes plus forts encore, en faveur des congréganistes de saint Pierre-Martyr ; elle les absout de « *cualesquier pecados, crímenes, escesos y delitos quanto quiera graves e enormes que sean.* » Quelque graves et énormes qu'ils soient ! la citation en lettres italiques, au sujet du saint roi Ferdinand, appartient également à l'auteur espagnol.

Page 82.

(b) El excelentísimo señor inquisidor-general fue a convidar para que llevase el estandarte de la procesion de la cruz-verde al excellentísimo señor, duque de Medina-Celi, primer ministro de la monarquia catolica, el cual admitio gustoso la oferta, mostrando en esta prontitud de animo cuan poderosos son los influxos de la sangre réal para alentar los corazones que anima.

« L'excellentissime seigneur, inquisiteur-  
» général, alla convier à porter l'étendard de  
» la croix-verte, le duc de Medina-Celi,  
» premier ministre de la monarchie, lequel  
» accepta cette offre avec joie; montrant par  
» cette prompte résolution, quelle est l'in-  
» fluence d'un sang royal dans les cœurs qu'il  
» anime! (José del Olmo, pag. 4, 1<sup>re</sup> partie )

Page 100.

(c) Les privilèges accordés aux ambassadeurs dans toute l'étendue de leur quartier, étaient devenus si abusifs à cette époque, que l'ambassadeur de Venise osa faire pendre à sa

porte des alguasils du corrégidor de Madrid, seulement pour s'être permis de passer devant son hôtel, armés de leurs baguettes blanches. Et la faiblesse du gouvernement, avili sous l'oppression sacerdotale, était tombée à un tel degré, qu'après quelques tentatives infructueuses, les ministres renoncèrent à venger cet énorme attentat. Il ne s'agissait pas de la foi, ce crime leur importait fort peu.

Page 135.

(d) José del Olmo, l'auteur naïf de la Relation où sont puisés ces détails, se met ici lui-même en scène. Voici les termes de ce passage de son récit. « Se dio orden a Don Gaspar, y a José del Olmo, ayuda de furriela de S. M. alcaides y familiares del Santo-Oficio para que hospedasen los reos en las casas de los familiares, desocupando las carceles para mejor custodia de los reos que habian devenir de diferentes tribunales; sin que tuviesen comunicacion alguna y estuviesen con el resguardo conveniente. »

Le même auteur, page 7, rapporte que chacun des inquisiteurs eut une commission spéciale

signée de l'inquisiteur-général et du secrétaire de l'inquisition pour remplir les diverses fonctions relatives à la *fête*. Voici l'article des rafraîchissemens :

La commicion de prevenir el refresco necesario en dia tan ocupado y embarazoso, y de tan dilatada asistencia en el teatro, para los señores y ministros y dependientes del consejo supremo, se incargo al señor Don Alfonso de Arevalo Montenegro.

Page 138.

(e) Paso el secretario a dar cuenta como, por petition de los mayordomos de dicha congregacion, habia resuelto el supremo consejo dar el decreto siguiente. (José del Olmo, pag. 11.)

Ces détails et le décret fidèlement extraits de l'ouvrage espagnol font naître de singulières réflexions. On nous dit que les congrégations, en France, ne veulent point innover, et qu'elles sont toutes prêtes à s'accommoder du régime de la Charte. On voit par ce passage de quelle manière, sans innovations, sans contrevenir à leurs précédens, elles pourraient en effet accor-

der beaucoup à ce besoin de gouvernement représentatif qui travaille les esprits parmi nous. Voilà, sous leur empire, des assemblées délibérantes, des députés, des décrets, le droit de pétition, des votes libres et indépendans sur le poids des cierges ! Que peut-on exiger de plus, à moins d'être ultra-révolutionnaire !

Page 162.

(f) El capitan subió hasta el cuarto del rey, llevando en la rodela un *haz de fagina* prevenido con el *aliño* y proporcion mas decente para presentar le al rey-nuestro señor ; el cual, *por su propia mano entrò a mostrarsele a la reina nuestra señora Doña Maria de Borbon*. Lo recibió el duque de Pastraña de mano del rey, y selo volvió a entregar al capitan, diciendo : Que S. M. mandaba que lo llevase *en su nombre, y fuese el primero que echase en el fuego*. (José del Olmo, page 27. )

« Le capitaine monta jusqu'à la chambre du roi, portant sur sa rondache un fagot arrangé avec la gentillesse et dans la proportion la plus convenable pour être présenté au roi notre maître,

lequel, de sa propre main, alla le porter à la reine Marie de Bourbon. Puis, le duc de Pastreana l'ayant reçu des mains du roi, rendit le fagot au capitaine, en disant que Sa Majesté ordonnait qu'on le portât, en son nom, au bûcher, et qu'il fût le premier qu'on jetât dans le feu. »

Page 172.

(g) « Les ministres de ce saint tribunal sortaient pour aller au-devant des criminels, avec des carrosses et en armes, afin qu'ils pussent entrer sans être vus ni reconnus du peuple. Ils mettaient dans leur conduite la circonspection, la prudence et le soin qu'observent toujours les ministres du Saint-Office. »  
(José del Olmo, page 9.)

Page 183.

(h) On a expliqué dans le cours de l'ouvrage que les abjurations sont de trois sortes, *de levi* pour ceux qui ne sont que légèrement inculpés; *de vehementi* pour les accusés véhémentement soupçonnés; *en forme* pour ceux qui avouent dans les tortures une première fois. — Voici la

fin de la formule d'abjuration *de vehementi*

« Je veux, je consens et il me plaît que si, en  
 » aucun temps, ce qu'à Dieu ne plaise! je reve-  
 » nais contre mon abjuration ou contre une  
 » seule de ses parties, je sois tenu pour relaps,  
 » et je me sou mets en tel cas à subir les cor-  
 » rections et la sévérité des saints canons (c'est  
 » la mort dans les flammes), et je consens de  
 » les souffrir dès qu'on me prouvera mon in-  
 » fraction. »

La manière de prouver cette *infraction* est d'appliquer le malheureux à la torture, et les aveux arrachés dans les tourmens font sa condamnation; on lui représente sa signature, c'est son arrêt qu'il a souscrit; voilà tout le procès!

Page 201.

(i). Y atendiendo al desvelo y congojas de los sentenciados, y a la fatiga y trabajo de los religiosos y ministros que los asistian, habia la providencia del tribunal hecho gran prevencion de biscochos, y chocolate, dulces y bebidas para aliento y socorro de quien lo necesitase.



Et attendu l'insomnie et les angoisses des sentenciés, et la fatigue et le travail des religieux et des familiers qui les assistaient, la prévoyance du tribunal avait fait une grande provision de biscuits et de chocolat, de confitures et de rafraîchissemens, pour l'encouragement et le secours de qui pourrait en avoir besoin. (José del Olmo, pag. 54.) Quelle humanité !

Page 218.

(k) Toda la noche estuvô formado el tribunal de corte para dar audiencia a los reos que la pidiesen; y habiendola pedido dos mugeres condenadas a relaxar, usando el tribunal de su acostumbrada misericordia se la concediô. Y en recibir sus dichos estuvô ocupado el señor don Antonio Zambrana gran parte de la noche.

Toute la nuit le tribunal de cour resta formé, pour donner audience aux criminels qui la demanderaient. Et deux femmes condamnées à la relaxation l'ayant demandée, le tribunal, usant de sa miséricorde accoutumée, la leur accorda; et le seigneur don Antonio



Zambrana fut occupé une partie de la nuit à les entendre. (José del Olmo , pag. 54.)

Page 253.

(1) Mientras se hacia relacion de los procesos de los relaxados en estatua , dos que salian con las mismas insignias , y la misma pena , que fueron un hombre y una muger , pidieron audiencia por medio del religioso que los asistia , y mandò el tribunal que el alcaide los bajase de las gradas a las carceles secretas , que de baxo delas gradas de los consejos estaban prevenidas para este fin. Baxò el señor Don Antonio Zambrana , inquisidor mas antiguo de corte , a dar les la audiencia ; habiendoles oido , diò cuenta a Su Excelencia que habiendolo consultado con los señores del consejo que se hallaban mas cercanos, *usando de la clemencia que acostumbra este santo tribunal , los libertò por entonces de la muerte , applaudiendo mucho el pueblo , etc.* (José del Olmo , page 30 de la 2<sup>e</sup> partie.)

« Tandis qu'on faisait la relation des procès  
» des *relaxés* en effigie , deux criminels chargés  
» des mêmes insignes et condamnés à la même

» peine, un homme et une femme, demandèrent  
» audience par l'organe des religieux qui les  
» assistaient. Le tribunal ordonna au concierge  
» de les faire descendre aux prisons secrètes, pra-  
» tiquées sous les gradins du conseil. A cet effet,  
» le doyen des inquisiteurs de cour, Don Anto-  
» nio Zambrana y descendit pour leur donner  
» audience, et les ayant entendus, il monta faire  
» son rapport à Son Excellence, qui ayant con-  
» sulté à ce sujet avec les seigneurs du conseil  
» qui se trouvaient le plus près de lui, *et usant*  
» *de la clémence accoutumée de ce saint tribu-*  
» *nal, les délivra pour cette fois de la mort, aux*  
» *grands applaudissemens du peuple, etc.* »

L'éclat donné en cette occasion, par le Saint-Office, à un acte de clémence *très-inaccoutumé*, indique le besoin des inquisiteurs d'agir sur le public. Cette affectation d'un appareil si extraordinaire pour accorder deux grâces en plein théâtre et devant toute la cour, dut en effet frapper singulièrement les esprits en Espagne, où l'on sait avec quel soin les inquisiteurs enveloppent toutes leurs actions de l'ombre la plus

épaisse et d'un secret impénétrable. On ne peut plus douter de leur projet, en voyant, consignés dans leur relation officielle, ces mots remarquables : *aux grands applaudissemens du peuple, dont l'admiration eût été plus grande encore, si l'on avait eu le temps de lire les procès en entier, et de lui prouver combien la compassion du tribunal l'emporte sur sa rigueur!*

Il est évident, d'après les écrits contemporains, et surtout par les lettres de madame de Villars, alors ambassadrice à Madrid, que la barbarie des inquisiteurs excita, cette fois, une horreur générale dans toutes les classes de la société, et que, malgré leur audace, ils s'aperçurent qu'il était besoin d'en adoucir l'effet.

Page 258.

(*m*) L'auteur affirme que ce passage est traduit de bonne foi et littéralement de José del Olmo, dont tout l'ouvrage respire une sainte admiration pour le Saint-Office, et qui a vu tout ce qu'il raconte à la gloire du Saint-Office. Il est à remarquer que ces inquisiteurs *très-affectueux*, qui semblent ignorer le destin des cri-

minels qu'ils livrent au bras séculier, et qui les recommandent si charitablement au corrégidor, avaient envoyé, la veille du supplice, la liste des condamnés, à ce magistrat, afin que le bûcher fût garni du nombre nécessaire de poteaux, de colliers de fer et de *garots* pour les *réduits*, et pour qu'on eût à se pourvoir de bourreaux en quantité convenable, etc. ! On ne sait ce qui inspire le plus d'horreur, ou d'une si atroce barbarie, ou d'une hypocrisie d'humanité aussi exécrationnelle. Du reste, José del Olmo prend soin d'indiquer qu'on trouvera la formule de relaxation au folio 31 du livre *del Orden de procesar en la inquisicion*. Il répète, à diverses reprises, qu'il écrit tous ces détails, afin d'instruire et d'éclairer la postérité, sur la manière de bien conduire un *auto-da-fé*, d'après les bonnes et anciennes coutumes. Il faut seconder, de son mieux, de si charitables intentions. Qui sait si cette traduction, si futile en apparence, n'aura pas, avec le temps, sa petite utilité ? Ce serait une bien douce récompense des travaux d'un romancier, que la

gloire d'épargner quelque jour un peu de fatigue à de pauvres inquisiteurs français, qui auront bien assez d'affaires ! Qui sait ? En attendant, l'auteur se dit : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*



---

---

# TABLE

## DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

	Pag.
CHAP. I. — La Proclamation. . . . .	1
CHAP. II. — Le Duel. . . . .	40
CHAP. III. — L'Étendard de la Croix-Verte. . . . .	71
CHAP. IV. — Le Secret. . . . .	106
CHAP. V. — Une Session de la Congrégation. . . . .	133
CHAP. VI. — Le Fagot d'honneur. . . . .	152
CHAP. VII. — Les Sentences dans les cachots. . . . .	185
CHAP. VIII. — L'acte de Foi. . . . .	220
CHAP. IX. — La Surprise. . . . .	264
CONCLUSION. . . . .	286

---

## ERRATA.

---

Page 139 , ligne 16 , *au lieu de* : la journée du 31 , *lisez* : du 30.

Page 141 , ligne 10 , *au lieu de* : le 31 juin , *lisez* : le 30 juin.

*Ibid.*, ligne 8 , *au lieu de* : qui sont , *lisez* : qui font.





